

Guy Menga

Les aventures de Moni-Mambou



Editions CLE

Guy Menga

Les aventures de Moni-Mambou

Roman

Coédité par :



Éditions Clé

Adresse : Avenue Foch, B.P. 1501 Yaoundé, Cameroun

Tél : 222 22 35 54 ; Fax : 222 23 27 09

www.editionscle.info / editionscle@yahoo.fr

et



Nouvelles Éditions Numériques Africaines (NENA)

Villa n° 9653 4ème Phase, Rue 41, Sacré-Coeur 3, Dakar, Sénégal

Division commerciale de Senervert, SARL au capital de 1 300 000 FCFA.

RC : SN DKR 2008 B878.

www.nena-sen.com / <http://librairienumeriqueafricaine.com> / infos@nena-sen.com

Avec le soutien du CNL



© 2014 Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA). Tous droits réservés.

Date de publication : 2014

ISBN 978-2-37015-259-6

fayoun52@gmail.com - E16-00961459 - Toute reproduction interdite

Licence d'utilisation

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle.

L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'oeuvre.

Sommaire

Préliminaire

Résumé

Auteur

Du même auteur

Dédicace

Un nom prédestiné

Mon premier compagnon d'exil : un perroquet

La bague royale

Chez les cannibales

La princesse Kobé

Loukouma

Le sadique de NGodi

L'eau de la rivière maudite

Le passage de Téka

Le retour des « oreilles décollées »

Le barracon de Kimbubuzi

Préliminaire

Résumé

Les aventures de Moni-Mambou ont été publiées d'abord dans la collection « pour tous » en plusieurs fascicules. Devant le grand succès de cette série, qui d'ailleurs continue, nous avons été amenés à publier en un seul volume.

Moni-Mambou, héros congolais légendaire, vit des aventures sans précédent en défendant les faibles et les opprimés, en tuant les monstres et en sauvant des princesses. Accompagné de son fidèle ami, le perroquet Yengui, il affronte divers dangers. Ces récits ressuscitent pour nous le monde traditionnel tout en nous aidant à cerner certains aspects de la vie actuelle.

Pour tous les âges, pour tous les goûts... Pour Tous.

Auteur



Guy Menga (de son vrai nom Bikouta Menga) est originaire de Mankonongo, village situé au bord de la rivière Fouloukari, dans la région sud de la République populaire du Congo.

Journaliste de formation, il a été longtemps animateur et directeur des programmes à la Radio-Diffusion et Télévision congolaise.

Connu d'abord comme auteur de pièces de théâtre dont La Marmite de Koka-Mbala qui continue à être un succès partout où elle est jouée, il est aussi l'auteur de plusieurs récits dont La Palabre Stérile, Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire, publiée aux Éditions CLE.

Du même auteur

LA PALABRE STERILE, 4e édition 1978. Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire, Éditions CLE, Yaoundé.

La marmite de KOKA-M'BALA suivi de l'Oracle Grand Prix du Concours théâtral Inter-Africain 1967 Éditions CLE, Yaoundé.

Dédicace

A Clément LOKO Pour son dévouement.

fayoun52@gmail.com - E16-00961459 - Toute reproduction interdite

Un nom prédestiné

Jusqu'à la veille de ma mort, j'étais encore à me demander comment une chose pareille put m'arriver. J'aurais dû vivre tranquillement dans mon beau village natal; mais hélas, quand on est trop turbulent comme un jeune cabri, on finit par s'égarer à telle enseigne qu'on ne retrouve presque jamais le chemin du retour. Mais il faut dire aussi que dans mon cas, les esprits durent s'en mêler et favoriser cet état de chose. Mais venons-en au fait.

J'avais, selon ma mère, (mon père était mort au cours d'une bataille contre les envahisseurs blancs) l'âge de dix-huit ans quand l'événement se produisit. Mon nom est Moni-Mambou. Dans certaines régions et provinces que je visitai plus tard, on le déforma un peu et je devins tour à tour : Kimona-Mambou ou Tchimoni-Mambou. Aucune importance et je ne m'en offusquai point. Même dans ces légères déformations, la signification de mon nom demeurait entière puisque le verbe « mona » qui signifie, voir, ne fut point dissocié de « mambou » c'est-à-dire, événement, affaire ou palabre. Donc mon nom signifie littéralement « qui voit tous les événements ». Mais il faudrait plutôt admettre la définition suivante : « qui est mêlé à tous les événements ». Et c'est vrai, comme on pourra le constater par la suite. Autant vous dire tout de suite que c'était un nom prédestiné. Je me suis d'ailleurs souvent demandé si le nom qu'on vous donne à la naissance n'influe pas parfois sur votre existence. J'avais, dans ma jeunesse, un camarade du nom de Zoba. Zoba signifie en notre langue, cancre ou idiot. Eh ! bien, je vous le jure, ce gars-là fut, durant toute sa vie, un véritable cancre. Un homme capable de rien qui avait manqué le coche comme on dit.

Mon pays d'origine, le royaume de Kongo. Ma patrie : la province de Mpemba. Vous voyez où c'est je pense. Vers l'embouchure du grand fleuve que nous appelions nzadi. Un blanc à l'oreille dure venu chez nous dans le but, disait-on, de nous civiliser, déforma un jour ce nom qui devint zaïre. D'ailleurs, plus tard, le cours d'eau prit le nom du pays et depuis des siècles, s'appelle Kongo ou Congo pour les oreilles rouges (entendez par là, les blancs). Je naquis à MBanza-Safou, une des villes les plus importantes de la province. Plus tard, mon père m'amena à MBanza-Kongo, la célèbre capitale de tout le royaume. J'en ai gardé peu de souvenirs car j'étais très

jeune à l'époque. Maintenant que je vous ai à peu près situés, je vous ouvre le livre de mes aventures.

Comme dans la plupart des provinces dépendant de Kôngo (on disait aussi Kôngo-dia-ntotila) on observait strictement, dans la nôtre, la loi ou plutôt les lois. Je n'en citerai, pour mémoire que quelques-unes; défense absolue pour le jeune homme encore célibataire, de regarder (même sans arrière-pensée) n'importe où, dans n'importe quelles circonstances (exception faite pour une parente), une femme. Celle-ci devait fuir et se cacher à l'approche d'un homme. Défense absolue de mentir ou de répandre de faux témoignages, de fausses nouvelles. Le bien d'autrui était sacré. Quiconque y touchait devait avoir la main droite coupée ou devait périr de mort atroce selon la gravité de sa faute. Manquer de respect aux Anciens était une faute très grave et si l'on se rebellait contre l'autorité paternelle, on encourait une peine de prison ou parfois la vente pure et simple au premier notable venu. Voilà. Les criminels étaient souvent punis de la peine de mort. On les enterrait (vivants parfois) sur la place d'un grand marché loin des cités et des villages et l'on plantait sur leur tombe un arbre du nom de « nsanda ». Il faut vous dire qu'il n'y en eut pas beaucoup, c'est pourquoi jamais on ne vit une forêt ou même un bosquet de « nsanda ». Je vous laisse le soin d'interpréter et de commenter ces lois à votre guise. Mais je vous dis tout de suite que l'une d'elle me fit condamner à la prison à perpétuité. Qu'avais-je fait ? Désobéissance à mon oncle, qui après la mort de mon père, était mon tuteur direct. Pour quelle cause ? Refus d'accepter comme épouse une fille infirme. En effet, mon oncle, comme c'était son droit, me choisit dans un village voisin une fille en mariage. Il finança, bien entendu, l'opération. Mais il se trouvait que ma fiancée était borgne. Je n'en voulus point. Voilà le drame.

Colère de mon oncle qui, après m'avoir battu, me traîna devant le tribunal des Anciens où je devais répondre de mon insubordination. Au cours du procès qui dura une journée entière, je m'obstinai dans mon refus. Indignation des juges. Le verdict tomba : prison à perpétuité. Un ancien camarade de mon père proposa cet amendement qui fut adopté : « si le condamné se repentait et acceptait l'offre de son parent, la question serait réexaminée ». Sur ce, je fus jeté en prison. Au bout de deux lunes, je n'en pouvais plus. Je me voyais encore jeune. Je n'avais pas encore vécu. Mon oncle vint un soir à la prison.

— Mon cher oncle, lui dis-je, j'ai réfléchi. J'accepte d'épouser cette fille malgré son infirmité.

Mon oncle se frotta les mains et répondit :

— Tu vois, Moni-Mambou, tu as fini par comprendre. Dire que c'est pour ton bien, mon cher neveu... Mais je suis content, très content. Le discrédit que ta désobéissance a jeté sur notre famille va être effacé. Je vais informer le conseil de ton repentir dès demain.

Il s'en alla, radieux, visiblement heureux. Le pauvre, s'il savait ce que je mijotais. Il revint le lendemain vers le milieu du jour pour me dire :

— Moni-Mambou, les juges ont accepté ton repentir. Cependant ils estiment que tu dois encore purger quelques jours, car non seulement tu t'es rebellé contre mon autorité, mais tu as également manqué de respect aux juges. Tu as encore quinze jours à passer ici. Ce n'est rien. Tu verras que ça passe vite. Et en revenant à la case, tu trouveras une épouse heureuse qui t'attend avec beaucoup d'impatience, car elle habite chez ta mère depuis qu'elle a appris que tu étais revenu sur ta décision. « Eh ! bien, pensai-je au fond de mon cœur, elle est bien pressée, celle-là ». Mon oncle se mit en devoir de me faire d'elle un portrait flatteur :

— A part cet œil... elle est vraiment jolie. Un peu trop noire, peut-être, mais c'est mieux ainsi car une fille brune et belle, mon cher neveu, ça crée des ennuis. Crois- moi, j'en sais quelque chose. Et puis elle est d'une famille travailleuse. Sa mère a plusieurs plantations de manioc qu'elle entretient toute seule...

Je vis qu'il n'avait plus rien à me dire car il commençait à manifester une certaine gêne. Je nouai donc la conversation avec lui en déclarant :

— Borgne ou noire, ça importe peu. L'essentiel est que j'ai une épouse et je t'en sais gré de m'en avoir choisi une.

— C'est cela même, mon cher neveu, fit-il d'une voix allègre.

Il marqua une pause et ajouta :

— Au fond, cette prison t'a assagi et t'aura permis de mûrir. Est-ce que je me trompe ?

Je lui coulai un regard sévère qui le mit fort mal à l'aise.

— Heu... oui... c'est ça... Ce qui importe, c'est d'avoir une épouse, balbutia-t-il. Bien sûr les langues de ce pays ne sont point tendres pour les filles trop noires, mais laissons dire...

Il commençait à m'agacer avec cette histoire. Je lui coupai la parole sèchement.

— Est-ce que tu as essayé de discuter pour moi au conseil quand tu as communiqué aux juges mon désir de revenir sur ma décision ?

— Mais bien sûr, Moni-Mambou. Seulement, tu comprends, avec ces vieillards, les choses ne sont toujours pas faciles... Enfin, supporte encore. Quinze jours, qu'est-ce que c'est ?

Évidemment, il pouvait le dire. Il n'avait jamais connu les misères qu'on endurait dans cette prison humide et malsaine d'où l'on sortait souvent malade et détraqué. Ces vieillards à la barbe pouilleuse ! Je les haïssais. Je promis de supporter. Il le fallait bien. Cela ferait en tout trois lunes...

Je sortis un après-midi exhibant une barbe qui fit sourire beaucoup de personnes âgées. Ma mère accompagnée de ma femme était venue à ma rencontre. Quelques amis aussi furent présents. Mais personne d'entre eux ne me félicita d'avoir fait preuve de sagesse. Ils paraissaient plutôt déçus. Je ne comprenais pas. Que se passait-il ? Le soir, ils me dirent que j'avais trahi leur espoir...

— Tu sais, Moni, déclara le porte-parole du groupe, nous avons beaucoup applaudi ta position et surtout le fait que tu aies préféré aller en prison que d'accepter contre ton gré. Mais hélas, tu nous fais déchanter à présent.

Tout était clair à présent. Ainsi donc était tapi dans le cœur de mes jeunes compatriotes un certain sentiment de révolte contre l'abus d'autorité des Anciens. Oui, je comprenais. Je répondis néanmoins :

— Je vous assure, mes amis, que c'est intenable, cette prison. Intenable, croyez-moi.

Peine perdue. Devant moi, rien que des mines incrédules. Tous semblaient se dire : « il y a bien des prisonniers dans cette maison. Pourtant ils n'en sont pas morts ! » Un autre gars fit observer :

— Nous ne t'en voulons pas, Moni. On est seulement déçu. On avait pensé que tu allais nous permettre de rééditer l'exploit des jeunes de Koka-Mbala¹. On s'est trompé, hélas.

Ces paroles me firent mal et j'en ai gardé longtemps après un souvenir triste. Je tentai d'encourager mes amis dans la voie de l'espoir. Ce fut en vain. Un à un, ils se retirèrent, abattus. Je restai là, pensif, le remords au cœur. Que faire pour reconquérir leur confiance ? Ma mère à ce moment-là, m'appela.

— Tes amis, fit-elle, n'ont pas l'air enthousiaste.

— Non, ils ne sont pas du tout enchantés.

— Et pourquoi donc ?

— Je les ai déçus en revenant sur ma décision.

— En voilà des histoires ! Eh ! bien tu ne les fréquenteras plus. Et pourquoi eux ne tiennent-ils pas tête à leurs parents ? Cela les conduirait en prison et alors on verrait.

— Je t'en prie, mère, ne parle pas ainsi...

— Oui, oui ! toujours à vouloir inciter les autres... A partir de ce jour, tu n'iras plus avec eux. D'ailleurs tu es marié à présent...

C'est vrai que j'étais marié. Voilà une affaire à laquelle je ne pensais plus. Je regardai l'épouse en question. Elle n'avait vraiment aucun charme. Elle me regardait d'un air de profonde tristesse. Je m'étais si peu occupé d'elle.

— Ne sois pas si triste, lui dis-je, et que ma barbe ne te fasse pas peur.

Elle sourit et cela la détendit un peu.

— Au fait, quel est ton nom ? lui demandai-je.

— Louwowo, dit-elle tout bas.

— Louwowo, répétais-je... C'est bien. J'espère que nous formerons un couple exemplaire.

Elle sourit de nouveau. Drôle de langage que celui-là. J'en ris au fond de moi-même... Nous vécûmes en tout et pour tout quatre jours ensemble. Le cinquième, jour de marché alors que j'avais formé le dessein de m'enfuir, la police du roi me reprit : j'étais accusé d'avoir tenu des réunions à caractère séditionnel avec les jeunes de MBanza- Safou. Au cours de ces réunions, j'aurais incité mes amis à la révolte contre l'autorité établie et celle des Anciens. Qu'est-ce que ça signifiait ? Qui avait pu monter cette affaire ? Je fis valoir mon innocence et ma mère, avec quelques amis me soutinrent. La police ne voulait rien savoir. Je fus emmené, les mains liées derrière le dos, vers la prison royale, la plus terrible du pays. Louwowo pleura à fendre l'âme, suppliant les gardes royaux. Ceux-ci répondirent par un rire sarcastique. Ma mère voulut me retenir. Elle reçut un coup de fouet qui l'envoya embrasser le sol. Mes amis écumaient. Ils furent tenus en respect.

Je connaissais le chemin qui conduisait à MBanza- Kongo. Il était long, très long. A moins de prendre un raccourci, nous devrions traverser quatre forêts, deux grandes rivières et escalader plus de six coteaux. Cela nous prendrait plus d'une journée de marche. C'est ce que je souhaitais du fond de mon cœur. Malheureusement, on prit le raccourci. Il fallait tout faire pour atteindre la rive de la grande rivière à la nuit tombante. De cette façon, on ne trouverait pas de passeur... Je feignis donc, à trois reprises, de souffrir de maux de ventre atroces; mes ravisseurs furent contraints de m'accorder des moments de repos fort appréciables. Quand nous arrivâmes au bord du cours d'eau, le voile de la nuit recouvrait déjà la brousse et la forêt. Le passeur avait rejoint son village. Les deux gardes parurent très ennuyés et se regardèrent perplexes. C'était le moment.

— Je sais payer et guider une pirogue, dis-je avec une timidité feinte. Mais avec des mains libres naturellement.

Les deux gardes, très méfiants, s'interrogèrent encore du regard. L'un d'eux déclara :

— Il faut bien qu'on traverse. Le roi veut absolument voir ce perturbateur cette nuit. Détache-lui les mains, et lie ses pieds. S'il essaie de se sauver...

Il brandit la belle sagaie neuve qu'il portait fièrement et ajouta :

— La lame est empoisonnée.

L'autre tira son sabre du fourreau et trancha mes liens. Puis il ligota mes jambes. Je frictionnai mes poignets engourdis tandis qu'ils me soulevaient et me déposaient dans la pirogue. Ils m'encadrèrent de si près que je pouvais à peine bouger. Je ne le fis pas remarquer. M'appuyant sur la longue rame, je poussai la pirogue dans l'eau. Le courant était fort à cet endroit. Je ramais bien et vigoureusement. Bientôt la méfiance des agents se transforma en admiration. On approchait du milieu. Malgré l'obscurité, mes yeux aperçurent le coude d'une branche d'arbre certainement arrachée et jetée dans l'eau par la dernière tornade. Mes deux gardes devisaient tranquillement en confectionnant des cigarettes entre leurs doigts. D'un coup de rame énergique, je poussai la pirogue sur l'arbre que le nez de l'embarcation percuta violemment. L'effet ne se fit pas attendre. Nous nous retrouvâmes dans l'eau. Chacun chercha naturellement à sauver sa peau. Moi surtout. Je préfèrai la plongée à la brasse. De temps en temps je sortais pour respirer. Je fis ainsi une distance appréciable dans le sens du courant. J'avais réussi avec beaucoup de peine à dénouer la cordelette enroulée autour de mes chevilles. Puis, me croyant hors de danger, je me décidai à sortir de l'eau. Malheur, ce fut du mauvais côté. L'un des gardes qui avait réussi à redresser la pirogue arrivait sur moi à vive allure. Je réintégrai le fond du cours d'eau. Mais le souffle me manquait et je voulus respirer un peu. C'est à ce moment que la sagaie du garde m'atteignit à la cuisse gauche. La lame s'enfonça dans ma chair. Je me débattis puis je sentis mon corps couler irrésistiblement vers le fond. Je me ressaisis un moment et d'un effort surhumain, j'arrachai l'arme. Que d'eau j'avalai en voulant crier ! Toutes mes forces m'avaient abandonné. Mieux valait se rendre. Je ressortis. La pirogue n'étais plus sur l'eau. Par exemple ! j'aspirai une bonne quantité d'air puis, par petites brasses, me dirigeai vers la rive opposée à celle vers laquelle j'allais être conduit. « Pourvu qu'il n'y ait pas de crocodile qui m'attende » me disais-je tout en nageant. Lorsque je vis la rive toute proche, je repris confiance et sentis que tout n'était pas perdu. Mais que de fatigue ! Il me fallait toute la volonté dont un être humain peut être doué pour m'approcher d'un banc de sable que je visais du regard. Je finis quand même par y parvenir. Hélas j'y arrivai en même temps qu'une bourrasque qui se

mit à terroriser les arbres. Une branche morte se détacha du feuillage énergiquement secoué et tomba juste sur mon crâne...

J'ouvris les yeux et regardai autour de moi. J'étais étendu sur un grabat, près d'un feu dans une paillote au toit bas. Des calebasses, des filets, des nasses. Dehors, des cris de fauvettes et de roitelets. Où étais-je ? J'essayai de me redresser, je sentis ma tête lourde comme un bloc de grès et ma jambe gauche littéralement gourde. « Où suis-je, murmurai-je encore, et qu'ai-je à la tête ? » J'y portai ma main. Elle était pansée avec des fibres de bananier. Ma cuisse aussi. Tout mon corps paraissait pris dans un spasme inquiétant. Je me mis à gémir, à geindre et je sentis mes yeux s'embuer puis se clore doucement. Pendant près de vingt jours, je me posai la même question : « Où suis-je ? » Durant cette période, je ne vis aucun être humain. Pourtant ce bandage, cette nourriture que je trouvais toute prête, tous les matins au chevet du lit... Quelqu'un s'occupait bien de moi. Quand je pus marcher, je sortis et explorai les lieux. Une savane immense, avec pour seule habitation humaine, la cabane où je logeais. Je fus sérieusement intrigué. Un matin je défis le bandage de la cuisse. Je découvris, sur le côté, une plaie qui finissait de se cicatriser. Je remis le bandage et m'allongeai sur le grabat, feignant de dormir. J'entendis alors des pas. La porte de la paillote s'entrebâilla laissant passer le corps maigre d'une vieille femme. On eût dit une sorcière. Je gardai les paupières mi-closes. Elle n'avait pas remarqué que je l'avais regardée. Bientôt je sentis ses doigts se poser doucement, très doucement sur ma jambe et dérouler avec délicatesse les fibres de bananier. Ce fut ensuite le tour de celles qui recouvraient ma tête. Je sentis l'eau tiède qui nettoyait mes blessures puis l'application d'une pâte d'herbe à odeur forte. Puis avec la même délicatesse, les mains expertes refirent le bandage. La femme ressortit sans faire de bruit puis revint au bout d'un moment, munie d'une corbeille chargée de victuailles. Elle la déposa par terre, leva les yeux au ciel et murmura une prière que j'entendis à peine. Au moment où elle s'apprêtait à repartir, je la saisis par la main. Un peu surprise, elle dit :

— Tu ne dormais donc pas ?

— Non. Je voulais savoir qui me soigne et me nourrit, répondis-je d'une voix suppliante.

— Maintenant tu m'as vue. Cela suffit j'espère, répartit-elle en me regardant tendrement.

— Non, cela ne suffit pas. Quel est ton nom et qui es-tu ?

Elle dégagea sa main et murmura :

— Cela n'a aucune importance, Moni-Mambou.

— Connais mon nom ?

— Bien sûr. Mais repose-toi, ajouta-t-elle avant de se retirer.

Quel mystère ! Elle ne reparut plus jamais dans cette case. Ce fut un homme du même âge qui la remplaça. Ce dernier ne dit jamais qui elle était. Quand je fus complètement guéri, je manifestai le désir de m'en aller. Où ? Je n'en savais encore rien. Le vieil homme me dit :

— Oui, maintenant tu peux repartir. Tu es absolument hors de danger. Mais il faut avouer que tu es un homme exceptionnel, Moni-Mambou. Dans l'état où tu étais quand je te découvris au bord de la rivière, nous avions pensé qu'inévitablement la mort allait t'emporter. Heureusement que l'eau avait réussi à atténuer la virulence du poison de la lame...

— Mais dis-moi qui vous êtes, toi et cette femme ? suppliai-je.

Il ne répondit pas à la question mais reprit plutôt le fil de son idée.

— Si l'eau n'avait pas agi, tu serais aujourd'hui un homme mort. Il y a aussi une chose que je vais te dire : tu occupes une place de prédilection chez les Mânes et ceux-ci feront de toi un héros.

— Moi, un héros ? Mais dans quel domaine ? Je ne connais rien. Je sais à peine faire la pêche et tirer à l'arc.

— On ne naît pas héros, Moni-Mambou. On le devient par l'audace et l'exercice et si les Mânes le veulent. Va, mon enfant. Ta vie d'aventurier ne fait que commencer. Mais où que tu ailles et qui que tu deviennes, n'oublie jamais que tu es au service des Mânes de Kôngo qui t'ont sauvé la vie. Ne cherche pas à savoir qui je suis et qui est la femme qui t'a soigné. Nous savons que tu nous resteras très reconnaissant et cela nous suffit largement.

Décidément, il ne voulait rien dire sur eux. Je n'insistai plus. Il me tendit un arc et trois flèches, auxquels il ajouta une splendide sagaie.

— Apprends à t'en servir bien comme il faut, déclara-t-il. Tu ne rencontreras pas toujours des amis sur ta longue route. Et maintenant, adieu Moni-Mambou.

Je serrai chaleureusement la main décharnée qu'il me tendit. Et nous nous quittâmes. Je le regardai s'éloigner. Il portait pour tout habit un pagne en raphia noué autour des reins, mais » il paraissait encore solide malgré une maigreur apparente. Qui était-ce ? Je ne le sus jamais...

¹ Voir la Marmite de Koka-Mbala du même auteur.

Mon premier compagnon d'exil : un perroquet

Tout au long de mon chemin, quand quelque démangeaison me forçait à porter ma main sur les cicatrices de ces blessures qui faillirent me coûter la vie, ou lorsque je me servais des armes qui m'avaient été données, cette phrase du vieil homme inconnu me revenait : « Nous savons que tu nous resteras très reconnaissant et cela nous suffit largement ». C'est curieux, me disais-je. Comment savait-il que je n'allais pas les oublier ? Avait-il lu dans mon âme ? Peut-être avait-il agi ainsi parce qu'il s'était aperçu que je ne pouvais rien leur donner à lui et à cette mystérieuse vieille femme. Ou alors par ce langage il voulait dire : « Souviens-toi toujours de nous ». C'était certainement cela. Dans notre pays, on n'aimait pas le merci, mais cela n'impliquait pas un refus de reconnaissance de quelque nature qu'elle soit. Pour ces vieillards, que je pense souvent à eux et leur dise au fond du cœur merci, « suffisait largement ». C'est ce que je fis. Je me souviens toujours d'eux. Comment ne pas se souvenir de quelqu'un qui vous tire des griffes de la mort ? Mémorables vieillards, c'est grâce à eux que je connus cette vie d'aventure que je vais continuer à vous raconter.

Après ce hameau, je m'étais lancé, au hasard, dans la nature. Un jour j'arrivai à un carrefour. Quel embarras ! il y avait cinq chemins tous de la même largeur et certainement ayant une même importance. Lequel prendre ?

L'un d'eux aboutissait vraisemblablement à MBanza-Safou. Or je ne voulais, à aucun prix, y retourner. Alors que faire. Je résolus de tirer au sort mais une autre idée me vint à l'esprit. Je me dis : « Je suivrai le chemin qui, le premier, sera traversé par un être vivant, que ce soit une fourmi, une chenille, un margouillat ou un serpent... » Cela dit, je m'assis au centre du carrefour et surveillai tous les cinq chemins. J'eus bientôt mal au cou à force de me retourner et le soleil commençait à taper. Je m'impatiençais déjà quand un « mbende » vint à traverser le chemin qui était à ma gauche. Mais il me souvint aussi que le « mbende » indique toujours la bonne voie. Une voie sans embûches. Lentement, il le traversa de gauche à droite. Je fronçai les sourcils. Ma mère m'avait souvent dit de me méfier de tout ce qui vient ou se situe à ma gauche. « C'est signe de mauvais augure ». J'hésitai un peu. Puis, au diable les interdits, et m'engageai sur le chemin indiqué par le

rat. Qu'il fut long à suivre ! Il courait interminablement, dans une contrée presque désertique. En tout cas, je ne vis point de forêt et partant, point de rivière. Et la soif me tenaillait. J'eus même l'impression que j'allais manquer de salive... Je cheminais... Je cheminais. L'horizon embrasé fuyait sans fin devant moi... La faim vint s'ajouter à la soif. Cette fois-ci je n'en pouvais plus. Je quittai le chemin et marchai dans la savane, à peine couverte de quelques touffes d'herbe. J'aperçus un minuscule buisson. Je courus dessus. Des fruits. J'en cueillis un et le portai à ma bouche : il était amer. « Tant pis ! » dis-je avec rage. Et je mangeai toute la grappe.

L'effet ne se fit pas longtemps attendre. Maux de ventre violents et vomissements. Puis ce furent des vertiges. Je dus m'asseoir, attendant que la terre arrêât sa course effrénée autour de moi. Ce fut long mais cela me permit de reposer mes jambes fatiguées. Le soir vint et avec lui la fraîcheur. Quelle félicité. Je repris le chemin et marchai encore longtemps devinant presque la voie dans la nuit sans lune. Enfin une rivière ! Je me précipitais vers la rive et bus copieusement. Un bruit d'un corps qui glisse lentement; je reculai. Deux yeux brillèrent dans la nuit : « Pas pour aujourd'hui, vieux crocodile », dis-je. Je regagnai le pont. Après une petite forêt, je débouchai dans un « moumvouka » (grand village), moins grand qu'un « mbanza » (cité) tout de même. Plusieurs feux dans les cours. C'étaient autant de « mbongui ». J'emploierai souvent ce mot aussi est-il bon que vous en reteniez le sens. Le « mbongui » c'est un endroit dans un village ou dans un quartier où l'on se réunit, on prend tous les repas, on règle les palabres, écoute le chef ou quiconque apporte un message. Bref, c'est le lieu le plus important dans tout le village quelle que soit son importance. Une petite parenthèse : les femmes n'y ont accès que lorsqu'elles y sont invitées ou parfois quand elles apportent à manger à leur seigneur et maître. Voilà. La nuit, on reconnaît souvent un mbongui grâce au feu qui en est l'âme. Mais il y a aussi des femmes qui, à cause de la chaleur allument leur feu à l'extérieur de la case plutôt qu'à l'intérieur. Alors il faut savoir distinguer.

Je portai mes pas vers le premier mbongui aperçu. Dix garçons d'un côté, huit hommes de l'autre, un plat en bois au milieu de chaque groupe; c'était l'heure grave et exquise à la fois : on mangeait. Je saluai, tous les visages se retournèrent vers moi et répondirent en chœur, puis de nouveau ils se penchèrent vers le plat. On se serra pour me faire une place, je pris un

tabouret, m'assis et joignis ma main à toutes celles qui se plongeaient vers le grand plat...

Le lendemain matin, un homme me dit :

— Jeune homme, il faut raser ta barbe.

J'avais juré de garder cette barbe à ma sortie de prison en souvenir des souffrances que j'avais endurées dans ce lieu malsain. Voilà que cet homme m'invitait à m'en débarrasser. Mais de quoi se mêlait-il ?

— Serai-je au royaume des imberbes ? dis-je avec un petit sourire.

— Tu l'as bien dit, jeune homme. Tiens, regarde-nous, tous; même le chef n'en a pas.

En effet ! C'est pourquoi j'avais eu du mal à le reconnaître car chez nous, en général, le chef portait longues moustaches et barbiche.

— Mais pourquoi... qui vous défend de garder votre barbe.

— Notre roi, dit l'homme. Il veut être le seul barbu du pays.

Ces monarques, chacun avait sa marotte ! le nôtre avait décrété que lui seul devait porter une canne dans tout le royaume. Vous devinez un peu ce qu'étaient devenus les pauvres vieillards dont les articulations coassaient comme ces espèces de machoirs d'eau douce. Heureusement que le conseil du royaume composé en majorité de têtes archi-blanches fit revenir le roi sur sa décision... Et ici, on n'avait pas le droit de porter la barbe !...

— Et si on n'obéit pas ? fis-je observer.

— On est ou décapité, ou vendu, selon ce que décidera la reine.

— La reine ? dis-je subitement. La reine a quelque chose à dire ici ? De quelle reine s'agit-il d'ailleurs.

— De l'unique. Notre roi est le seul qui soit monogame dans tout Kôngodia-ntotila. Il paraît qu'il descend du grand chef que des hommes dits blancs auraient converti, il y a des années, à une religion qui exècre les hommes qui ont plusieurs femmes. Le roi converti, dit-on, dut renvoyer toutes ses épouses et n'en garda qu'une. Notre roi qui en serait l'un des descendants veut suivre l'exemple de son maître. Il n'a donc qu'une

femme et celle-ci est très influente, plus influente que le conseil et le roi lui-même.

J'allais en apprendre des choses ! Une femme influencer sur les décisions du conseil... J'étais vraiment loin de... La tentation me vint de me présenter au palais avec ma barbe pour voir cette femme si audacieuse. Mais j'y renonçai, je n'étais pas sûr d'être vendu...

— Bon ! dis-je, je m'en débarrasserai.

— Le plus tôt serait le mieux, répondit mon interlocuteur, car les émissaires du roi qui contrôlent les mentons, apparaîtront ici dans quelques instants.

— Oui, mais je n'ai pas de quoi...

— Il y a un excellent barbier ici. Va au bout du village. Tu le trouveras au pied d'un grand manguier.

Effectivement il y était. Il se mit sans plus tarder au travail, un travail soigneusement fait.

— Ça va te coûter deux « ngela » mon jeune ami, dit-il quand il eut fini.

— Deux ngela ? m'exclamai-je. Mais c'est trop cher.

— C'est qu'elle était abondante, ta barbe ! Une véritable brousse ! Mon couteau en est sorti tout ébréché.

Il éclata de rire.

— Je te donne un ngela.

Je n'avais rien sur moi, mais il fallait quand même marchander.

— D'accord, fit le gros barbier. Mais tu y ajouteras un petit cadeau.

— Je te paierai demain car...

— Pas du tout ! Je compte dessus pour le « kitémo ».

Le « kitémo » est une sorte de ristourne à plusieurs personnes. Une tontine si l'on préfère. J'étais ennuyé. Comment le convaincre ? Je réfléchis un moment.

— Bon, ce soir, avant le coucher du soleil...

— Ce soir... Ce soir... Mais d'ailleurs tu n'es pas de ce village, toi.
Comment veux-tu que je te fasse confiance.

— En gage, voici mon arc et mes flèches, lui rétorquai-je.

— Ah ! à cette condition, oui.

Voilà mes armes parties, pensai-je. Comment vais-je me procurer ce ngela ?
Je revins au mbongui où je fus complimenté.

— Tu es plus beau comme ça, dit le chef.

Je souriais, mais j'avais la tête ailleurs. Je m'adressai soudain au chef.

— Comment peut-on gagner un peu d'argent ici ?

— Mais en travaillant, tiens ! répondit le chef qui haussa les épaules devant
ma question un peu absurde.

— Que je suis bête ! dis-je. Quelqu'un pourrait-il me fournir du travail ?

— Moi par exemple, reprit le chef. L'abattage des arbres dans la plantation
de ma quatrième femme n'est pas encore entamé. Si tu te sens du
courage...

— J'accepte, fis-je avec enthousiasme.

Le chef me donna une cognée et en compagnie de l'un de ses enfants, je
partis vers la plantation. J'avais expliqué mes difficultés au chef. Il paya
donc le barbier et récupéra mes armes. A la fin de la pénible besogne qui
me prit quatre jours, je reçus le reste de mon salaire : six ngela ! J'étais
riche ! Je m'achetai à deux ngela un couteau à raser la barbe. Il fallait être
prévoyant.

On commençait d'incendier la brousse. Ce fut cette époque que je choisis
pour prendre congé de mes hôtes. Je partis donc un matin vers le levant. Je
traversai un vallon abondamment herbu quand j'entendis un cri de douleur à
quelque distance du sentier. J'y allai voir. Un lion s'attaquait à une femme
qui, terrassée, bougeait encore les pieds. Ma sagaie partit et atteignit le
fauve au flanc droit. Il se retourna soudain. Avant qu'il ne prenne le parti de
m'attaquer, je lui adressai une flèche en plein œil gauche cette fois. La bête
s'effondra. J'accourus auprès de sa victime sérieusement griffée sur le dos.
Je l'aidai à se relever et dus la raccompagner au village. La nouvelle courut

toute la contrée. L'étranger barbu a tué un lion avec sa sagaie et une flèche ! Je fus fêté par tous, sauf par les femmes qui ne pouvaient me voir, bien entendu. Je dus, malgré moi, revenir dans ce moumvouka si accueillant.

Un des oncles de la jeune femme que j'avais secourue me fit venir chez lui. Il habitait à l'écart du village, dans une clairière.

— Jeune homme, me dit-il, je vais mourir parce que tu as tué ce lion qui était mon esprit protecteur, mon double.

— Quoi ? ce lion ?... Enfin, je ne comprends pas. Tu as permis cela ?...

— Tu ne peux pas comprendre. Tu es encore trop jeune. D'ailleurs ça n'a plus d'importance, je vais mourir dès que le soleil se sera couché ce soir.

— Ne peux-tu empêcher ce sort...

— Non... quand celui en qui on a placé son esprit meurt, on ne peut plus lui survivre, Moni-Mambou.

— Tu connais mon nom ? dis-je en sursautant.

— Tu n'as voulu le dire à personne. Mais un nom comme le tien ne peut demeurer caché pour un devin...

— Tu es donc...

— Oui. J'étais un devin... Le temps presse. Tiens prends cet oiseau. C'est un perroquet. Il sait déjà dire certaines choses comme bonjour ! Je ne veux pas qu'il reste seul ici après ma mort. Emporte-le avec toi.

— J'espère que mon esprit... articulai-je, apeuré.

— Mais non ! Il ne renferme pas ton esprit. Ça ne se fait pas aussi simplement, Moni-Mambou. N'aie pas peur. Prends-le.

Je pris dans mes bras le jacquot qui lança soudain.

— Au revoir !

— Au revoir, répondit le devin.

Je n'en revenais pas; les yeux exorbités, je regardai et l'oiseau et l'homme. Celui-ci dit enfin :

— Maintenant laisse-moi tout seul. Prends ce sentier, il te conduira sur la route que tu suivais ce matin. Va...

Je m'exécutai. Le perroquet monta sur mon épaule et lança un dernier au revoir à son maître qui n'y répondit pas. Le soleil embrasait déjà le ciel du couchant tandis qu'à l'est vers où mon compagnon et moi allions, l'ombre avait fait disparaître à l'horizon montagnes et forêts.

La bague royale

Il fallait bien un nom à mon compagnon. J'en cherchai un des moments durant. Ce ne fut qu'au soir du deuxième jour après notre rencontre que je le trouvai : Yengui. Oui, il s'appellerait désormais Yengui. Ce qui signifiait amitié. Afin qu'il sût que ce nom lui était désormais attribué, je le lui répétei les jours qui suivirent. Il le comprit sans trop de peine car au bout d'une semaine environ, il venait dès que je l'appelais. Ce qui me surprit, c'est qu'il me dit un jour :

— Oui, Moni, j'arrive !

Vraiment il était intelligent, ce perroquet ! En sa compagnie, je parcourus des semaines entières toute la contrée riveraine du grand fleuve salé dont je m'étais éloigné un moment donné. Partout où je passais, il me suffisait de décliner mon identité pour que je sois accueilli en triomphe. La nouvelle du redoutable lion que j'avais tué avec ma sagaie et mes flèches avait franchi forêts et monts et s'était répandue comme une pluie bienfaisante sur le pays entier. Elle me rendit d'autant plus célèbre que la mort du fauve avait entraîné celle de son maître. C'est tout juste si je ne fus pas considéré comme un grand mage, voire comme un dieu. Cela ne m'enchantait point. Tous ces bustes qui s'inclinaient, tous ces genoux qui fléchissaient produisaient en moi une grande gêne. Qu'avais-je fait d'extraordinaire pour mériter ces honneurs ? Les hommes sont parfois bêtes. Pour un rien, ils sont prêts à vous porter aux nues. J'en avais donc assez d'être traité en héros et décidai d'y mettre un terme. Je pris la résolution de ne plus paraître dans les villages et les villes. La savane ou la forêt devinrent bientôt mes lieux de prédilection. D'ailleurs Yengui se plaisait beaucoup plus au calme de la nature qu'à l'ambiance bruyante des cités humaines. Nous vécûmes donc à la belle étoile, heureux comme des faons en liberté.

Un soir, alors que je m'apprêtais à dormir sur un lit de feuilles mortes, (c'est ce qui était devenu ma couchette), j'entendis le grondement d'un tam-tam. Yengui prêta aussi l'oreille. C'était un message qui invitait les habitants du pays à un rassemblement dans la ville royale. Le tam-tam disait : « Réunion... réunion... chez le roi. Tous... tous... au palais du roi ».

Je regardai Yengui qui donnait l'impression d'avoir compris le message tambouriné et lui dis :

— On y va, nous aussi ?

— Oui, Moni.

Je ramassai mes armes, juchai Yengui sur mon épaule gauche et, guidé par le tam-tam, me dirigeai vers la ville. Nous n'arrivâmes que le lendemain à l'aube. Une foule impressionnante emplissait la place publique, à l'entrée du palais. Le soleil ne tarda pas à se lever. Comme pour saluer son apparition, des tambours placés au quatre coins du palais se mirent à vrombir. La foule attendait, en silence. Bientôt les olifants annoncèrent l'arrivée du roi. Tous les tam-tams entrèrent en branle. Ce ne fut plus qu'un bourdonnement continu qui exaspéra Yengui. Le roi, porté dans un « tipoye¹ » richement décoré ne salua pas la foule qui l'acclamait. Cela me surprit. De sa main il fit signe aux porteurs de s'arrêter. Puis demeuré assis, il dit d'une voix nasillarde mais énergique :

— Fidèles sujets, je vous ai mandés ici pour vous dire que cette nuit des voleurs se sont introduits dans mon palais et ont emporté beaucoup d'objets importants notamment des vases, des fers de lance et des tissus. Mais tout cela a peu d'importance. Si je vous ai fait venir c'est parce que la bague royale, ma bague, a également été volée. Or vous connaissez l'importance de ce bijou dans ma vie de souverain. Je vous enjoins donc de la retrouver. Et le plus tôt sera le mieux. Dans tous les cas, vous savez ce qui vous attend si elle n'était pas retrouvée dans les jours qui viennent. C'est tout

Les porteurs hissèrent le tipoye sur leurs épaules tandis que se prosternait la foule et résonnaient tam-tams et olifants. Quand le roi eut réintégré son palais, ses sujets reprirent le chemin du retour vers leurs villages respectifs. Tous avaient la même marque sur le visage : celle de la peur. Je me mêlai à un groupe de quatre vieillards et prêtai l'oreille à leurs commentaires.

— C'en est fait de notre repos désormais, jura l'un d'entre eux. N'y a-t-il donc plus de peste pour exterminer ces voleurs ?

— Ce sera encore, comme il y a deux saisons sèches, renchérit un autre vieillard.

- Oui, mais c'est différent, fit observer le premier. Là, c'était le chien de la reine qui était perdu... Mais cette fois-ci, c'est un vol. Et ce qui a été volé n'a pas de pattes, donc ne peut laisser de trace et ne peut revenir comme le fit ce chien.
- Est-ce que vous pensez que ces voleurs habitent le royaume ? demanda le troisième vieillard qui n'avait rien dit jusque-là.
- Je ne pense pas, rétorqua le premier, le plus loquace de tous. Les voleurs de chez nous s'attaquent au bétail et non pas aux objets dont ils n'ont que faire. Je crois plutôt qu'ils sont venus de loin. De MBanza-Kôngo par exemple où les gens, grâce à l'arrivée de l'homme blanc, ont fini par découvrir la valeur que recèle un objet en or.
- Mais pourquoi diable les gardes ne les ont-ils pas arrêtés ? déclara en se lamentant le quatrième vieillard.
- Tu parles ! ironisa l'un des trois autres. Ces gardes ne sont là que pour vivre de nos impôts et dons. Si ces cochons-là faisaient correctement leur travail, on n'aurait pas à être dérangé et à être harcelé au moindre vol. Mais que veux-tu ? Dès que le roi s'étend sur sa couchette, ils en font autant s'ils ne sautent pas sur leurs femmes !

Ce dernier commentaire m'arracha un rire soudain. Les vieillards se retournèrent tous à la fois.

- Ah ! ça te fait rire, toi ? dit le premier que le rire avait choqué.
- Oui, je trouve cela très drôle, répondis-je en ricanant.
- Eh ! bien nous, ça ne nous amuse pas. Tu entends ?
- C'est si sérieux que ça, demandai-je devenu soudain grave.
- Mais on dirait que tu n'es pas de ce pays car ta question nous paraît absurde...
- Et nous surprend, compléta le moins bavard des quatre.
- En effet, je suis de passage. Je suis originaire de Mpemba.
- Eh ! bien mon petit, si tu veux dormir et manger en paix, tu ferais mieux de déguerpir aussitôt car ici, ça va barder dans quelques jours.

— Ah ! comment ça ? Pour si peu de chose !

— Pour si peu de chose ? Qu'il est bête celui-là. Il ne sait donc pas que le roi ne peut régner sans sa bague !

Cette moquerie mordante me fit pincer les lèvres. Je l'encaissai sans sourciller et allai répliquer quand mon interlocuteur, le premier vieillard, toujours lui, reprit la parole.

— Chaque fois que notre roi perd quelque chose, on ne dort plus dans ce pays tant que la chose en question n'est pas retrouvée. Et quand ça traîne...

— Qu'est-ce qui arrive ? demandai-je, pressé de connaître la suite.

— Eh ! bien, c'est simple, jeune homme : la torture.

Je fus soudain troublé par cette parole. Yengui dit quelque chose dans son gosier que je ne saisis pas. Les vieillards se regardèrent avec étonnement. L'un d'eux finit par me demander :

— C'est cet oiseau qui vient de parler ?

— Oui, dis-je. Ça vous étonne ?

— Notre pays ne renferme pas de ce genre de sorcier.

Ils s'éloignèrent à grandes enjambées vers la forêt où s'enfonçait le sentier. Ils paraissaient visiblement bouleversés. Je devais plus tard le comprendre. Nulle part dans cette contrée je ne rencontrai de perroquet.

— Tu as chassé ces hommes qui pouvaient nous donner des renseignements plus détaillés sur le roi, fis-je remarquer à Yengui.

— Oh ! pardon, dit le perroquet. Mais je ne l'ai pas fait exprès.

— Bon, ne discutons pas, mon ami. J'ai besoin de repos. Toute la nuit dernière on n'a fait que marcher.

— Moi j'ai plutôt faim. Mon jabot est vide comme un soufflet de forge. Il faut que je m'en occupe sur le champ.

— A tout à l'heure, Yengui. Ht pense aussi à moi.

Je m'étais de tout mon long au pied d'un grand arbre, dans la brousse et m'endormis profondément. C'est Yengui qui me réveilla plus tard. Il me présentait une banane.

— J'ai trouvé ça non loin d'ici.

— Tu es chic, Yengui. Merci. Jusqu'où as-tu été ?

— Jusqu'au bord du grand fleuve, Moni.

— Si loin ?

— Mais non, c'est tout près d'ici...

— Tout près ?

— Pour un oiseau, ça n'est pas loin. Mais toi, avec tes deux pieds, tu en aurais pour une journée au moins.

— Je vois ça... Qu'as-tu vu d'intéressant là-bas ?

— Oh ! rien. Sinon une pirogue qui voguait sur le grand fleuve.

— Une pirogue ? Et où allait-elle ?

— Vers le large.

— Est-ce qu'elle était déjà éloignée du bord ?

— Oui, assez.

— C'est sûrement celle des voleurs des bijoux royaux, Yengui.

— Au fait !...

— Oui, oui ! je pense que ce sont eux. Il faut que tu retournes voir, Yengui.

Sitôt dit, sitôt fait. Yengui s'envola de nouveau vers la mer. Il mit longtemps à en revenir et cela m'inquiéta sérieusement. A la nuit tombante cependant, j'entendis le cri de mon ami. J'allai à sa rencontre.

— Alors, Yengui ?

— Si tu me laissais respirer un peu, Moni.

— J'ai hâte de connaître le résultat, Yengui.

— Eh ! bien, je crois que ce sont eux.

- Vraiment ? as-tu des preuves ?
- Je les ai vus décharger leur pirogue...
- Tu as donc repéré leur cachette ?
- Non, ça s'est passé en plein fleuve.
- Comment ça ?
- Ils ont abandonné leur pirogue et sont montés à bord d'une autre plus grande et qui a des ailes comme une chauve-souris.
- Je vois... Cette pirogue-là, s'appelle un bateau. Les ailes, ce sont les voiles. Ce sont des hommes blancs qui sont à bord.
- Oui, Moni. J'en ai vu un. Mais il avait plutôt la couleur rouge.
- Si tu préfères, Yengui. Mais ce sont eux. Les blancs... Ils reviennent en cachette. Il faudra en aviser le roi de Mbanza-Kôngo sinon la traite va de nouveau battre son plein... En attendant, il faut retrouver cette bague si nous voulons aider les pauvres habitants de cette province, Yengui.
- Mais c'est trop tard, Moni. La grande pirogue a déjà pris le large...
- Il faut toujours tenter... Tu vas retourner là-bas Yengui. Tu passeras, une, deux, trois semaines ou plus aux côtés de ces hommes jusqu'à ce que tu trouves où est cachée la bague royale et la rapportes ici.
- Moi tout seul contre ces hommes ? protesta Yengui. On dirait que tu veux m'abandonner, Moni.
- Non, mon ami. Je prierai nuit et jour pour que tu reviennes sain et sauf.
- Bon, à tes ordres, mon cher maître !

Le lendemain, dès que la première lueur de l'aube blanchit l'horizon, Yengui reprit les airs. Je le regardai s'éloigner, l'âme en peine. Me reviendrait-il jamais ? Oui, il me revint un beau matin... Mais il faut que je vous raconte son aventure telle qu'il me la narra. Il ne mit pas beaucoup de temps pour repérer le bateau qui filait, toutes voiles déployées vers une destination inconnue. Yengui s'en approcha et se posa sur l'un des mâts. Un matelot blanc qui prenait de l'air, l'aperçut.

- Le joli jacquot que voilà ! dit-il. Viens ici.

Yengui ne comprenait pas la langue du blanc mais suivit son geste et vint se percher sur l'épaule droite du matelot. Celui-ci le prit dans ses mains et lui parla.

— Dis bonjour, joli jacquot. Dis bon... jour !

Avec beaucoup de peine, Yengui parvint à prononcer le mot : bonjour. Yengui était un perroquet exceptionnel, j'ai oublié de vous le dire. Il avait surtout cette facilité d'apprendre les langues étrangères dont ne sont pas doués ses semblables. Le matelot blanc fut émerveillé.

— Mais c'est formidable ! Je vais t'offrir au chef !

Il descendit, le perroquet sur son épaule, au fond du bateau. Il y trouva son chef, un blanc moustachu en conversation avec deux hommes noirs. Yengui reconnut en eux les occupants de la pirogue abandonnée sur les vagues.

— Mon capitaine, dit le matelot en entrant, voici un perroquet que j'ai trouvé sur le pont. Il est mignon comme tout et a une facilité d'apprendre surprenante. Vous allez voir. Dis bonjour.

— Bonjour ! lança Yengui d'une seule traite.

Le capitaine émerveillé dit :

— Voyons s'il est capable de répéter d'autres mots. Voyons, dis :
« Macaque !... Ma... ca... que... »

— Ma... ca... que, répéta fidèlement le perroquet.

— Macaque ! reprit le capitaine.

— Macaque ! reproduisit Yengui.

Tout le monde se mit à rire.

— C'est un phénomène, finit par admettre le capitaine. Laisse-le ici et retourne à ton poste, ordonna-t-il au matelot.

Ce dernier se retourna et avant de partir il voulut cajoler le jacquot. Celui-ci d'un coup d'aile se dégagea en lançant un « macaque » retentissant. Éclat de rire dans la salle. Rouge de honte et de colère, le blanc quitta la salle en

grommelant. Yengui se mit à rire à son tour à la manière des hommes noirs. Agacé, le capitaine lui lança :

— Bon ! assez maintenant, idiot.

Yengui ne comprit pas mais remarqua que l'homme n'était pas content. Il fit quelques va-et-vient sur la table et sauta à terre.

— Je crains qu'il ne se sauve, dit l'homme blanc. Je vais l'enfermer dans une cage.

Les deux noirs l'approuvèrent par un hochement de tête. Tout ce langage échappait à Yengui. Il ne comprit que lorsqu'il se retrouva dans une espèce de panier en fer muni d'une anse par laquelle on le tenait. « Me voilà prisonnier, se dit Yengui. Comment sortir d'ici pour remplir ma mission ? Par le bec de mon père, les choses se gâtent, hein ! » Yengui demeura deux jours et deux nuits dans la cage. Il s'y ennuyait ! Lui qui aimait tant l'espace et l'air libres, le voilà dans un endroit où il pouvait à peine faire un mouvement. Il essaya de ronger les barreaux de sa prison. Oh ! ouille ! ouille ! que c'était dur ! très dur ! son bec, ébréché, lui faisait mal. Le pauvre, il ne savait pas qu'il avait affaire à du fer. Quand le troisième matin depuis son arrivée se leva sur le bateau, Yengui manifesta des signes d'inquiétude et de nervosité. « Par le bec de mon père, jura-t-il, il faut que je fasse quelque chose sinon c'en est fait de moi ». Alors il se mit à siffler un chant mélancolique et très connu dans le pays. L'un des hommes noirs qui avaient approuvé la décision du capitaine d'enfermer Yengui dans cette cage entendit cet air, accourut auprès du perroquet, le regarda d'un air de pitié et profondément touché par l'attitude du prisonnier, s'en fut appeler l'homme blanc. De retour devant le perroquet, il lui dit dans un français de son cru :

— Capitaine, moi y en a pitié pour lui. Faut sorti lui.

— Tu m'as dérangé pour cela ? rugit avec colère le blanc.

— Capitaine, lui chanté chanson triste. Si vous pas sorti lui, c'est mauvais. Lui pé mourir.

— En voilà des histoires, ricana le capitaine. Il y restera car je ne voudrais pas qu'il se sauve. J'ai décidé de l'offrir à ma femme.

— Lui sauvé pas, capitaine. Moi y a dire vérité.

— Bon ! Mais gare à toi s'il se sauve.

Le blanc ouvrit la cage et Yengui en sortit en sifflant gaîment un autre air. Il monta sur le bras du capitaine et lui lança un charmant « bonjour ». Rassuré, le blanc le caressa et lui rendit son bonjour.

— Tu as raison, fit-il en s'adressant à l'homme noir. Il ne s'en ira pas. Désormais on le laissera se promener dans tout le navire.

Yengui comprit et émit un petit rire ironique. Le capitaine qui avait un travail à effectuer sur le pont, sortit, suivi du noir. Yengui, heureux d'avoir retrouvé sa liberté de mouvement, se mit à circuler partout et à inspecter tous les coins, l'air innocent. Tout l'équipage lui témoigna une chaleureuse sympathie à laquelle il répondait par des ébats joyeux ou des chansons de sa forêt natale. Lorsque la nuit vint, il entra dans la cabine de son maître. Il trouva celui-ci en train de contempler à la lumière d'une lampe- tempête, une belle bague. La fameuse bague sans doute. Yengui resta sur le seuil et contempla lui aussi le joyau. Il finit par siffler d'admiration. L'homme sursauta. La bague tomba sur le plancher et roula jusqu'aux pieds du perroquet. Celui-ci la prit par le bec et la lui apporta.

— Oh ! ce que tu m'as fait peur ! J'ai cru que quelqu'un m'épiait, dit-il en reprenant le bijou.

Yengui siffla encore une fois et monta sur le lit, à côté de son nouveau maître. Là, il déploya tout son art de chanter et interpréta parfaitement la chanson préférée que fredonnaient souvent les matelots blancs « Auprès de ma blonde ». Charmé et admiratif, le capitaine se mit à dodeliner de la tête. Quand le chant de Yengui prit fin, il applaudit bien fort et lui adressa des compliments.

— C'est formidable ce que tu chantes juste et bien. Tu seras un excellent charmeur pour ma femme qui s'ennuie si souvent de moi. Tu seras l'animateur de notre belle maison à San Salvador. C'est une ville magnifique et adorable. Et tu seras le plus heureux des perroquets car tu auras un maître riche. Tiens ! regarde cette bague. Elle est une véritable fortune à elle seule. Je l'ai fait dérober avec d'autres objets au roitelet de

ce pays là-bas. Quand je l'aurai vendue, je deviendrai l'homme le plus riche de San Salvador.

Yengui becqueta le bijou et le laissa retomber dans les mains du capitaine. Il chanta encore un peu et gagna la sortie de la cabine. Le capitaine ne remarqua pas que le perroquet venait de dérober la petite clé de l'écritoire où il gardait la bague. Il contempla encore cet or massif avec des yeux pleins d'envie; il la remplaça dans son coffret qu'il glissa dans une boîte en ébène et chercha à fermer à clé. Mais il ne retrouvait pas la clé. Il fouilla partout. Pas de clé. Lassé, il y renonça et murmura : « Après tout, personne d'autre n'a accès à cette pièce. Et puis c'est moi-même qui garde la clé de la cabine. Alors... ». Il prit la boîte et la posa sur la dernière étagère au haut d'une armoire en bois peint. Puis il gagna le seuil de la cabine où son pied heurta Yengui qui y était demeuré pour tout observer.

Deux ou trois autres jours passèrent. Je commençai à m'inquiéter sérieusement. Mais je gardais l'espoir que Yengui reviendrait avec ou sans la bague. En attendant, le roi avait commencé à sévir contre ce qu'il appelait « la paresse » de ses sujets. Ses gardes envahissaient chaque jour les villages et les villes et s'y livraient à des sévices et des actes odieux sur les hommes et les femmes. Seuls les enfants étaient épargnés. Cela me faisait mal au cœur. Mais que pouvais-je devant ce déchaînement de colère bestiale. J'attendis. N'y pouvant plus, je m'en fus, un matin trouver le roi et le priai de faire cesser la torture. Le monarque y consentit mais me garda prisonnier.

— Tu ne seras libéré que lorsque ton prétendu compagnon ailé aura rapporté ici ma bague, dit-il.

Des nuits succédèrent aux jours et des jours aux nuits. Le pauvre oiseau n'arrivait pas à mettre la patte sur le précieux objet. C'est que chaque fois qu'il sortait, le capitaine refermait soigneusement la porte à clé, et mettait celle-ci dans sa poche. Yengui ne pouvait donc pénétrer en cachette dans la pièce. Un jour cependant, tandis qu'il pleuvait sur le pont, l'homme blanc vint se reposer dans sa cabine. Comme de coutume, Yengui le rejoignit pour meubler par ses chants ce moment de détente. Il constata que le capitaine dormait. Il se glissa sous le Ut, ne fit aucun bruit et attendit. Il faut vous dire que le capitaine avait beaucoup de méfiance. Aussi n'admettait-il jamais que le perroquet demeurât seul dans la cabine pendant qu'il était dehors. La

sonnette qui annonçait l'heure des repas se mit à tinter. Le capitaine se réveilla, s'étira un moment après un long bâillement et sortit après avoir fermé la porte à double tour. Yengui, s'aidant de son bec, entreprit d'ouvrir la porte de l'armoire. Mais ce n'était pas facile. Au bout d'un bon moment cependant, il y parvint. Mettant en jeu pattes et bec, il monta jusqu'à la troisième étagère du meuble. Grâce à la lumière de la lampe-tempête, il découvrit la boîte en ébène qu'il ouvrit sans peine. En revanche, le couvercle de l'écrin ne céda pas. Du bec, Yengui le poussa. L'écrin tomba sur le plancher, s'ouvrit et laissa échapper la bague. D'un bond, Yengui atterrit sur le plancher et la ramassa. Il la glissa sous son aile, regagna le dessous du lit et attendit le retour du maître. Il se passa un long moment que Yengui occupa en imaginant la joie du roi lorsqu'il retrouverait l'emblème de sa puissance. Il pensa aussi à moi, son compagnon que la longue attente avait certainement ruiné. S'il avait pu deviner l'endroit où j'attendais son retour...

Des bruits de pas dans le couloir. Le maître rentrait. Dès qu'il rouvrit la porte, ses yeux aperçurent l'écrin ouvert sur le sol. L'affolement s'empara soudain de lui. Il se précipita dessus, le tourna et le retourna. Vide. L'ahurissement, la colère, l'agitation s'emparèrent de lui. Il se mit à crier.

— On m'a volé ! On m'a volé ! Au secours !

Il ressortit, hors de lui et reparut en trombe dans le réfectoire où tous ses semblables, étonnés, le regardaient avec frayeur tandis qu'il gesticulait et hurlait. Comme la porte était demeurée béante, Yengui sortit rapidement et gagna par petites foulées le pont où régnait un véritable branle-bas. Tous les noirs qui faisaient partie de l'équipage furent rassemblés et fouillés minutieusement. Ensuite on organisa la fouille systématique de tout le navire. Yengui regardait, amusé, tout ce monde affolé. Il gagna la proue du navire et entonna un chant. Furieux et rouge de colère, le capitaine lui cria :

— Tais-toi ! mais tais-toi gros idiot !

Yengui arrêta son chant, considéra d'un air gouailleur le capitaine et dit :

— Idiot !

Le capitaine ramassa un gourdin et voulut le lui lancer. Le matelot qui avait recueilli le perroquet retint sa main. Yengui répéta :

— Idiot !

Puis il passa le bec sous son aile et en tira la bague. Il émit un rire guttural et prit son vol devant les hommes médusés et comme pétrifiés. Le capitaine courut chercher un fusil, revint et fit feu. C'était trop tard. Alors il pointa l'arme sur l'homme noir qui avait fait libérer le perroquet et l'abattit. Paniqués, les autres noirs se jetèrent à la mer...

C'est à la nuit tombante que Yengui se présenta au palais. On me sortit de la prison et c'est au côté du roi que je retrouvai mon compagnon qui roulait des yeux d'étonnement en me voyant venir déguenillé et amaigri.

— Jeune homme, me dit le roi, tu n'as point menti. Ton compagnon vient de rapporter ma bague.

Il me la montra et je la vis pour la première fois. Un gros diamant serti d'or massif.

— Je t'adresse mes vives félicitations, ainsi qu'à ton compagnon. Si tu le veux, tu peux demeurer dans ce palais. Tu y vivras comme un prince.

— Grand roi, je ne te demande pas de me récompenser. Je ne te demande pas non plus de récompenser le héros de cet exploit. Je ne veux exiger de toi que deux choses.

— Exiger ? Mais qui es-tu pour me parler de la sorte.

— Je suis Moni-Mambou, Majesté.

A ces mots, tous ceux qui entouraient le roi fléchirent, qui le buste, qui le genou. La plupart des guerriers saluèrent militairement. Le roi lui-même inclina sa tête. Dans la foule on murmurait : « C'est Moni-Mambou, le héros légendaire, l'homme courageux et prodigieux ». Le roi ordonna :

— Parle, Moni-Mambou. Tout ce que tu demanderas te sera donné.

— Je te demande deux choses, Majesté. La première est que tu libères les prisonniers condamnés pour insoumission et à cause des impôts non payés. La deuxième : que tu fasses le serment que jamais plus, tu ne feras torturer tes sujets pour un vol commis au palais.

Le roi me regarda fixement et parut étonné devant le langage que je venais de lui tenir. Il me dit au bout d'un moment.

— Tu es vraiment courageux, Moni-Mambou. Et tu portes en toi une certaine bénédiction des Mânes. Eh ! bien qu'il en soit selon ton désir.

Les assistants applaudirent frénétiquement en scandant mon nom. Je rougis. Regardant la foule, je déclarai : « Vous avez tous entendu le roi promettre de faire tout ce que j'ai demandé. Si après mon départ il passait outre à sa promesse, venez me chercher là où je serai. Je saurai la lui rappeler ». On applaudit encore. Le roi, pour me prouver qu'il tenait sa parole d'honneur, fit ouvrir la prison. Tous les détenus, sans exception, furent libérés.

— Bravo ! cria Yengui. Bravo, Moni !

Je le repris sur mon épaule, récupérait mes armes et tous deux, devant les lamentations des uns et l'ébahissement des autres, nous reprîmes notre chemin, le chemin de l'aventure à laquelle nous paraissions désormais destinés.

¹ Tipoye : genre de chaise à porteurs encore en usage de nos jours dans certaines contrées du Congo.

Chez les cannibales

Ce roi m'avait paru bien fourbe. Son regard, ses mouvements, sa façon de parler, tout trahissait en lui l'hypocrisie. Aussi n'étais-je pas sûr de la victoire que je venais de remporter sur sa méchanceté et sa cupidité. J'eus donc le remords d'avoir quitté trop tôt le palais et me ravisai. C'est alors que se produisit un événement incroyable.

Au moment où je m'apprêtais à rebrousser chemin, j'entendis dans l'herbe, tout près, un frou-frou. Je pensai à une bête sauvage. Quelle erreur ! Dix guerriers, soudain, surgirent de la brousse et m'entourèrent. Je reconnus certains d'entre eux pour les avoir rencontrés au palais.

— Que me voulez-vous ? leur demandai-je calmement.

Personne ne répondit. Ils me saisirent brutalement et m'entraînèrent vers la forêt. Yengui avait eu le temps de prendre les airs et s'était mêlé aux oiseaux nocturnes. On marcha un bon moment, dans l'obscurité totale. Mais les guerriers connaissaient le chemin. On n'eut donc pas de peine pour avancer. Personne ne disait mot. Mes ravisseurs étaient-ils tous muets ? Car il y en avait, des muets, au palais. Les quelques jours que j'avais passés en prison m'en avaient fait découvrir un grand nombre. Certains composaient la garde personnelle du roi. Je finis donc par parier que c'étaient ceux-là qu'on m'avait envoyés. Mais où diable m'emmenaient-ils ? Nous traversâmes un ruisseau à l'eau très froide, escaladâmes un coteau plutôt herbu que boisé, nous nous enfonçâmes dans une autre forêt et finîmes par déboucher dans une grande clairière qu'un énorme brasier éclairait entièrement. A distance respectueuse, s'étaient accroupis d'autres guerriers. Lorsque nous apparûmes, tous se levèrent. Certains accoururent vers la forêt et revinrent, encadrant... le roi. Oui, c'était le roi à qui je venais de restituer la bague volée. En voilà une surprise.

— Je te salue, seigneur Moni-Mambou, me dit-il.

— Je ne croyais pas que nous allions nous retrouver si tôt, Majesté, lui répondis-je sur le même ton.

— Tu n'est donc qu'un piètre devin, Moni-Mambou, fit-il d'un air sarcastique.

— Je n'ai jamais été un devin ni un voyant. Et je ne le serai certainement jamais. Mais je voudrais savoir pourquoi tu m'as fait arrêter.

— Parce que tu m'as manqué de respect, Moni-Mambou et cela est très grave. Tu te prends pour un héros invincible et cette illusion te pousse à l'insolence et au mépris. Tu crois ainsi intimider tout le monde. Mais tu t'es trompé sur mon compte. En outre, j'ai réfléchi après ton départ sur la disparition de ma bague. Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas le voleur ? Cette histoire de voleurs à bord d'un bateau n'est qu'une invention de ton fin esprit.

— Mais si j'étais le voleur, Majesté...

— Tu n'as pas la parole. Et n'oublie pas que tu es mon prisonnier.

— Pour la deuxième fois, en effet...

— Oui, pour la deuxième et dernière fois. Avant de te livrer aux bourreaux, je voudrais t'apprendre une bonne nouvelle : ceux que tu as fait libérer ont tous été repris.

Certains ont eu la chance de réintégrer la prison. D'autres par contre ont été... disons, sacrifiés aux dieux du palais.

— Assassin ! dis-je furieusement.

Je reçus alors un soufflet vraiment retentissant qui me fit bourdonner l'oreille. C'était naturellement le roi qui venait de me l'appliquer.

— Assassin ! répétai-je. Tu paieras cela cher.

Il éclata de rire. Un rire très sonore qui emplit toute la clairière. Un rire d'orge. Soudain il saisit son sabre. Je fonçai sur lui, tête en avant. Il tomba à la renverse en criant. Je reçus alors un coup de matraque et m'évanouis. Quand je revins à moi, le jour avait déjà paru. Je portai la main à ma nuque endolorie et regardai autour de moi. Des morts partout. Des soldats éventrés ou transpercés par des lances. Des civils au crâne fracassé ou au cou tranché. Un véritable carnage ! Une authentique boucherie ! Que s'était-il passé ? Où me trouvais-je ? Un roulement de tam-tams me parvint bientôt. Je me levai et courus me cacher dans la forêt. Le roulement de tam- tams

grossissait. Bientôt je vis venir par un sentier, un tipoye richement orné. Est-ce que je ne rêvais pas ? N'était-ce pas une hallucination ? Je battis et rebattis des paupières. Le tipoye avançait, solennellement porté par quatre gaillards. Sur le siège, Yengui ! Une foule immense venait derrière. Je sortis de ma cachette et vins à sa rencontre. Un cri de triomphe partit de la foule : « Vive Moni-Mambou notre roi ! » Je frémis de peur, d'émotion, mais point de joie. Un vénérable vieillard se détacha de la foule et prit la parole :

— Moni-Mambou, notre roi ayant trahi son serment a péri dans le combat qui s'est déroulé cette nuit. Le peuple, à l'unanimité, t'a choisi pour lui succéder.

Avant même que j'eusse le temps de placer un mot, je fus saisi par les porteurs, assis sur le tipoye royal et porté en triomphe. Rentré au palais, je me fis raconter ce qui était arrivé. Peu de temps après mon arrestation dans la forêt, Yengui était allé alerter les villageois qui se portèrent, armés, vers la clairière... La suite, je la connaissais déjà. Sacré Yengui ! Je lui offris le repas le plus copieux qu'il ait jamais fait dans sa vie de perroquet. Je demeurai au palais une semaine entière. Le temps de trouver un successeur légitime au défunt roi. Ce fut l'un de ses neveux, un homme de trente ans environ réputé honnête, aimable et serviable que je choisis et fis couronner dans un faste des plus insolents. Les Anciens de la tribu n'étaient pas contents du fait que j'avais décliné leur offre. Mais je finis par les convaincre et acceptai les cadeaux dont ils me comblèrent. Des ballots de soie qui nécessitèrent des porteurs et un troupeau de moutons conduit par deux bergers. Je rougis en pensant au jour où pour la deuxième fois je quittai cette ville. Je ressemblais à un affreux traitant d'esclaves avec ces porteurs, ces troupeaux et ces bergers. Nous marchâmes pendant toute la journée, traversâmes une grande rivière en pirogue et atteignîmes un village dont les habitants me parurent fort sympathiques. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain matin, je demandai au chef de rassembler tout le monde. Je leur distribuai tous les biens, renvoyai avec quelques cadeaux les porteurs et les bergers puis m'en allai, Yengui chantant allègrement sur mon épaule !

Je venais d'aborder un pays qui m'était pratiquement inconnu et dont personne ne m'avait parlé. Ici le paysage paraissait inhospitalier avec ses énormes gouffres qui éventraient les flancs des collines. Peu de forêts, mais beaucoup de brousse et de bosquets à l'aspect hostile. Presque pas

d'herbivores sur mon passage comme dans les régions que je venais de traverser. Par contre, les singes pullulaient dans la brousse et à l'orée des bosquets mêlant leurs cris à ceux des oiseaux très nombreux près des rivières. Des effluves de fauves me parvenaient par bouffées d'air, chaque fois que j'abordais la lisière des bois et des hautes herbes. Le pays devait être truffé de félins.

Un après-midi, sortant d'une grande forêt où Yengui et moi avions passé la matinée, il me prit l'envie de me reposer au pied d'un baobab millénaire. La chaleur était pesante et finit par m'entraîner dans un profond sommeil. Yengui en profita pour se livrer à ses ébats quotidiens et à la recherche de quelques fruits savoureux. Je rouvris les yeux, l'air était devenu frais et des gouttelettes de rosée couvraient l'herbe. J'appelai Yengui qui répondit par ces mots :

— Prends garde, Moni !

Je me levai promptement et saisis mes armes. Trop tard. Six hommes munis de sagaies et d'un filet de chasse m'entouraient en ricanant. Je brandis ma sagaie. Au même moment, le filet de chasse m'enveloppa. Puis quatre hommes me hissèrent sur leurs épaules. L'un d'eux frappa trois fois sur l'écorce de l'énorme baobab. Une porte s'ouvrit dans le tronc de l'arbre. Mes porteurs s'y engouffrèrent suivis des deux autres. Nous descendîmes sous terre, par une galerie éclairée par des torches de résine qui produisaient beaucoup de fumée et exhalaient une forte odeur. La marche fut longue et surtout pénible pour moi. Je me demandais où j'étais encore venu fourrer mon nez ! Et Yengui ! Que deviendrait-il sans moi ? Constamment secoué, mon front cognant parfois le plafond de la galerie, je fus déposé sur le sol rocailleux d'une grotte. Quatre hommes, aussi petits que ceux qui venaient de me balancer sur le sol, étaient assis, chacun sur un rondin de bois. Ils me regardaient avec convoitise et je vis une lueur de gourmandise s'allumer dans leurs yeux tandis que des signes de joie détendaient leur visage affreusement balafé. Si vous aviez vu leurs dents, vous seriez tombés en syncope ! L'un de mes ravisseurs finit par déclarer :

— Honorables chefs, voici le gibier pour le repas de ce soir.

Un cri de terreur échappa de mon gosier. Je reçus un coup de massue sur la tête et je me tus. Pendant qu'ils s'entretenaient à voix basse, j'inspectai les

lieux. Le sol était jonché de crânes et d'os humains. Dans un coin, sur trois énormes pierres, trônait une grande marmite en terre cuite. Je finis par réaliser que j'étais prisonnier des NGawiri, la terrible tribu des anthropophages. J'en avais souvent entendu parler dans mon enfance. Les grandes personnes nous en parlaient avec une certaine terreur et ajoutaient que quiconque tombait entre leurs doigts aux ongles crochus n'avait plus qu'à implorer les Mânes afin qu'ils lui réservent un bon accueil là-bas, à Mabila-Songo, le pays sans retour. Pour la première fois, je sentis la peur m'envahir, d'autant que Yengui qui pouvait m'être d'un secours quelconque n'avait pu me suivre. Je me mis à compter de nouveau tous les cannibales qui se concentraient sur mon sort. Ils étaient bien dix. Je pouvais à la rigueur en descendre quatre ou cinq avec mes flèches et ma sagaie, mais pas plus, car je n'avais rien d'un surhomme comme ceux dont on me vantait souvent les exploits. Fallait-il se battre ou se laisser manger. Je pris le parti d'attendre leur décision définitive. Soudain, ils se redressèrent tous et à tour de rôle défilèrent devant moi en exhibant leurs dents monstrueuses et leurs yeux qui luisaient de plaisir. Ils m'encerclèrent ensuite et chacun, claquant sa langue au palais, palpa avec ses doigts les muscles de ma poitrine et de mes membres. Il fallait voir leurs narines palpiter de gourmandise ! J'en avais des sueurs froides. Le plus ancien resta à côté de moi tandis que les autres s'accroupissaient en jappant comme des chiots. Me montrant du doigt, il déclara :

— Il est encore trop maigre pour être mangé. Il faut l'engraisser. Pour ce soir, nous nous contenterons des restes du chasseur capturé hier. Qu'on l'enferme dans la prison. On ne le mangera qu'à la saison des mangues.

Ouf ! Imaginez-vous un peu quel soulagement ce sursis me procura. Deux cannibales des plus musclés m'empoignèrent avec brutalité et me conduisirent vers une autre grotte, plus petite où ils me jetèrent. Un grabat recouvert d'une natte déchiquetée, un fagot de bois et un foyer; voilà ce que j'y trouvai après avoir allumé le feu. L'entrée était fermée par une grille en fer forgé; il faut en effet que je vous dise que dans notre royaume on travaillait beaucoup le fer et quiconque prétendait au titre de roi devait absolument savoir forger ce métal. Je touchai les parois dans l'espoir d'y découvrir une fissure, une issue. Peine perdue. Mon toucher ne décela partout qu'une surface rugueuse et compacte. J'y renonçai et m'allongeai sur la méchante couchette. Qu'avais-je d'autre à faire ? Il ne restait plus qu'à

attendre la saison des mangues pour servir de ragoût aux Ngawiri. Dire qu'on m'avait offert, quelques jours auparavant d'être roi ! Je m'endormis bientôt, mais d'un œil seulement. Le lendemain matin, j'entendis quelqu'un qui touchait aux barreaux de la porte. Sans me déranger, j'ouvris les yeux et les gardai mi-clos. Ce que je vis faillit me faire sursauter. Une femme ! oui, une femme adulte. Comment donc ? Il y avait aussi des femmes cannibales. Je n'en crus pas mes yeux. Et que voulait-elle, celle-là ? Aurait-elle fait revenir les hommes sur leur décision ? Elle ne me laissa pas le loisir de continuer à me poser toutes ces questions. Elle m'appela à voix très basse :

— Moni-Mambou ! Moni-Mambou !

Je fis semblant de ne pas l'entendre. Et puis je me méfiai. Où avait-elle appris mon nom ? Elle reprit.

— Moni-Mambou ! Moni-Mambou !

— Je ne m'appelle pas Moni-Mambou, rétorquai-je énergiquement.

— Si ! ton nom est Moni-Mambou. C'est ton perroquet qui me l'a dit.

— Mon perroquet ? dis-je dans un sursaut. Mon perroquet ? Où l'as-tu vu ?

— Sur le baobab où il ne cesse de répéter ton nom.

Le pauvre, il était donc resté là-bas, tout seul. Et il avait dû assister à mon enlèvement.

— Que dit-il ? demandai-je avec insistance.

— Rien d'autre que ton nom : Moni... Moni...

— Et comment as-tu su qu'il s'agissait de moi ?

— Quand on t'a pris hier, j'étais près de la grotte. Auparavant j'avais croisé, non loin du baobab, cet oiseau qui se gavait de goyaves.

— Oui, mais cela n'explique pas que tu connaisses parfaitement mon nom.

— Qui ne connaît ton nom, Moni-Mambou. Mais écoute. Je ne suis pas venue ici pour discuter. Si les hommes apprennent que c'est toi Moni-Mambou, ils te mangeront tout de suite. Il fallait donc empêcher le perroquet de continuer à chanter à tout vent. C'est ce que j'ai fait.

— Comment ?

— Rassure-toi, je ne l'ai pas tué. Je l'ai seulement caché en un heu très sûr où personne ne pourra le voir.

— Ah ! merci.

— Maintenant, écoute-moi bien. Il ne faudrait rien manger de ce qu'ils te donneront pendant tout le temps que tu resteras ici.

— Je veux bien mais... Je finirai par crever comme un rat, si je ne mange pas.

— Tu mourras aussi un jour si tu manges ce qu'ils te serviront. Fais donc ce que je te dis. Je suis une mère et ne voudrais point te voir souffrir ni tomber sous les dents de ces cannibales.

— D'accord, mais comment pourrai-je vivre ? Écoute, aide-moi plutôt à sortir d'ici.

— Non, pas maintenant. Cela viendra peut-être un jour. En attendant, je t'apporterai chaque jour une corbeille de fruits et un peu de manioc et de poisson si j'en trouve.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Ne me pose pas de question. Tu n'auras qu'à glisser sous le lit la nourriture qu'on t'apportera et me la remettre chaque fois que je viendrai. Je me retire car j'entend des pas.

Elle disparut comme une apparition mystérieuse. Un guerrier apparut devant la grille. C'était mon premier repas. Deux gros morceaux de viande cuite dans un bain de graisse épaisse avec des feuilles tendres de baobab. Du piment écrasé sur une feuille d'épinard sauvage et, dans une corbeille, la moitié d'un pain de manioc. On avait eu la gentillesse d'ajouter à cela une petitealebasse d'un vin de palme encore frais à en juger par son pétilllement. Comme tout ça sentait bon !... La tentation était vraiment forte.

— Eh ! bien dis donc, observai-je, tout ça pour moi seul. Vous gâtez vos prisonniers ici.

— C'est pour que l'engraissement aille vite, jeune homme, répondit d'un ton bourru le guerrier.

Je le regardai, ébahi.

- Mais tu parles la langue de chez moi, toi ! Où l'as-tu apprise ?
- Je ne sais d'où tu es, mais je t'apprends que je parle couramment cinq dialectes.
- Cinq dialectes ! Mais tu es un phénomène !
- Cela est indispensable quand on fait partie de notre confrérie, jeune homme.

Mes paupières papillotèrent. Ces cannibales, ils avaient toutes les astuces. Moi aussi je connaissais six dialectes, mais ce n'était pas pour servir aux mêmes fins. Je le fixai dans les yeux et interrogeai :

- Est-ce vrai que vous me mangerez ?
- Quelle question idiote ! Mange d'abord avant de savoir si vraiment tu seras mangé.

Il sortit et referma la porte à l'aide d'une grosse chaîne et d'un cadenas achetés certainement dans une factorerie de la côte. Je me pris la tête dans les mains. Elle me tournait. C'était la faim qui commençait à faire des ravages dans mon estomac. Je pris la calebasse et bus un coup. Le liquide se mit à gargouiller dans mon ventre. Au bout d'un moment, la femme reparut. Sans un mot, elle me donna un panier regorgeant de fruits, prit la marmite de viande, le piment et la corbeille de manioc et s'en fut par un petit couloir opposé à l'entrée que je n'avais pas remarqué jusque-là. Je saisis une banane et la mangeai gloutonnement. Puis un ananas suivit et je terminai par une papaye bien mûre et à la chair sucrée. Quand j'eus terminé, je bus encore une bonne rasade de vin de palme.

La femme revint, récupéra son panier avec les peaux et le reste des fruits et me remit les objets vides des cannibales. Je les posai devant le foyer, et content de ne pas me sentir abandonné, m'étendis de tout mon long sur le grabat. La chaîne de la porte se mit à cliqueter. C'était mon geôlier qui revenait. Apercevant les objets vides, il s'écria :

- Mais tu manges comme un ogre, ma parole !
- Non, comme un cannibale, répliquai-je en souriant.

- En effet... Ça fait plaisir, remarque. A cette allure, on peut espérer que tu seras bon à croquer avant la première pluie.
- Suis-je si maigre que cela ?
- Ah ! ça oui. Quand on t'a pris hier, je me suis dit : « En voilà un qu'on ira mettre à la cage ! » Et je ne me suis pas trompé.
- Vous avez donc l'habitude de gaver les victimes maigres ?
- Oui. Mais pas toutes. Il y a des moments où l'on n'a rien à se mettre sous la dent. Alors gras ou pas...
- Comment trouvez-vous la chair humaine ?
- Mais tu viens d'en manger, mon brave. Comment l'as-tu trouvée, hein ?
- C'était donc de la chair humaine ? Ça alors !... Mais elle est excellente. Formidable même.
- Elle est meilleure que tout, surtout quand c'est celle d'une jeune personne.
- Je pourrais peut-être entrer dans votre confrérie. Ça me plairait de manger souvent de cette viande-là.
- Tu n'as pas les dents faites pour ça, jeune homme. Et puis il faut être un authentique NGawiri.

Il prit la marmite et le reste des objets et s'en fut. Il paraissait bien content car je l'entendis chanter à la manière des cannibales.

Je restai dans ce cachot des lunes et des lunes. Ma bienfaitrice était toujours fidèle au rendez-vous. Je me nourrissais toujours de fruits et n'engraissais pas. Cela finit par exaspérer les cannibales qui prirent la décision de me manger. Je l'appris par la bonne femme.

- Hier soir, me dit-elle, les hommes ont décidé à l'unanimité de te manger tel que tu es, car ta maigreur a fini par les lasser. Mais ainsi que je l'avais promis lors de notre première rencontre, tu ne mourras pas. Ces brutes ont mangé mon fils qui était aussi beau, aussi fort et courageux que toi, ils n'en feront pas autant de toi et de tout autre jeune de ton âge tant que je vivrai ici.

- Oui, mais comment me défendrai-je ? Comment ferai-je pour leur échapper ?
- Voici une massue. Tu assommeras ton geôlier avec ça. Ensuite tu t'empareras de sa lance et c'est avec elle que tu devras te battre contre les autres cannibales.
- Je te comprends, mais ils sont nombreux.
- J'essaierai de t'aider. Je profiterai d'un moment d'inattention de leur part pour verser une poudre qui a les propriétés d'un somnifère dans leur nourriture.
- Entoure-toi du concours de Yengui pour créer cette inattention. Il saura le faire parfaitement.
- L'idée est bonne. Seulement, il pourrait prononcer ton nom ?
- Cela n'a plus d'importance à présent. Je te conseillerai même de lui confier ton somnifère et de lui dire de le laisser tomber dans la marmite en question. Tu verras qu'il le fera. De cette manière, tu seras hors de tout soupçon.
- C'est entendu. S'il n'y arrive pas, j'interviendrai personnellement. Alors repose-toi. Je reviendrai te voir quand le moment fatidique sera venu.
- D'accord, mais sois très prudente.

Je regagnai ma couchette et glissai la massue en-dessous. Mon geôlier, toujours le même, s'en vint, les mains vides cette fois-ci.

- Comment ? lui dis-je, tu ne m'apportes pas à manger aujourd'hui ?
- Non ! aujourd'hui c'est toi qui seras mangé.
- Déjà ! Mais je n'ai même pas engraisé.
- Plus question de t'engraisser. Voici bientôt quatre lunes que tu es là et tu demeures aussi chétif que le jour de ton arrivée dans notre grotte. A cette allure, tu risques de nous coûter cher. Alors nous avons décidé d'en finir...
- Vous reniez donc votre serment ?

— Cela est notre affaire. Nous ne sommes responsables que devant nous mêmes. Je venais te dire que ce sera pour bientôt. Quand tu entendras un coup de gong, dis-toi que ton dernier moment est venu.

— Comment cela se passe-t-il ?

— Le plus simplement du monde. Il y a parmi nous un coupeur de têtes qui a de longues années d'expérience dans ce métier. C'est lui qui tranchera le fil de ta vie. Ensuite nous procéderons à ton dépeçage. Mais c'est ce qu'il y a de plus facile à faire.

Ce récit me fit frémir jusqu'à la moelle. Le dégoût et le dédain me montèrent au cœur et l'envie me prit de fracasser déjà le crâne de cet odieux personnage. Je dus maîtriser mes nerfs. Et puis la porte était encore fermée. Il fallait donc attendre le moment. Voyant que je ne lui répondais pas, mon interlocuteur demanda.

— Alors tu ne dis plus rien ? Tu as fini de te documenter sur la manière dont les NGawiri se gavent de chair humaine ?

— De toute façon, cela ne me servira à rien. Alors, à quoi bon, dis-je d'un ton désintéressé.

Il s'en alla en sifflotant. Je demeurai pensif. Si le plan de la bonne femme échouait, ce serait la fin de tout. Je pouvais certes me battre avec toute la bravoure, toute la fougue requises, mais seul contre dix... Je voulais bien user d'une ruse. Tuer mon geôlier et le leur présenter comme étant la victime en prétextant qu'il avait voulu me faire du mal et m'étais vu dans l'obligation de l'assommer, mais je n'avais ni sa denture, ni ses yeux qui sortaient des orbites. Et puis je portais depuis longtemps une barbe alors que lui avait le menton radicalement glabre. Je dus donc écarter cette hypothèse et attendis avec résignation. Pas pour longtemps d'ailleurs. Le murmure de ma bienfaitrice se fit de nouveau entendre. J'accourus vers la porte.

— C'est fait, dit-elle. Ton perroquet a parfaitement joué son rôle. Il a versé la poudre dans la marmite et s'est mis à chanter pour distraire tes hôtes. Mais quatre seulement ont mangé de ce repas empoisonné et dorment profondément. Cinq étaient absents et viennent de rentrer. C'est donc contre eux que tu auras à lutter après que tu auras assommé ton gardien.

Bon courage. Et surtout ne compte plus sur moi car en aucun cas, je ne dois me montrer dans les parages.

Je réalisai tout de suite que je ne lui avais pas demandé son identité et m'empressai de le faire.

— Cela n'a aucune importance, répondit-elle. Je suis leur captive depuis qu'ils ont mangé mon fils. Ma corvée consiste à leur préparer du manioc et à puiser de l'eau.

Chaque fois que je sors de la grotte, l'un d'entre eux me suit à distance, pour surveiller tous mes mouvements et gestes.

— Pourquoi ne te sauverais-tu pas avec moi ?

— Pas maintenant. Ma vengeance est une lutte de longue haleine. A moins que...

— A moins que ?

— Que ton entreprise réussisse à cent pour cent. C'est-à-dire que tu arrives à détruire toute la tribu. A ce propos, j'allais oublier de te signaler quelque chose qui pourrait avoir de l'importance. L'an dernier, ils ont capturé et mangé trois hommes blancs qui se sont aventurés jusqu'ici. Ils ont également pris tous leurs biens qu'ils se sont partagés. Le reste est entassé dans le fond de la grotte, à gauche. Parmi ces objets se trouvent trois de ces bâtons magiques qui vomissent du feu et une espèce de calebasse en fer qui renferme de la poudre noire. Comme ils ne savent pas s'en servir, ils ont tout laissé moisir là. Qu'est-ce que ça vaut encore ? Je n'en sais rien. Je tenais à te le signaler à tout hasard... Maintenant il faut que je m'en aille hors d'ici. Bonne chance Moni-Mambou.

— Rends-moi un dernier service, veux-tu ? Emmène mon perroquet et laisse-le à l'entrée de la galerie au pied du grand baobab.

— D'accord. Et je laisserai l'entrée entr'ouverte.

— C'est ça. A bientôt.

Elle s'éclipsa soudain tandis que je me frottais les mains de plaisir. Maintenant, j'étais sûr de ma réussite. De la poudre noire... Des bâtons qui vomissent le feu...

J'y étais. Maintenant, ces cannibales pouvaient venir ! Comme s'il avait entendu cet appel, mon geôlier apparut tout à coup dans le cadre de la porte.

— On dirait que je t'ai entendu parler ? dit-il avec une grande méfiance.

— En effet, je parlais tout haut, répartis-je en souriant.

— A qui ?

— Aux esprits, pardi !

— Tu priais, n'est-ce pas ?

— C'est ce que fait tout condamné à mort, me semble-t-il.

— A quoi cela te servira-t-il ?

— A m'éviter la mort ou à défaut, à me faire une bonne place dans l'au-delà.

— Ah ! ah ! Est-il bête celui-là. Allez ! debout ! la marmite est déjà sur le feu, l'eau bout et le coupe-coupe du bourreau est bien affûté.

— Et si je refusais de sortir ?

— J'emploierais les grands moyens. Si j'ai été choisi pour te garder et t'amener au lieu du supplice, c'est parce que je suis le plus fort de tous.

— Toi, le plus fort de tous ? Ah ! les autres doivent donc être pires que des femmelettes car tes muscles plats ne m'impressionnent pas.

Il ouvrit soudain la porte et s'avança vers moi, la lame de la sagaie menaçante. Je devais absolument éviter cette lame sur recommandation de ma bienfaitrice. Elle ne devait même pas m'égratigner.

— Debout, tas de viande ! hurla-t-il.

— Non, je ne mourrai pas aujourd'hui.

— Allez, trêve de plaisanterie. Debout !

— Je dis non ! Ne comprends-tu pas, affreux cannibale ?

— Oh ! Mais il devient agressif ! Heureusement qu'on va en finir ! Allons, obéis. Ne m'oblige pas à cogner. Nous n'avons pas l'habitude de faire souffrir nos victimes avant de les décapiter.

Je glissai ma main sous le lit tout en surveillant ses mouvements et saisis la lourde massue que m'avait remise ma complice.

— Tu peux cogner, dis-je le plus naturellement du monde. Ça m'est égal à présent.

— Espèce de phacochère véreux, as-tu fini de jouer les durs, hurla-t-il. Tiens, prends ça.

Le manche de la sagaie s'abattit sèchement sur mon crâne. Mais avant qu'un deuxième coup ne m'assommât je bondis et m'en saisis vigoureusement. Le cannibale se redressa, un poignard au poing. Il fonça sur moi. J'esquivai l'attaque. J'entendis sa tête cogner durement la paroi de la grotte. Mais il ne s'évanouit point. C'était un dur ! A présent il poussait des feulements de panthère. Tête en avant, il fonça encore sur moi. Je le repoussai vigoureusement avec le manche de la sagaie. Il tomba à la renverse mais avait eu le temps de me blesser au bras droit. Il tenta de se relever mais la lame de la sagaie plantée en plein milieu de la poitrine le maintint au sol. A peine un petit cri et il rendit l'âme. Je compris pourquoi ma complice m'avait recommandé d'éviter la lame de cette sagaie : elle avait été trempée dans un poison très violent. Je bondis à l'extérieur du cachot et courus vers la grotte. Un guerrier vint à ma rencontre, un sabre au poing. Comme un éclair, la sagaie partit. L'homme fut abattu net. Panique parmi les quatre autres. L'un d'eux essaya de réveiller ceux que le somnifère avait fait sombrer dans un sommeil léthargique, mais en vain.

— Misérables, vociférai-je, vous allez tous mourir. C'est moi Moni-Mambou.

Débandade générale. J'en profitai pour saisir un arc et un carquois de flèches qui étaient à portée de ma main et lâchai un trait. Un homme s'effondra tandis que deux sagaies lancées en même temps sifflaient au-dessus de ma tête. Je bondis vers le foyer, saisis un tison et m'élançai vers le fond de la grotte, à gauche. Une flèche m'atteignit en ce moment au mollet. Je roulai sur le sol et eus le temps de lancer le tison sur le tonnelet de poudre. J'arrachai ensuite la flèche et m'élançai vers la galerie. Mes adversaires m'y avaient précédé. Les trois barraient le passage. Je fis un plongeon sur eux et les entraînai dans ma chute. Je me relevai et

commençai une course effrénée qui ne se termina qu'à l'air libre, au pied du grand baobab. Yengui se mit à crier :

— Hourra ! Hourra !

Une immense détonation. Des arbres qui s'effondraient dans un grand fracas. Puis la fumée... Exténué, je m'évanouis...

J'avais été rejoint par ma bienfaitrice. Elle connaissait des herbes capables de guérir les blessures. C'est elle donc qui me soigna durant quelques jours, dans une grotte, au bord d'un petit ruisseau à l'eau cristalline. Elle m'expliqua pourquoi ni sabre, ni poignard, ni flèche n'étaient empoisonnés. Les cannibales les utilisaient pour tuer ceux qui leur résistaient. Mais comme leur chair devait servir de pâture... Vous comprenez, n'est-ce pas ?

La princesse Kobé

Enfant, j'avais appris par des conteurs ambulants, la légende de Kobé, une princesse fort belle, née, disait-on, d'un fruit de rosier appelé « Luntundu ». Elle avait été enfermée dans ce fruit par un méchant esprit auquel sa mère aurait adressé des insolences alors qu'elle la portait encore dans son sein. Ce fut un homme qui délivra Kobé, par hasard. Pour lui être reconnaissante, la jolie fille accepta de devenir son épouse. Kobé pouvait tout voir, tout regarder dans ce monde, sauf une chose : l'iule, cette espèce de mille-pattes d'un brun ou d'un noir luisant qui abondait dans nos forêts. Dès que ce petit animal apparaissait à ses yeux, Kobé s'évanouissait. Et seul son époux qui connaissait ce secret pouvait la ramener à la vie. Or un jour le mari partit pour un long voyage. Kobé restée seule dans la case vit arriver un iule. Elle s'évanouit. L'iule entra dans ses narines, y versa du venin et s'en retourna dans la forêt. Quand le mari revint de son voyage, il ne retrouva de sa chère épouse qu'un squelette. Alors il pleura... pleura... devint inconsolable et finit par mourir lui aussi. Cette légende, entrecoupée d'une chanson très mélodieuse et mélancolique, était fort belle et j'aimais à l'entendre conter chaque fois que passait dans le village un de ces animateurs qui parcouraient le pays pendant la saison sèche. A l'issue du récit parfois, je pleurais. Et je n'étais pas le seul dans ce cas. Il y avait même de grandes femmes qui versaient des larmes. Mais voilà qu'un matin, au cours de mes nombreuses randonnées, je me trouvai nez à nez avec une vraie Kobé. Jamais beauté aussi pure, aussi subtile, aussi délicate ne m'était apparue. Mon cœur chavira et je faillis... Mais il faut que je vous raconte comment cela arriva.

Au sortir de la grotte où je fus soigné par l'ancienne captive des cannibales¹, Yengui, par un coup de tête, me faussa compagnie. Je le cherchai partout et l'attendis trois jours durant. Rien. Ne pouvant plus rester au même endroit de peur d'être enlevé par d'autres mangeurs d'hommes, je finis par reprendre le bâton du vagabond avec l'espoir qu'il me retrouverait. Chemin faisant, j'atteignis un village en fête. Tout le monde dansait avec frénésie au son de trois gros tam-tams qui tonnaient avec rage au milieu des sonnaillles des clochettes et des gongs déchaînés. Jeunes gens, jeunes filles mêlés aux adultes rivalisaient d'adresse, jouaient de la croupe, de la

poitrine, des jambes, de la tête. Une véritable démonstration de « ndié-ndié », la danse la plus en vogue dans tout le royaume de Kôngo. Je m'approchai et me mis à contempler ce spectacle haut en couleurs. Mais ce qui me faisait plaisir, c'était de voir la jeunesse partager ce loisir avec les adultes. Je réalisai alors que l'exemple de Koka-Mbala² avait fini par contaminer d'autres royaumes. Une jeune fille m'aborda. Qu'elle était belle ! Je ne sais comment vous faire son portrait. Imaginez seulement une de ces beautés rares ici-bas au service d'un corps sans imperfection. Jamais je n'aurais cru que la nature fût capable d'un tel chef-d'œuvre. Elle me regarda un moment et me dit :

— Pourquoi ne dances-tu pas, toi ?

L'émotion, la timidité se liguèrent pour m'envahir. Moi si loquace d'habitude, je fus incapable de sortir un son de mon gosier contracté. Je fuis son regard et fis pirouetter ma tête comme pour chercher du secours. Mes yeux s'arrêtèrent soudain sur une estrade où je reconnus sans peine le roi et ses courtisans qui buvaient des liqueurs de M'Poutou³.

— Tu as peur d'eux ? me demanda avec insistance la jeune fille. Rassure-toi, le roi n'est plus méchant depuis ce qui est arrivé à Koka-Mbala. Viens, viens danser avec moi.

Danser ? Moi ? Est-ce que seulement je savais bouger mes pieds ? C'était la seule chose que je n'eusse jamais apprise dans ma jeunesse. A la rigueur je pouvais jouer du tam-tam. Mais danser, point du tout. Alors ! Mais qu'allais-je faire devant le regard suppliant de cette ravissante personne dont la pointe des seins se trémoussait déjà au son du rythme ensorcelant ? Sans attendre ma réponse, elle gagna la piste. Force me fut de la suivre. Tous les danseurs soudain s'écartèrent et nous abandonnèrent la cour. Je me pinçai la lèvre. Moi qui voulais me perdre dans la cohue et m'escrimer comme je pouvais ! J'étais dans un beau pétrin ! Les batteurs entamèrent un rythme frénétique. Ma cavalière se mit, avec grâce, à trépigner, à onduler, à contorsionner des reins, à balancer de la tête, à faire trembler ses seins. Des hourras, des applaudissements partirent de la foule. Pour ne pas perdre la face, je me mis à mon tour à gigoter maladroitement, à remuer mes reins, hélas trop raides, à sautiller comme quelqu'un qui marcherait sur des charbons ardents. Des oh ! des ah ! des hi hi ! Se moquait-on. Ou admirait-on ? Je ne m'en occupai guère. A mon grand soulagement, la sonnerie se

bloqua net. Des coups de feu furent tirés dans un charivari assourdissant. Je me passai le pouce sur le visage pour en essuyer la sueur, car j'avais transpiré... d'émotion. Ma cavalière me remercia par un large sourire et m'invita à quitter la piste.

— Tu ne dances pas mal, me dit-elle.

Compliment ou raillerie ? Je ne sus trop. Mais pour essayer de dire quelque chose je balbutiai :

— Au fait, quelle fête célèbre-t- on ici ?

— Tu ne connais pas la dernière ? répliqua-t-elle étonnée. Mais tous les cannibales qui terrorisaient le pays sont morts carbonisés dans leur grotte voici près d'une semaine, mon ami. Le roi, mon père, s'est même rendu sur les lieux pour s'en rendre compte de par lui-même.

Par la barbe des boucs de Kôngo, je venais de danser avec la princesse ! Avais-je jamais rêvé à cela ? La sueur de nouveau perla sur mon front.

— Mais d'où es-tu pour ignorer une nouvelle aussi importante ? s'empres-
t-elle d'ajouter.

— Heu... Pas d'ici en tout cas... Je viens de loin... des forêts, des savanes, m'entendis-je balbutier.

— Des forêts et des savanes ? Qu'y faisais-tu ?

— J'avais une peine à y purger.

Elle fronça les sourcils de doute. Quant à moi, je me réjouissais intérieurement du fait que l'usage de la parole me revenait peu à peu.

— Une peine ? Quel genre de peine ?

— Disons que les miens m'avaient chassé à cause d'une désobéissance assez grave.

— Pauvre ami. Que n'as-tu crié au secours. Moni- Mambou serait venu à ton secours. De fait, est-ce que tu as entendu parler de cet être phénoménal ?

— Oui, mais vaguement. Comme ça, par des passants.

— Moi, je me marierais volontiers avec ce jeune homme. Mais il ne se montre jamais. Et puis il paraît qu'il n'aime pas les honneurs. Dernièrement il a refusé de devenir roi de MBanza-Loba. Ça doit être un personnage assez particulier et incorruptible. Est-ce que tu sais qu'en ce moment même on lui attribue la destruction du repaire des cannibales NGawiri ?

— Ah ! Et quelle preuve a-t-on pour affirmer une chose pareille ?

— Une femme qui avait été capturée par ces sauvages est passée par ici la nuit dernière. C'est elle qui a appris cette nouvelle au roi.

Ça, je m'y attendais. Pourtant je lui avait recommandé de ne rien dire à personne. Ah ! les femmes, quand saurez- vous retenir vos langues ?

— Dans ce cas, dis-je, c'est fort possible que ce soit lui.

— Viens, je vais te présenter à mon père et aux notables. N'aie pas peur. Au fait... quel est ton nom ?

— Mayakamba.

Elle éclata de rire car Mayakamba signifie le vagabond. Puis se ressaisissant, elle dit :

— Excuse-moi. J'ai parfois les réactions d'une gamine.

Tout en parlant, nous nous étions approchés de l'estrade royale. La princesse fit une révérence en inclinant sa tête et en fléchissant ses genoux et dit :

— Père, voici mon étranger. Il vient de loin et aurait besoin de ton hospitalité.

Le roi me fixa. Je le saluai poliment de la tête. Il but une gorgée d'un beau vase en porcelaine et déclara :

— On s'occupera de lui, Kobé. Tu sais que l'hospitalité au royaume de Kôngo est un devoir sacré. Retourne donc à la danse, mon enfant, l'étranger sera traité comme il convient.

Kobé ! Elle s'appelait donc Kobé ? Comme l'héroïne de la légende ? Je voulus la contempler une fois de plus, mais trop de regards étaient rivés sur

moi. Kobé baissa la tête et, avec hésitation, murmura :

— Père, je voudrais te demander une faveur... Que cet étranger soit logé dans une des pièces de ton palais.

— Je ne peux rien te refuser aujourd'hui, Kobé, répartit paternellement le roi. Nos cœurs à tous sont en liesse. Il n'est point question d'en attrister un seul.

— Je te remercie, père, fit la princesse en se retirant avec respect.

Le roi souriait. On vint m'offrir un tabouret et je m'y assis, tandis qu'on me versait à boire dans unealebasse. Au bout d'un moment, un des courtisans fit remarquer :

— Nos filles deviennent de plus en plus hardies, Majesté. Il y a seulement quelques années, Kobé ne t'aurait jamais demandé une faveur pareille.

— Que veux-tu, mon ami, répondit le roi, dans la forêt, après chaque saison sèche, les bois de fer changent de feuillage, les vieilles lianes meurent et les jeunes les remplacent; les serpents se métamorphosent.

— Certes, Majesté, rien n'est stable sous le ciel, mais tout de même...

— Je crois comprendre ce que tu veux dire, mon ami. Tu crains que notre autorité ne soit bafouée, n'est-ce pas ? Mais si elle l'est un jour, ce sera notre faute.

— Comment cela, Majesté ?

— Dans ce cas, nous serons demeurés en dehors de l'évolution du temps.

— Majesté, tu parles en véritable sage, à présent.

— Si tu veux. Mais il faut te dire une chose. Tout ceci, les Mânes de Kôngo l'avaient certainement prévu car rien ne se fait sans le bon vouloir des Esprits.

— C'est vrai, Majesté. C'est toi qui as raison. Nous n'avons pas à nous dresser contre la volonté des Esprits.

J'avais suivi avec attention cette intéressante conversation. Mais elle ne put se poursuivre car les tam-tams se mirent à tonner avec plus de rage. Le soleil était à mi- chemin dans le ciel. C'était le moment où le roi se devait

d'aller féliciter les batteurs. Ainsi le voulait la tradition dans tout le royaume. A propos de royaume, il y en a tellement que vous risquez de vous y perdre. En fait, il n'en existait qu'un seul. Le royaume de Kôngo. Mais comme il était immense, le roi qui résidait à MBanza- Kôngo ou San Salvador pour les blancs, s'était vu dans l'obligation de le diviser en « sous-royaumes » pour le mieux gouverner. Disons en provinces. A la tête de chacune de ces provinces, il y avait un « sous-roi ». La plupart finirent d'ailleurs par se rebeller contre le grand roi et devinrent de véritables monarques dans leur circonscription. Cela entraîna l'affaiblissement puis la décadence de Kôngo par la suite. Cette parenthèse était nécessaire pour vous permettre de comprendre pourquoi je parle souvent de rois partout où je passe. Fermons-la, voulez-vous, et revenons à notre histoire. Le roi donc se leva, fit le tour de la place, récompensa par de magnifiques cadeaux les meilleurs joueurs de tam-tam et s'en fut vers sa résidence. Il me fit appeler pour me demander quelques renseignements sur mon origine, le but de mon voyage, etc. J'inventai des tas d'histoires pour lui répondre et terminai par ces mots :

- Je suis l'homme de partout, Majesté. Je suis fils de Kôngo et cela me suffit.
- Tu as un cœur noble, mon enfant, répondit le roi, et tu tiens un langage noble. Mais ma fille m'a dit que tu revenais de loin...
- En effet, je suis parti, voici trois années environ, du pays de la mer, Majesté, et je vagabonde, passant mes nuits en forêt ou dans la brousse, à la belle étoile.
- Mais pourquoi donc ?
- En vérité, je ne sais trop moi-même. Mais je ne peux rester en un lieu précis. Sans doute les Mânes, Majesté...
- Aurais-tu offensé les Esprits, mon enfant ?
- Autant que je me souviens, non, Majesté.
- Alors si ce sont les Mânes, il y a bien une cause ?
- Sans doute, mais je l'ignore...
- Hum !... Et maintenant, où vas-tu et que vas-tu faire ?

- Je cherche un ami qui m'a quitté. Quand je l'aurai retrouvé, je me remettrai à la disposition du vent qui me guide.
- Un ami ? Comment est-il ? Nous pourrions peut-être t'aider à le retrouver.
- C'est un oiseau, Majesté...
- Quelle sorte d'oiseau ?
- Un perroquet gris, avec une queue rouge. Il parle bien notre dialecte.
- Un perroquet ? Tiens, j'ai entendu parler de cet oiseau. La femme qui est venue me parler la nuit dernière de la destruction de la grotte des NGawiri a longuement mentionné le nom de cet oiseau dans son admirable récit... Et selon elle, il n'en existe qu'un seul dans tout Kôngo, sachant parler les dialectes dont son maître fait usage... Mais il ne s'agit pas de celui-là, n'est-ce pas ?
- Certainement pas, Majesté. Il est vrai que le mien sait aussi parler quelques dialectes, mais...
- C'est ça. Il ne s'agit pas du même. Et puis je crois que si tu le rencontres, tu le reconnaîtras facilement car il n'y en a pas beaucoup dans le pays et surtout qui sachent s'exprimer comme des êtres humains ! Maintenant où peut-il se nicher, ton perroquet, tout est là...

Le monarque fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée soudaine d'un garde qui, après avoir salué, dit, haletant :

- Majesté, il vient d'arriver sur la place un oiseau qui parle. Tout le monde est stupéfait. Certains même ont peur.

Je me levai brusquement.

- Ce doit être lui. Veuillez m'excuser, Majesté, il faut que j'aille voir.

Je courus vers la place. Yengui était là, sur une branche de manguier, qui haranguait la foule. Dès qu'il me vit, il se mit à s'ébattre en criant :

- Moni ! Moni ! Ah' te voilà.

Stupéfaction générale. La princesse qui avait accouru ouvrait la bouche d'abasourdissement. Yengui qui venait de sauter sur mon épaule dit, en

s'envolant :

— Viens, Moni ! Viens tout de suite.

La princesse me retint par la main :

— Ne pars pas, Moni-Mambou. Reste avec nous.

— Je reviendrai, princesse. Mais il faut que je suive Yengui. Il a certainement découvert quelque chose d'insolite.

Prenant mes jambes à mon cou, je courus après Yengui qui volait à tire-d'aile. Il alla se poser sur un arbuste et se mit à roucouler de frayeur. Je m'avançai prudemment, la sagaie au poing. Un chien pris dans le nœud d'un collet se débattait désespérément, suspendu au-dessus du sol. Heureusement pour lui, le nœud n'avait emprisonné que son thorax. Je coupai la liane d'un coup de couteau et pris l'animal dans mes bras. Le pauvre s'y blottit en poussant des jappements de gratitude. A trois, nous revînmes au village. Dès que nous réapparûmes, tout le monde applaudit, les tam-tams firent un roulement triomphal et je vis alors le roi et toute sa cour venir à ma rencontre, Kobé en tête.

— Mais c'est mon chien, s'écria-t-elle, apercevant la bête que je portais toujours dans mes bras. Il a disparu depuis hier matin. Où l'as-tu retrouvé ?

— Il était pris dans un collet et c'est mon ami Yengui qui l'a découvert.

— Oui, c'est vrai, renchérit le perroquet.

— C'est donc pour ça qu'il est venu t'appeler tout à l'heure ?

— Oui, princesse.

— Il est formidable. Vous êtes formidables vous deux...

— Alors, c'est toi, Moni-Mambou ? demanda le roi en coupant la parole à sa fille.

— Majesté, princesse, notables, hommes et femmes. Cet oiseau vous l'a dit : je suis Moni-Mambou. Il y a près de quatre lunes aujourd'hui, des cannibales s'emparèrent de moi et m'enfermèrent dans leur grotte. Ils voulaient m'engraisser avant de me manger car il me trouvaient trop

maigre. Mais grâce à la complicité d'une femme qu'ils gardaient comme captive, je réussis à m'enfuir après avoir détruit leur repaire avec eux.

Une salve de coups de feu et un crépitement de mains et de tam-tams saluèrent ma déclaration. Toute la foule répéta en chœur mon nom. J'eus envie de me sauver. Le roi reprit la parole :

— Tu es, à partir de ce moment, mon invité d'honneur, Moni-Mambou. Qu'on égorge vingt moutons, dix cabris, cinquante poulets et que toutes les calebasses de « mala- fou »⁴ du royaume soient apportées ici. La fête continue.

Cris de joie. Je regagnai la résidence en compagnie du roi qui me mit à sa droite et de tous les courtisans; Kobé qui marchait à mes côtés me fit le reproche auquel je m'attendais :

— Pourquoi ne voulais-tu pas dire ton nom dès le début ?

— Si je l'avais dit, m'aurais-tu cru ? Et puis, était-ce si important ?

Le roi qui avait entendu ces mots observa :

— Oui, mais si les dents sont respectables, mon enfant, c'est grâce aux lèvres, disaient nos anciens. En d'autres termes, je veux dire que si tu avais écarté l'anonymat derrière lequel tu t'étais abrité, nous t'aurions réservé, de prime abord, le respect dû à ton rang.

— J'en sais gré à sa Majesté. Mais qu'elle se rassure, ce qui a été fait à mon égard est largement suffisant. C'est même trop.

— Quelle modestie ! soupira le roi en réintégrant son palais.

La princesse Kobé ne me quittait plus d'une semelle. Je devinais à tout instant ce qu'elle allait me confier. Elle m'attira dans un recoin du palais et, me regardant droit dans les yeux (c'était la première fois qu'un regard féminin se posait de la sorte sur moi), déclara :

— Te souviens-tu de ce que je t'ai dit tantôt, après la danse ?

Je fis semblant d'avoir oublié et rétorquai :

— Tu m'as dit tellement de choses...

— Tu ne faisais donc pas attention à mes paroles ?

— Si, mais j'étais trop préoccupé par l'absence prolongée de mon compagnon.

— Je vois ça...

Elle devient tout à coup triste. Je pris ses mains dans les miennes et murmurai :

— Je me rappelle à présent. Tu as dit que... que tu épouserais volontiers l'homme qui s'appelle Moni-Mambou.

Son regard velouté revint vers le mien. Un sourire d'émotion écarta ses lèvres; ses dents brillèrent d'un éclat d'argent dans la pénombre de l'endroit.

— Enfin, tu n'as pas oublié, soupira-t-elle.

Et sa tête s'abattit sur ma poitrine où mon cœur comme enflammé battait fort et vite. Plus je sentais le souffle chaud de sa respiration sur ma peau, plus je me sentais défaillir. « Par la barbe des boucs de Kôngo, me dis-je, je suis tombé dans le piège le plus fort depuis que je mène la vie de vagabond ». Comment m'en dégager ? Et Yengui qui me venait toujours au secours, pouvait-il quelque chose ? Je me dégageai doucement et tournant le dos à la princesse, déclarai, en tentant de surmonter la passion qui venait de se déchaîner en moi.

— Tu sais Kobé, je suis un être aussi vulgaire que le dernier des esclaves de Kôngo.

— Cela m'importe peu, répliqua-t-elle énergiquement. Ton sang n'est peut-être pas princier, mais tes exploits t'ont hissé sur le pavois des princes.

Elle était bien décidée, la belle Kobé ! Il fallait user de doigté pour ne pas la décevoir brutalement.

— Bon, dis-je en me retournant, nous avons tout le temps d'en reparler.

— Pourquoi ne pas profiter de ces jours de fête pour annoncer la nouvelle à tout le monde ?

— Rien ne presse, princesse. Mais je te promets qu'avant la fin de la fête, je te donnerai une réponse.

— Soit ! murmura-t-elle un peu découragée. Elle sortit en se hâtant.

Je demeurai là, interdit et perplexe. Où trouver un argument convaincant pour lui dire que ce mariage n'était pas réalisable dans l'immédiat ? J'entendis des pas. Je relevai la tête. C'était le roi.

— Eh ! bien, Moni-Mambou, dit-il en venant vers moi, tu vas rester avec nous, j'espère ? Ma fille t'admire beaucoup, tu sais. Elle a même pour toi un sentiment plus profond.

— Majesté, je ne puis rester ni auprès de toi, ni auprès de Kobé... Je ne sais pas, mais j'entends un appel. Un appel pressant auquel je ne peux résister. C'est plus fort que moi. On dirait que les Mânes m'ont investi d'une mission qui ne fait que commencer.

— J'entends. Nul n'a le droit d'être sourd à l'appel des Mânes, mon enfant. Cependant tu peux continuer à faire leur volonté tout en demeurant ici.

— Non, Majesté, marié, cela deviendrait impossible. La vie conjugale est une prison d'où l'on ne sort presque jamais, tu le sais bien.

— Alors ? Et Kobé qui a juré de devenir ton épouse ?

— Il faudra m'aider à l'en dissuader, Majesté. C'est dans son intérêt et dans le tien aussi car je sens que je n'en ai pas fini avec l'aventure.

— Ce sera difficile, mais nous essaierons. Seulement permets-moi de te dire que tu es un personnage impénétrable, Moni-Mambou.

Quelques jours plus tard, la fête prit fin et c'est au cours d'une palabre publique que je fus invité à m'expliquer sur le refus d'épouser la princesse. Celle-ci, déjà avertie par le roi, son père, avait refusé d'y venir. J'en eus le cœur gros et je vous assure que je faillis éclater en sanglots quand je pris la parole en ces termes :

— Majesté, notables, hommes et femmes. Je crains que vous ne me preniez tous pour un homme méchant.

Comprenez-moi bien. Ce n'est pas pour faire du mal à la princesse que j'ai refusé de l'épouser ou pour mépriser la sollicitude dont je suis l'objet de la part du roi et de vous tous, mais c'est parce que je sens que je ne m'appartiens plus. Je sens qu'il y a quelque chose en moi (que je ne puis

définir) qui me conduit et me guide à son gré. Serait-ce la volonté des Mânes. Je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est que je dois m'en aller, partir pour d'autres horizons qui me sont inconnus. Pardonnez-moi donc si je ne peux répondre au vœu de la princesse Kobé. Pardonnez-moi d'avoir déçu tous vos espoirs...

Il y eut des murmures d'approbation dans la foule. Je me levai, pris mes armes et saluai le roi. Yengui était à son poste habituel et dit :

— Au revoir Majesté. Au revoir tout le monde.

La foule émue, applaudit. J'allais m'engager dans le chemin qu'elle venait de me frayer quand la princesse Kobé, en larmes, apparut. Elle me passa un collier en or au cou en déclarant :

— Garde ce bijou en souvenir de notre danse et de notre rencontre.

Puis elle se sauva en sanglotant. Je retins avec peine une larme qui naissait au coin de mon œil gauche et partis au pas de course...

¹ Voir « les aventures de Moni-Mambou ».

² Voir « la marmite de Koka-Mbala » pièce de théâtre de Guy Menga.

³ M'Poutou : Europe.

⁴ *Malafou* : Vin de palme.

Loungouma

Au Kôngo, on pendait, on enterrait vivant ou l'on dépiautait vif les voleurs, ceux qui se livraient à la luxure ou ceux qui commettaient d'autres délits aussi graves. J'ai déjà eu l'occasion de vous le dire. En ce qui concerne le vol, on en déplorait peu les méfaits. Aussi les cases n'étaient-elles jamais fermées à clé. Et on laissait tout traîner dans les villages. Cependant pour les richesses importantes, on prenait tout de même des précautions.

D'ailleurs on ne gardait pas chez soi ces richesses, mais on les confiait au chef de la lignée ou du clan dont on dépendait. Ce dernier les mettait ensemble dans une cabane, bâtie en forêt, et que l'on appelait le « manianga ». Ce manianga était un véritable coffre (pas fort cependant) où s'entassaient peaux de panthère, de léopard ou de crocodile, défenses d'éléphant, dents de lion, enfin tout ce que le clan possédait. Pour veiller sur le manianga, on choisissait le guerrier le plus fort, le plus habile de la famille. Ou à défaut, on louait les services d'un autre qui remplissait les mêmes conditions et dont on avait éprouvé l'honnêteté auparavant. C'est à ce travail que je fus employé quelques jours après mon départ du village de la princesse Kobé.

L'ancien gardien (un membre de la famille) avait été surpris un jour en train de subtiliser quelques objets précieux destinés certainement à être vendus aux blancs de MBanza-Kôngo. Arrêté, il subit le sort réservé aux voleurs. J'arrivai au village au soir de son exécution. J'appris par la suite qu'on cherchait un nouveau gardien et me proposai. Le vieillard à qui je fus présenté, me regarda profondément dans les yeux et dit :

— Quel est ton nom ?

Je n'en dis que la moitié.

— Mambou.

— De quelle région es-tu ?

— De MBanza-Kôngo.

— Tu m'as l'air honnête et sérieux, mais sais-tu manier les armes.

— Oui. Je me sers assez bien de mon arc et de ma sagaie.

— Parfait. Je pense que tu feras l'affaire.

Je fus aussitôt embauché et conduit au lieu de mon travail qui allait être aussi celui de ma résidence. C'était en pleine forêt, près d'un ruisseau. Une superbe cabane tout en bois et au toit recouvert d'écorces de parasolier. Une palissade au treillis solide l'entourait laissant courir alentour un espace assez grand pour circuler. Elle était isolée au milieu d'une vaste cour où mon prédécesseur cultivait des légumes verts. L'endroit présentait un attrait réel. Il ferait certainement bon y vivre. Quand on m'ouvrit la cabane, je faillis tomber à la renverse : les trésors qu'elle contenait étaient d'une importance fabuleuse. On y avait aménagé deux compartiments. Le premier qui donnait sur l'entrée était réservé au gardien et le second, fermé par un précaire battant en bois blanc, renfermait le fameux trésor.

— Nous te confions tout ceci, dit simplement le chef du clan en me quittant.
Il ajouta :

— Tu seras bien payé si tu fais bien ton travail.

Resté seul avec Yengui, je me mis à réfléchir sérieusement sur la manière d'assurer efficacement la protection de ce lieu. J'imaginai mille façons. Finalement j'en retins une qui me paraissait facile à réaliser. Yengui ferait le veilleur du haut d'un arbre. Il m'avertirait en imitant le chant du rossignol. Il n'y aurait plus qu'à ramasser mes armes, à me tenir prêt et à attaquer si c'était nécessaire. J'expliquai cela patiemment à mon compagnon. Il le comprit car le lendemain, à l'apparition du chef du clan venu prendre de mes nouvelles, il se mit à siffloter mieux qu'un rossignol. Tout le jour il eut à m'alerter à deux ou trois reprises. Je compris que j'étais l'objet à mon tour d'une surveillance assidue. Je fis semblant d'ignorer cela et continuai à assurer mon service. Tout marchait parfaitement bien. Oui, mais en cas d'une visite indésirable de nuit, que faire ? Voilà ce que je n'avais pas prévu. Une idée s'alluma soudain en moi. Il fallait entourer la cour comme on l'avait fait de la cabane. Mais oui, pardi ! Le lendemain, après avoir coupé et rassemblé du bois en forêt j'entrepris d'élever une palissade, deux fois plus haute que moi, autour de la cour. Je laissai trois entrées. Cela me prit trois jours. J'aménageai aux trois entrées des pièges invisibles. C'étaient des pièges très courants dans tout le pays d'ailleurs. Donc rien de

sorcier. Mais comme pour tout piège, j'étais le seul à savoir qu'il en existait, tellement je les avais dissimulés ! Afin que mes employeurs ne se rendissent pas compte de leur existence, je ne les apprêtais qu'à la nuit tombante. La première nuit, mes pièges ne prirent pas de gibier. Mais au lendemain de la suivante, je trouvai une hyène étranglée net sur l'un d'eux. Le nœud coulant s'était refermé autour du cou de la bête. J'étais sûr à présent que mon système de défense avait une efficacité certaine. Aussi pus-je désormais dormir en paix. Une antilope et deux gazelles s'y laissèrent prendre par la suite. Et même un buffle. Mais celui-là, dans sa lutte fougueuse et ses efforts de s'en sortir finit par emporter tout le piège ! Je dus en fabriquer un autre. Jusque-là pas de visiteurs indésirables à deux pattes ! Eh ! bien, tant mieux.

Les jours passaient agréablement. Je m'occupais en faisant quelques menus travaux de jardinage et de vannerie quand je demeurais au hameau. J'ai oublié de signaler que tous les « Natou » (jour de trêve au Kôngo) le chef de clan et son fils, un grand garçon dégingandé à l'air apathique, venaient me relayer. Cela me permettait d'effectuer, en compagnie de Yengui bien sûr, quelques promenades en forêts. Parfois nous allions jusqu'au village pour assister aux palabres toujours riches en péripéties et en coups de théâtre. J'en partageai aussi les plaisirs, notamment celui de boire. Et un jour je bus jusqu'à m'enivrer. Rentré au logis, j'oubliai de tendre les pièges et allai me coucher. Ce ne fut pas le cas pour Yengui qui devait souffrir soit d'insomnie animale soit de quelque autre malaise. Ce fut donc lui qui me réveilla cette nuit-là en me grattant la joue. Je me tournai et me retournai sur ma couchette sans ouvrir un seul œil. Le perroquet finit par s'impatisser et me donna un coup de bec sur la nuque. Je me redressai soudain, furieux.

— Écoute, murmura Yengui.

Je prêtai l'oreille.

— On dirait des bruits de pas, dis-je.

— Oui... Il y a des visiteurs, Moni.

Je me levai et vins à la porte que j'entrebâillai. La nuit trop noire ne me fit rien découvrir mais j'entendais des pas et des murmures. Je me rappelai tout à coup que les pièges n'avaient pas été apprêtés et sans perdre de temps, ouvrant doucement la porte, je me glissai au dehors, emportant ma sagaie.

Trois formes humaines qui me parurent immenses, se dressaient devant l'entrée de la palissade. Je côtoyai le mur et sortis par derrière où j'avais, par prudence aménagé une issue de secours. A pas veloutés, je gagnai la grande barrière et entrepris d'y mettre en forme les fameux collets. J'eus du mal avec le troisième qui n'obéissait pas. A trois reprises, le bois se détendit, provoquant un grand bruit dans le feuillage sous lequel je l'avais dissimulé. Cela finit par attirer l'attention des envahisseurs qui accoururent. J'avais eu le temps de me jeter à plat ventre sur le sol, contre la palissade, à l'extérieur. Les trois hommes avançaient prudemment... Je n'en crus pas mes yeux. C'étaient des blancs ! Par la barbe de tous les boucs de Kôngo, j'étais perdu ! Ils étaient armés de fusils. Le troisième les avait rejoints. Il était de la même race que moi, celui-là. Un traître de la famille sans doute. Ou peut-être un fils ou un frère de l'ancien gardien animé par quelque mobile vindicatif. Je fis le mort. Il ne me restait que cela. Les trois hommes franchirent le seuil de l'entrée et s'avancèrent jusque dans la forêt. N'ayant rien aperçu, ils revinrent sur leurs pas. L'un d'eux maugréa :

— Pourtant il m'a semblé entendre du bruit.

— Moi aussi, répliqua l'autre. Ce devait être un oiseau nocturne en train de chasser.

— Ne perdons pas de temps. Il faut maintenant entrer dans la cabane.

— Attention, dit le noir, le gardien est armé.

— Tu nous l'as déjà dit. Dans tous les cas, nous sommes sur nos gardes.

Ils s'éloignèrent. Bandant tous mes muscles, je parvins à plier sous ma volonté ce piège rebelle et, à grandes enjambées souples, revins vers la cabane. Les deux blancs étaient déjà à l'intérieur. Le noir faisait la sentinelle. Je m'approchai doucement, derrière lui. En ce moment j'entendis Yengui qui disait aux voleurs :

— Vous cherchez quelque chose ?

— C'est le gardien, dit l'un des voleurs.

Et soudain un coup de feu retentit. Puis un silence. Le feu que je gardais en permanence au foyer fut ravivé. Je reculai de peur d'être vu car j'étais déjà

près de l'entrée prêt à bondir sur le factionnaire. De nouveau la voix de Yengui se fit entendre.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Non d'un chien ! jura l'autre voleur. Où peut-il se cacher ?

Un autre coup de feu partit. J'eus peur. Doublement peur. Peur d'un incendie et peur pour Yengui. Je me ravisai soudain et bondis sur le troisième voleur. Je l'étranglai avec le manche de ma sagaie. Il ne poussa qu'un petit râle à peine perceptible. Puis j'attendis. Au bout d'un moment, les deux hommes sortirent portant chacun, sur l'épaule, une défense d'éléphant. Les pieds de l'un d'eux heurtèrent le cadavre de leur complice. Ce fut alors une débandade sans nom vers la sortie. Tous deux empruntèrent la même direction. Je courus derrière eux pour les séparer. C'est ce qu'ils firent, pris de panique. L'un alla à gauche et l'autre à droite. Ils ne pensèrent même pas à tirer sur moi. D'ailleurs je me tenais à distance et dans cette nuit il leur était impossible de m'apercevoir. Un bruit d'arc qui se détend vrilla bientôt l'air suivi d'un cri de désespoir. J'accourus. L'un d'eux venait de se faire enlacer et le piège le tenait, suspendu du sol. Parfait. Je pris le second en chasse. Répétition de la même scène. Mes pièges avaient parfaitement fonctionné. Les deux voleurs balançaient dans l'air, le premier pris par la poitrine, les bras le long du corps; le second carrément par le cou. Je les contemplai un moment à la lueur d'une torche mais voyant que celui qui était pendu par le cou commençait à sortir et à mordre sa langue, je jetai la torche et m'occupai de lui en lui ficelant bras et jambes. Quand je le descendis, il fit plouf ! sur le sol et gigota mollement. Il avait conscience qu'il revenait de loin ! j'accourus vers l'autre. C'est un coup de botte qui me reçut et qui m'envoya embrasser le sol. Puisqu'il le prenait ainsi, je me relevai et me mis en devoir de le boxer sérieusement en lui envoyant des coups de poings au ventre. Il se débattit Mais ni la corde, ni le bois ne cédèrent. Fatigué, il y renonça. Je le ficelai à son tour comme un vulgaire paquet de bois et le tirai vers son compagnon comme on le ferait d'une antilope abattue. Je passai la nuit à côté d'eux dans la cour sous le regard très amusé de Yengui qui riait et se moquait à la manière des perruches. Mes deux prisonniers me firent des offres alléchantes afin que je les libérasse. Je fis la sourde oreille. Ils insistèrent. Je dus les bâillonner sérieusement pour les empêcher de babiller et de continuer à m'importuner.

Cela me permit d'ailleurs de faire un somme jusqu'au lendemain matin. Ce ne furent pas les chants des oiseaux qui me tirèrent du sommeil, mais les cris stridents et les jurons de quelqu'un qui se trouvait dans une situation désespérée. Je me levai et courus du côté d'où ils venaient. Quel ahurissement ! le troisième piège qui était demeuré tendu venait de faire sa prise. Et quel gibier ! C'était le chef du clan, mon employeur. Et il était pris par le cou ! par la barbe de tous les boucs du Kôngo !... Non seulement ce fichu piège avait failli m'attirer des ennuis dans la nuit, à présent il s'en prenait à mon maître. Il me le paierait cher. Je me saisis d'une machette et d'un coup vif, sectionnai le bois. Mon maître retomba à terre en hurlant de douleur. Il défit le nœud, tenta de se relever, chancela et se rassit, hagard, rêveur, l'air abruti. Il éternua à trois reprises. La morve lui coulait du nez. Il renifla comme un bambin mal éduqué et finit par se moucher.

— Ça va mieux à présent ? demandai-je.

— Laisse-moi me reposer un peu. Je reviens vraiment de loin.

Il jeta un coup d'œil inquiet sur le piège et secoua légèrement la tête comme s'il voulait dire qu'il n'en revenait pas. Il se releva. Je vis que son pagne était mouillé. Le pauvre, il avait uriné !

— J'ai failli mourir, n'est-ce pas ? me dit-il.

— Heu... oui... tu as failli... balbutiai-je.

— C'est toi qui as tendu ce piège, n'est-ce pas ?

— Oui, pour les voleurs. D'habitude je les détends tous les matins, mais aujourd'hui j'ai tellement dormi...

— Je ne peux te blâmer car c'est une bonne précaution. Mais tu aurais dû m'avertir. Supposons que tu n'aies pas été là...

— Pour le moment, ça n'est pas le cas... Enfin veuillez m'excuser, chef. J'en ai installé trois en tout, tu sais. Et les deux autres ont fait des prises sensationnelles cette nuit.

— Du gibier, sans doute.

— Oui. Et quel gibier ! Rare et insolite !

Il fronça les sourcils, me regarda curieusement et interrogea :

— Rare et insolite ? C'est-à-dire.

— Ce sont deux garde-bœufs.

— Deux garde-bœufs ? Tu veux parler des hérons blancs ?

— C'est cela.

Il éclata de rire tandis que je l'amenai vers les deux prisonniers. Soudain son rire s'interrompit net.

C'est toi ?... Ce sont ces pièges ?...

— Oui, ce sont mes pièges qui les ont pris cette nuit après leur cambriolage.

— Incroyable ! Extraordinaire ! Des blancs pris dans des collets, ça me fait penser à une légende que racontaient des soldats portugais à MBanza-Kôngo.

Soudain, il prit un air sérieux, s'approcha des deux prisonniers et les dévisagea.

— Mais comment ces voleurs blancs savaient-ils qu'il y avait un manianga dans cette forêt ?

— Suis-moi, dis-je en lui faisant signe du doigt.

Nous allâmes derrière la cabane où j'avais laissé le cadavre du voleur noir. Une scène épouvantable nous y accueillit. Une hyène, hideuse et laide, se repaissait de la chair du macchabée. Elle se sauva en grognant quand elle nous entendit venir. J'en eus le souffle coupé. Mon maître le reconnut aussitôt car la figure était demeurée intacte.

— Mais... c'est... c'était mon neveu !

— Oh !... Excuse-moi, mais je ne pouvais pas faire autrement. Il était armé et, tu comprends...

— Il n'y a pas de quoi. C'est bien fait pour lui.

— Enterrons quand même ses restes...

— Oui. Ne soyons pas trop méchants.

Nous transportâmes dans la forêt le corps déchiqueté et saignant et l'enterrâmes assez profondément afin que les hyènes ne le trouvent plus. Revenus auprès des deux blancs, je demandai à tout hasard :

— Et ces deux-là qu'en fera-t-on ?

— Ils subiront la loi de ce pays comme ils ont fait subir la leur aux nôtres.

Je compris. Cela signifiait qu'ils seraient mis à mort après un dur supplice. Alors la pitié m'envahit. Je n'avais aucune sympathie pour ces hommes blancs. En outre je savais parfaitement tout le mal qu'ils nous faisaient depuis qu'ils avaient envahi notre pays. Ils nous traitaient de sauvages, de bêtes, d'animaux de trait, de tout. Ils nous tuaient quand ils voulaient s'amuser. Pour un larcin, pour un manquement à la politesse, ils n'hésitaient pas à nous loger des balles dans la tête. Mais était-ce une raison pour leur rendre tout cela ? Je crus bon d'intercéder en leur faveur.

— Pas question ! trancha le chef. Ils seront suppliciés et mis à mort comme le veut la loi de ce pays. Eux à notre place n'auraient même pas attendu le point du jour.

Il s'empara d'un fusil et ordonna :

— Va au village appeler tous les hommes. Ce sont eux qui décideront de leur sort.

Je remarquai qu'il se méfiait. Il ne pouvait donc plus me laisser seul avec les prisonniers de peur que je ne les remette en liberté. Je partis pour le village et en revins accompagné de tous les hommes valides. Pas de femme. Le jugement commença aussitôt, expéditif, sommaire. Tous les hommes, sauf moi, décidèrent que les deux blancs seraient torturés puis mis à mort. En vérité j'avais pensé qu'on les relaxerait parce qu'ils étaient blancs. Quelle naïveté ! Je me renseignai sur le genre de tortures et de mort qui leur étaient réservées. Ce fut un vieil homme qui me répondit :

— Il y a quelques années de cela, des hommes blancs de cette espèce vinrent dans notre village où il effectuèrent un pillage et un carnage indicibles. Quelques hommes et enfants avaient réussi à s'enfuir dont moi qui te parle. Ceux qui avaient été pris subirent le supplice du « Lounkouma ». Les femmes furent violées puis fusillées au milieu des éclats de rire. Nous les entendions, ces éclats de rire, entrecoupés de détonations

depuis cette forêt où nous avons cherché refuge. En ce qui me concerne, j'ai donc demandé qu'ils subissent le supplice du « Loun- kouma » qui est leur propre invention.

Il faut que je vous dise en quoi consistait ce supplice. Les fusils à pierre renfermaient une tige détachable qu'on glissait entre le canon et le fût. Cette tige servait au chargement de l'arme. On l'appelait dans notre langue « Loun- kouma ». Dans le supplice en question, on faisait rougir au feu cette tige de fer puis, toute incandescente, on l'enfonçait par l'anus, dans le ventre du condamné à mort. Je vous laisse imaginer la suite. C'était donc la manière de mourir qui attendait mes pauvres prisonniers. Tous approuvèrent le vieillard à main levée et le chef du clan ajouta :

— Comme torture, je propose qu'on leur arrache auparavant la peau des mollets.

Je frémis et me mis à crier.

— Vous ne ferez pas cela ! C'est inhumain. Vous ne ferez pas cela.

— Moni-Mambou a raison, dit enfin Yengui qui, jusque-là, s'était contenté d'écouter.

Ce fut l'étonnement général. Au bout d'un moment, le chef du clan s'exclama :

— Moni-Mambou ! Le héros des héros !

La foule répéta ces mots ponctués de deux coups de feu. Devant cette explosion subite de joie, les deux blancs durent croire certainement que je venais de gagner leur cause car je perçus une lueur d'espoir s'allumer dans leur regard.

— Oui, dis-je. C'est moi Moni-Mambou et voici mon ami, Yengui.

— Voilà pourquoi tu as été capable de capturer ces voleurs blancs devant qui tout le monde fuit, dit avec admiration le chef du clan.

— Justement à propos de ces blancs...

— Le verdict est tombé, Moni-Mambou, intervint aussitôt le vieil homme qui avait préconisé le supplice du « Lounkouma », on n'a plus à y revenir.

La foule approuva par des hochements de tête et des murmures. Il n'y avait plus rien à espérer.

— Puisqu'il en est ainsi, fis-je très découragé, épargnons-leur la torture, je vous prie.

— On te l'accorde, dit le vieillard. Mais l'exécution doit avoir lieu dans l'immédiat.

Les tam-tams des condamnés à mort se mirent soudain à crépiter. Les hommes envahirent la forêt à la recherche du bois mort. Bientôt un grand feu s'éleva dans la cour. Un forgeron qui fit office de bourreau ce jour-là introduisit dans le brasier, après les avoir solidement attachées chacune à un manche en bois, les deux tiges soustraites aux fusils des voleurs. Les deux blancs qui avaient fini par comprendre le genre de mort qui les attendait étaient devenus tout blêmes. Moi, je transpirais à grosses gouttes. Une foule de sentiments se contredisant les uns les autres se livraient bataille dans mon esprit. Je crus un moment que j'allais tomber à la renverse sur le sol. Il me fallut tout mon courage, toute ma volonté pour demeurer debout. Je vis que les condamnés remuaient violemment la tête. Je défis les baillons. Alors ils se mirent à crier, à pleurer, à supplier. Ils réussirent même à se mettre à genoux devant le chef. C'était la première fois que tous, nous voyions des blancs dans cette posture devant des noirs et cela nous toucha à en juger par les regards que nous nous adressions. Mais pas le chef, ni le vieillard qui demeurèrent impassibles. Trois hommes spécialisés dans l'exécution des criminels empoignèrent, sur un signe du chef l'un des voleurs et le tirèrent près du brasier. On lui défit rapidement l'habit qui recouvrait son corps. Le forgeron tira l'une des tiges du feu et dit !

— Ainsi doivent périr les voleurs, et tous ceux qui commettent des crimes analogues. Que cette mort serve d'exemple aux vivants. Il remit le « Lounkouma » au feu, le retira soudain... Personne ne regarda. On n'entendit qu'un cri horrible et effroyable. Quelques jeunes gens, effrayés, prirent la fuite pêle-mêle à travers la forêt. Je relevai la tête. Le dernier des voleurs venait de s'évanouir. Aussi ce ne fut qu'un petit râle qu'il poussa quand le fer incandescent s'enfonça dans ses entrailles. Le tam-tam résonna pour annoncer la fin des exécutions puis la cour se vida peu à peu. J'étais chargé d'enterrer les deux cadavres avec leurs armes. C'est Yengui qui trouva le mot de la fin de cette tragique péripétie :

— Par le bec de mon père, te voilà fossoyeur, Moni !...

fayoun52@gmail.com - E16-00961459 - Toute reproduction interdite

Le sadique de NGodi

Un matin je rompis le contrat que j'avais signé avec les propriétaires du manianga et repris le chemin de l'aventure. Je me dirigeai vers le nord en suivant la rive droite du grand fleuve. J'aboutis ainsi, un après-midi, dans une immense forêt dont le sous-bois très épais, paraissait inextricable. On aurait dit que le pied de l'homme ne s'y était jamais aventuré. Les arbres, gigantesques et énormes, entremêlaient leurs feuillages exubérants à des dizaines de mètres du sol, formant une véritable voûte que les rayons du soleil avaient du mal à percer. Aussi régnait-il dans cette forêt un demi-jour permanent qui se transformait en nuit au fur et à mesure qu'on s'y enfonçait. Le sol spongieux entretenait des marécages par endroits. Le long de la piste et de chaque côté, des roseaux regorgeant de sève déployaient de hautes tiges aux feuilles très larges. A leur pied, croissaient, groupés en grappes, leurs fruits mûrs dont le rouge écarlate piquait une note très vive dans le vert foncé des plantes. La seule odeur qui y prédominait était celle de la plante renforcée par celle de la décomposition des feuilles mortes. Un ruisseau invisible mais qu'on entendait cascader sur les contreforts des fûts musardait à travers cette forêt dont l'aspect me parut bien étrange. J'avancais, silencieux, les doigts crispés à mes armes. Yengui se terrait aussi dans un silence né du sentiment d'insécurité que j'éprouvais. On en avait déjà traversé des forêts ! mais pas de cette espèce. Plus j'avancais, plus j'avais l'impression qu'un génie malfaisant s'amusait à me faire tourner en rond. Bientôt l'ombre devint totale et le chemin invisible. Je dus m'arrêter. Impossible de continuer. L'endroit n'était pas du tout commode. Pas une place où je pouvais m'étendre. Quelques pas encore. Mes pieds heurtaient violemment des racines dressées en travers du chemin ou des troncs d'arbres morts. Et cela m'arrachait des jurons, grossiers parfois. J'avisai soudain une souche d'un gros arbre qui avait été abattu par des hommes. Je résolus d'y monter et d'y attendre le retour du jour. Joignant la pensée à l'action, j'entrepris d'escalader ce qui devait être le reste d'un okoumé ou d'un iroko. C'était une souche une fois et demie plus grande que moi. Mes mains agrippèrent enfin le sommet après de grands efforts. Je hissai mon corps plus haut et m'apprêtai à poser mon pied droit sur le rebord quand, soudain, je sentis comme un nœud coulant se refermer autour de ma poitrine. Un corps froid venant de s'enrouler tout autour. C'était le

premier occupant de cet endroit sec qui défendait son domicile violé : un énorme boa qui n'avait pas fait ripaille depuis des semaines vu la force qu'il déployait. Je lâchai prise et retombai sur le sol humide, le redoutable collier autour de mes côtes que je sentais déjà céder sous la pression des anneaux de mon adversaire. Je ne sais par quel réflexe j'avais réussi à soustraire de l'étreinte mon bras droit. J'empoignai donc le reptile et tentai de lui tordre le cou, mais ce cou était aussi rigide qu'une barre de fer. Et puis avec une seule main ! J'appelai Yengui au secours, mais celui-ci effarouché, contemplait, sidéré, le spectacle en poussant des cris plaintifs. Une idée s'alluma tout à coup dans mon esprit : saisir la sagaie empoisonnée et en planter le fer dans la gueule grand-ouverte du boa. Mais comment retrouver l'arme dans l'ombre à présent ? Je fis deux ou trois roulades sur le côté, mon bras fouillant le sol. Ce fut en vain; j'avais tout au plus excité le reptile dont les anneaux pressaient de plus en plus fort mes côtes. Mon souffle ne venait déjà plus que par saccades. Par bonheur, dans mes ébats désespérés, ma main tomba sur un fruit sauvage à l'écorce épineuse. Je le pris et l'enfonçai dans la gueule demeurée ouverte du boa. Il se mit à se débattre en poussant des sifflements. En ce moment Yengui sortit de l'expectative et fondit sur le serpent et d'un coup sec de son bec crochu, lui creva les yeux. Je sentis peu à peu l'étreinte de l'indésirable collier se relâcher. Mais il demeurait autour de moi. Je l'obligeai à rouler avec moi vers la piste où Yengui tentait de soulever la sagaie. Au bout de la deuxième roulade, ma main agrippa le bois de l'arme. Je la fis engloutir à la bête immonde que la mort foudroya sans tarder. Je me dégageai et revins au pied de la souche. Cette fois-ci, la place était conquise.

Malgré mon corps qui paraissait broyé, je recommençai à grimper. Parvenu au sommet, je me couchai sur le dos, laissant pendre mes jambes. Un très lourd sommeil vint bientôt clore mes yeux...

— Bonjour, Moni ! dit Yengui levé le premier.

J'ouvris les yeux. Le soleil devait être bien haut dans le ciel à en juger par la clarté qui, malgré la frondaison touffue, éclairait la forêt. Je sautai à terre et considérai non sans frissonner mon adversaire de la veille dont le corps gisait toujours sur le sol.

— Bonjour, Moni, répéta Yengui. Comment vas-tu ?

Il avait à peine refermé le bec que, soudain, il fut arraché de son perchoir par des serres pointues. Yengui poussa un cri désespéré. Je bondis sur mon arc et lâchai un trait. Le gros épervier retomba lourdement sur le sol, transpercé par la flèche, Yengui délivré, vint se poser sur mon épaule.

— Merci, Moni, roucoula le perroquet en roulant des yeux grossis par l'étonnement.

— Il n'y a pas de quoi mon ami. Partons. Si nous ne nous dépêchons pas de sortir de cette forêt nous y laisserons toi, tes plumes et moi, ma peau.

— Tu as raison, Moni. Filons.

La marche à travers la forêt prit encore une journée entière, Avant la tombée de la nuit, je débouchai sur une clairière qui me permit de voir les dernières lueurs du crépuscule. Je me détendis en m'asseyant au pied d'un palmier qui laissait tomber sur le sol quelques noix mûres. J'en pris quelques-unes et me mis à les manger. Puis je poursuivis ma route. Passant près d'un marigot, j'aperçus une vieille femme qui retirait de l'eau du manioc roui. Je m'arrêtai et saluai.

— Salut, jeune homme, répondit-elle.

— Je voudrais un renseignement.

— Oui.

— Peux-tu me dire dans quel pays je me trouve en ce moment car je suis un étranger et je viens de loin.

— Tu es au pays de Kimpandzou, jeune homme. En prenant ce chemin, tu en trouveras un peu plus loin deux autres qui partent en fourche. Prends celui de droite. Tu arriveras ainsi au village.

— Et celui de gauche, où conduit-il ?

— Dans la forêt. Mais je ne te le recommande pas.

— Pourquoi ?

— Il est maudit et hanté. L'an dernier, une des filles du village qui l'a emprunté n'en est plus revenue.

— Je te remercie, femme.

— Bonne route, étranger.

Yengui qui dormait jusque-là ouvrit l'œil et dit de sa voix la plus gutturale :

— Suis le conseil de cette femme, Moni.

— D'accord, mais je voudrais auparavant savoir ce qui fait que cette piste est maudite.

Quand j'arrivai à la fameuse fourche, je m'arrêtai un instant puis m'engageai résolument sur celle qui partait à gauche. J'avançai en fredonnant un vieil air des piroguiers de Boma. J'enjambai un ruisseau à l'eau claire qui gaminait sur des gravillons rouges. J'en ramassai quelques-uns que je me mis à lancer au hasard dans le bois. Soudain, un brouhaha semblable à celui que produit l'ouragan dans les broussailles, tourmenta la forêt. Je m'arrêtai. Au-dessus de ma tête, la frondaison fut tout à coup frénétiquement secouée. Yengui prit peur et se mit à crier :

— Rebroussons chemin, Moni. Rebroussons chemin.

Un rire gras et sarcastique lui répondit puis tout se tut. J'avançai encore. Même scène. Puis j'aperçus un feu qui brillait dans une grande obscurité. Je me mis en devoir de m'en approcher. Mais plus j'avançais, plus la source lumineuse fuyait tant et si bien que je me retrouvai dans une grotte dont l'entrée fut brusquement refermée. « Encore des cannibales », pensai-je. La flamme se fit plus dense révélant les secrets du repaire. Première vision. Une horreur ! Une cuisse d'homme ou de femme pendait de la voûte, au-dessus du foyer. Promenant mon regard tout autour, j'aperçus des crânes humains, des armes de jet, un fusil à pierres. Silence absolu dans la grotte. Ahuri, je demeurai debout, ne sachant que faire. C'est alors que m'apparut quelque chose que je pris d'abord pour un mirage, un fleuve souterrain à l'eau obscure d'abord calme puis qui se mit à s'agiter, à bouillonner. J'y fus soudain poussé par une force invisible. L'eau était tiède, agréablement tiède. Mais en dessous, le courant m'entraînait irrésistiblement. Par la barbe de tous les boucs de Kôngo, cette forêt était vraiment hantée. Évoluant au gré du courant, je finis par me retrouver dans une plaine. La lune se levait à l'horizon. Je sortis de l'eau et cherchai du regard mon compagnon. Ce ne fut pas un oiseau que je vis, mais plusieurs dizaines de toutes les couleurs, de toutes les espèces qui voletaient, silencieux, dans un froufrou d'ailes harmonieux. J'appelai « Yengui » ! Aucune réponse. « Bah ! il reviendra

bien, va » me dis-je en marchant vers l'orée d'une forêt toute proche d'où venait l'odeur parfumée des ananas. Me frayant un passage à travers les hautes herbes où claironnaient les grillons, j'atteignis la lisière du bois. Des ananas, tels de jeunes filles parées pour la fête, offraient leur ovale doré, au clair de lune qui paraissait les caresser. Mes narines s'enflèrent et l'eau emplit ma bouche. J'en cueillis un et y mordis à pleine dents. Qu'il était succulent ! Je le dévorai jusqu'au bois quand ma main se posa sur le second, le plus gros de l'endroit, une voix sortit de la forêt retentit, couvrant le chant des insectes.

— Qui est là ?

Nullement impressionné (car je commençais à m'habituer à ce genre de chose) je répondis.

— Moi.

— Toi qui ?

— Moni-Mambou.

— Je ne te connais pas. Qui t'a donné la permission de toucher à mes ananas ?

— Ces ananas appartiennent à la nature qui les a faits pousser ici.

— Mais cette partie de la nature m'appartient. Donc ces ananas sont ma propriété.

— La nature appartient à tout le monde et ce qu'elle possède aussi. Il en est ainsi à travers tout Kôngo.

— Je vais te prouver que tu te trompes, vilain maraudeur.

— Montre-toi, homme vaniteux et prétentieux.

— Ah ! tu oses !

Tout à coup, arbres, pieds d'ananas et herbes furent pris dans la tourmente de la même manière que quelques instants auparavant dans la forêt. Je sentis mes doigts agripper nerveusement le manche de la sagaie tandis que retentissait, tout près, un bruit infernal et confus. Quelque chose tomba mollement à mes pieds. Je baissai la tête. Le cœur faillit me manquer : c'était le corps inanimé de Yengui, transpercé par une flèche. Des larmes

me vinrent aux yeux, je laissai tomber mon arme, m'agenouillai sur le sol et me mis à sangloter, à clamer ma profonde douleur. Le même rire gras, gouailleur et homérique me répondit. Furieux, je m'élançai vers l'invisible ennemi en criant : « Je le vengerai ! je le vengerai ». Je courais à corps perdu dans le bois, devenu sombre. Je heurtai arbres et lianes. Mais je ne sentais pas la douleur que tout cela provoquait. Je voulais venger, j'avais hâte de venger Yengui. Arrêtant ma course folle, je réalisai que j'étais revenu devant la grotte. La porte était béante. J'entrai sans hésiter, en trombe. Devant le foyer, un homme hideux se tenait debout et pointait sur moi le vieux fusil à pierres que j'y avais aperçu quelques instants auparavant. Ricanant, l'homme dit :

— Tu vas finir misérablement comme tous ceux que j'ai capturés jusqu'à présent.

— C'est bien toi qui as tué mon perroquet, n'est-ce pas ?

— C'est bien moi. Je l'ai trouvé jacassant dans ma demeure. Comme je déteste le bruit je l'ai fait taire en le transperçant d'une flèche. Et comme coup de grâce, je lui ai tordu le cou. C'est un exercice qui m'amuse beaucoup.

Mon sang ne fit qu'un tour. Je lâchai ma sagaie tout en plongeant sur le sol. J'avais manqué ma cible. Un coup de feu crépita. La balle m'atteignit à l'épaule. Mais je ne me laissai point abattre. Je saisis promptement du carquois une flèche qui partit le temps de cligner de l'œil. Elle atteignit l'homme au-dessus du nombril. Il tomba à la renverse mais il avait eu le temps de m'adresser ma propre sagaie qui, Dieu merci, n'effleura que mon cuir chevelu. Au moment où je tentai de me relever, je vis que mon adversaire était déjà debout et malgré les flots de sang qui coulaient de sa blessure, il s'avancait vers moi, une massue au poing. Une seconde flèche l'atteignit à la jambe gauche; il avançait toujours. Une troisième au cou. Rien n'y fit et il n'était plus qu'à quelques pas de moi. J'avais commis l'erreur de reculer jusqu'à l'entrée croyant qu'elle était encore ouverte. Maintenant il ne me restait plus de flèche et ma sagaie se trouvait loin de la portée de ma main. L'homme devenu affreux sous l'effet de la douleur émit un râle épouvantable en levant au-dessus de ma tête son arme redoutable. Je poussai un cri et me saisis de son poignet. Une lutte extraordinaire s'engagea entre nous deux et je fus surpris de constater que mon agresseur

n'avait point perdu de force car j'eus du mal à le terrasser. Un être extraordinaire ! Une fois à terre, je lui ravis la massue et l'abattis sur son crâne dont la cervelle éclata. J'étais plus que désossé. Titubant, je me dirigeai vers la rivière et je m'évanouis sur la berge... En rouvrant les yeux, j'aperçus, assise sur une pierre, le corps littéralement nu, une jeune fille noirâtre aux yeux très blancs. Un grand feu éclairait toute la grotte. Je me redressai sur mon séant et demandai :

— Qui es-tu ?

— Une captive de ce sadique que tu as tué. Je devais mourir dépecée ce matin. Grâce aux Mânes, je ne le serai plus.

— Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— Comme tous ceux qui perdent leur chemin dans cette maudite forêt. Ce monstre m'a capturée un jour à l'entrée de cette grotte. Depuis, je vis ici dans la terreur la plus effroyable. Quand il assassinait quelqu'un, il m'obligeait à assister à la scène. C'est une chance que je ne sois pas devenue folle. Il a déchiré et brillé tous mes habits. Mais chose curieuse, il n'a pas osé me violer. Il disait seulement que cela lui plaisait de me voir nue.

— Est-ce qu'il mangeait de cette viande humaine ?

— Jamais. C'était plutôt un mangeur de fruits.

— C'est curieux. Mais est-ce qu'il tenait des propos cohérents.

— Parfaitement.

— De plus en plus, je suis dérouté. Cherchons d'abord à sortir d'ici.

— Maintenant cela me paraît difficile car lui seul connaissait le système d'ouvrir et de fermer la porte de la grotte.

— Cette rivière communique avec l'extérieur. J'en ai déjà fait l'expérience hier. Viens.

— Il me faut tout de même couvrir mes reins.

— Tu as raison. On va partager en deux mon grand pagne.

Cela fut fait. Une fois habillée, je la pris par une main tenant mes armes dans l'autre. Puis nous plongeâmes dans l'eau.

Le temps était beau à l'extérieur de la forêt. Les papillons nés de la dernière vague des chenilles parsemaient l'air dans un véritable enchantement. Peu d'oiseaux cependant. A propos d'oiseau... Je me lançai soudain, dans une course effrénée vers l'orée de la forêt. Le corps de Yengui était toujours là, inerte. J'arrachai délicatement la flèche rivée à sa poitrine et entrepris de creuser avec mes mains une fosse. Je découpai un morceau de mon pagne et recouvris le corps de mon malheureux compagnon. Puis je l'ensevelis, les larmes aux yeux. La jeune fille m'avait rejoint. Voyant mes larmes, elle ne put retenir les siennes. Néanmoins elle m'encouragea. Quand elle apprit mon nom, elle murmura :

— Un héros de ta classe ne devrait jamais pleurer, Moni-Mambou;

Nous nous acheminâmes vers le village de NGodi, celui qu'habitait la jeune fille. Inutile de vous dire que j'y fus accueilli en triomphe lorsqu'on me vit apparaître, à côté de l'ancienne captive du sadique. Mais la fête ne me dit absolument rien. Sans Yengui, toute joie était devenue fade, insipide. J'acceptai néanmoins l'hospitalité que m'offrirent les habitants de NGodi et je demeurai dans ce village plusieurs lunes durant sous le signe du deuil, de la mélancolie et de la nostalgie.

L'eau de la rivière maudite

L'histoire qui va suivre est l'une de celles qui ont le plus marqué ma vie d'aventurier. Et vous allez comprendre pourquoi.

C'était un soir. Un beau soir à l'air pur, au ciel limpide. Je venais de quitter, trois jours auparavant, le village de NGodi et me dirigeai vers le Nord-Est. Seul désormais. La saison des pluies revenue depuis peu, faisait éclore les fleurs dans la brousse et la forêt. C'était beau, enivrant. Je me sentais heureux de vivre au milieu de cette nature parfumée et si artistiquement parée. Aussi, m'en allais-je, le pas allègre, un petit refrain aux lèvres. La nuit bientôt tomba. Le firmament comme balayé et dégagé, exposait un tapis sombre sur lequel scintillaient des milliers et des milliers de paillettes de diamant. Derrière une montagne, là-bas, à l'horizon, la lune fourbissait encore ses feux et achevait sa toilette des grands jours avant de paraître à son tour. Je m'assis sur une pierre, au bord du sentier et me mis à contempler ce tableau capable d'émouvoir le cœur le plus dur et le plus fermé à la beauté de la nature. Puis je me décidai à hâter le pas. Je débouchai finalement dans un village (je devrais dire une ville tellement il était grand). Personne dehors. Je marchai sur la première case en vue. Une femme, sous la véranda, apprêtait une sauce à l'arachide dans un bain d'huile de palme.

— Salut à toi, honorable progéniture des Mânes de ce village, fis-je.

Elle se retourna (car elle me tournait le dos), me toisa avec méfiance et dit :

— Salut étranger. Que tous les esprits de ce village t'accueillent avec bienveillance.

— Pourrais-tu me dire, femme, où je me trouve. Je n'ai jamais été par ici.

— Tu es au pays des Agandé, étranger. Et cette ville s'appelle Akrikritomécri.

— Hum !... Voilà un nom bien étrange. Je parie que je n'arriverai jamais à le prononcer. Comment dis-tu ? Akrito...

— Cela n'a pas d'importance, étranger... Peux-tu accepter ce tabouret ?

— Non merci. Je voudrais plutôt que tu m'indiques l'emplacement du mbongui où je puis retrouver la compagnie des hommes.

Je vis la femme baisser la tête. Comme elle demeurait silencieuse, je repris :

— Femme, je t'ai demandé de m'emmener auprès des hommes.

Elle releva la tête. Malgré la pénombre qui régnait sous le toit, je remarquai qu'elle était triste.

— Il n'y a point d'hommes ici, étranger, dit-elle tout bas. Cette ville n'est habitée que par des femmes.

Je reçus la nouvelle comme un coup de massue. Point d'homme ? Rien que des femmes ? Était-ce possible ? Je lui posai toutes les questions. Aucune réponse. Elle se contenta de murmurer.

— Assieds-toi car tu me parais fatigué.

Elle attisa le feu. Quelle beauté ! je m'assis sur le tabouret qu'elle m'indiquait et demandai à boire

— Je ne puis, hélas, satisfaire ton désir, étranger. Il n'y a point d'eau ici. Je vais plutôt te donner deux mangues bien juteuses et une noix de coco. Cela tranchera ta soif, j'en suis sûre.

Je ne pus contenir mon abasourdissement.

— Comment ? m'écriai-je. Pas d'eau ? Pas d'homme ? Mais quel est donc ce pays ? Comment peut-on y vivre ?

La voix de mon hôtesse se fit soudain dure.

— On y vit quand même, étranger. Et ce, depuis des années. On suce le jus des fruits et l'on boit du lait des noix de coco. Quant aux hommes, on a appris à s'en passer... Si tu as soif, voici deux mangues et une noix de coco.

— Veuillez m'excuser, mais je n'ai jamais rencontré pareil cas depuis que je parcours en tous sens le pays.

Elle ne répondit pas à ma remarque et sortit. Quel étrange pays ! Je ne m'y sentis pas en sécurité dès ce premier contact et le langage énigmatique de

cette femme m'intriguait beaucoup. Pas de doute. Il y avait quelque chose de caché dans ces propos. Il me fallait absolument briser la coque et tremper mon doigt dans la substance opaque qu'elle renfermait. Je ne touchai pas aux mangues qui pourtant sentaient bon et me faisaient saliver. Soudain je ne pensai plus ni à la soif cruellement logée dans mon gosier, ni aux mystères que recelait ce pays, mais à cette femme; c'était curieux. Elle n'était pourtant pas la première que je rencontrais dans ma vie d'homme errant. Il y avait eu la très jolie princesse Kobé; il y avait eu la captive du sadique de NGodi, une fille passablement belle et qui avait des yeux à vous faire rêver pendant des décennies entières. Pourquoi donc celle-ci, que je venais à peine d'aborder préoccupait-elle mon esprit ? Et dire que de toutes les trois, elle était la moins sympathique ! je l'entendis qui revenait.

— J'ai réussi à avoir encore dix mangues, déclara-t-elle en enjambant le seuil de sa case. Avec ça, ta soif sera étanchée...

Apercevant les premiers fruits encore intacts, elle s'interrompit et me regarda avec une certaine sévérité dans les yeux.

— Qu'attends-tu pour manger ces mangues ? Tu crois peut-être que je plaisante ?

Ayant dit cela, elle alla s'asseoir près du feu et se mit à tourner avec une cuillère en bois le mets appétissant. Je toussai légèrement et dis :

— Chez moi on coupe la soif avec de l'eau et non avec des mangues.

— Mais je sais bien, dit-elle avec énervement. Je sais que partout dans le pays c'est comme ça. Ici c'était pareil il y a quelques années. Mais...

— Mais quoi ? Achève, je t'en prie.

— Non, ne m'en fais pas dire plus, étranger. Si tu as vraiment soif, fais ce que je te dis. C'est tout.

Je remarquai qu'une certaine peur l'avait envahie soudain. Elle me donna l'impression que quelqu'un surveillait ce qu'elle disait. Abandonnant la cuisine, elle entreprit de me préparer une couchette dans un coin de son habitation. Je sentis de nouveau l'étrange impression se déchaîner en moi. Elle était vraiment belle, cette femme. Et quel déhanchement ! Quelle démarche souple ! Plus elle se montrait insolente et incisive, plus je me

sentais attiré vers elle. Que m'arrivait-il ? Je fis un effort et chassai de mon esprit ces pensées, et je renouai la conversation sur le même sujet.

— Dis-moi, femme, qui a choisi l'emplacement de cette ville ?

— Quelle question ! Tu ne vas quand même pas croire que ce sont les femmes qui l'ont choisi ? Ce sont les ancêtres de la tribu naturellement.

— En effet, il n'y a pas de raison qu'il en soit autrement.

Je fus interrompu soudain par un appel chuchoté du dehors. Quelqu'un appelait mon hôtesse. La jeune femme prêta l'oreille et dit :

— Je te prie de m'excuser un moment. On me demande dehors.

Elle sortit en refermant soigneusement la porte. Je me levai, m'approchai et collai mon oreille contre le battant. Incroyable ! Elle s'entretenait avec un homme. Les voix baissèrent soudain comme si les deux interlocuteurs avaient deviné que je les écoutais. Cela ne dura que quelques instants d'ailleurs. Je revins à ma place, pris une mangue et me mis à la sucer en faisant semblant de somnoler. La jeune femme rentra.

— Ah ! tu t'y es enfin mis, dit-elle apercevant le fruit entre mes doigts. Voilà qui me fait plaisir.

Elle s'approcha. J'eus l'envie de la saisir et de l'attirer vers moi. Mais je me retins et gardai les yeux mi-clos.

— Mais on dirait que tu as déjà sommeil, s'exclama-t-elle. Réveille-toi. Il faut que tu manges...

— Je sens en effet mes yeux s'alourdir, mais ce n'est rien. On peut continuer à discuter, si tu veux.

Il y eut un silence et ce fut encore moi qui le rompis.

— Ça doit être un pays merveilleux que celui des Agandé... Seulement il faut avouer que vous êtes un peuple bizarre quand même. Pour bâtir un village ou une ville, on choisit en général un endroit près d'un point d'eau or vous, vous avez préféré vous établir en plein désert.

Elle sursauta comme si une guêpe méchante venait de la piquer.

— Mais ce n'est pas un désert ici, étranger, protesta-t-elle. Il y a bien une rivi... oh ! Non, j'allais dire une sottise. C'est toi qui as raison, étranger. Je pense que nos ancêtres étaient des gens bizarres...

Je souris d'incrédulité. Elle était bien naïve cette femme si elle me prenait pour un nigaud né de la dernière saison sèche. Comme je ne disais rien, elle reprit :

— Mais on ne peut condamner nos ancêtres d'avoir choisi ce désert, n'est-ce pas ? Ils avaient peut-être des raisons.

— Possible, fis-je dans un soupir.

— Au fait, dit-elle tout de suite, comment s'appelle ton pays ?

— Moi je n'ai pas de pays, femme. Mon nom est Moni-Mambou. La terre entière m'appartient. (J'avais pensé qu'en disant mon nom, mon interlocutrice réagirait d'une certaine manière. Il n'en fut rien. On ne me connaissait certainement pas par ici. C'était bien ainsi. La jeune femme qui venait d'ôter la marmite du feu fit observer, tout en renversant la nourriture chaude dans une assiette en bois) :

— Je ne sais pas si les habitants de ton pays sont aussi prétentieux que toi, mais tout de même tu es né quelque part, dans un grand village ou une ville.

— Oui, bien sûr. Je suis né au bord du grand « nzadi » d'une famille assez aisée. Puis un matin, je suis parti, malgré moi, vers l'aventure. Je compte finir mes jours ici ou ailleurs. Je te répète, malgré ce que tu en penses, que je suis partout chez moi.

Elle poussa vers moi l'assiette et m'invita à manger avec elle. Ces Agandé avaient des manières bien étranges.

Il ne serait jamais venu à l'idée d'une femme de ma patrie d'inviter un homme à manger avec elle dans une même assiette. Par respect pour la tradition, elle n'oserait pas. Et même s'il n'y avait pas la tradition ! Aussi fis-je remarquer à mon hôtesse.

— C'est bien la première fois de ma vie que je vais manger dans la même assiette qu'une femme.

— Eh ! bien, ne te gêne pas, rétorqua-t-elle en souriant. Chez nous, c'est ainsi.

— Comment, c'est ainsi, répondis-je vivement puisque vous n'avez jamais connu la compagnie d'un homme.

— Mais ma mère était bien mariée, étranger. J'ai vu comment vivaient mes parents. Et puis ce ne sont pas toutes les Agandé qui sont privées de maris. C'est particulier à notre région.

— Ah ! bon... c'est, en quelque sorte, une invention des habitants d'Akrikri... Excuse-moi de ne pouvoir prononcer correctement ce nom...

— Oublions cet état de choses, étranger, veux-tu ?

— Maintenant que tu connais mon nom, tu peux l'employer à la place du mot étranger. Oublions cela, ça me paraît difficile, Zimoli.

Elle sursauta et le morceau d'igname qu'elle tenait dans sa main droite, tomba. Avec ahurissement, elle demanda :

— Tu connais mon nom ? Qui te l'a dit ?

Je me mis à ricaner. Mais devant l'insistance du regard dur de mon interlocutrice, je dus mentir.

— C'est mon petit doigt, chère Zimoli. Et puis cette chaînette que je porte à mon cou. (c'était celle que m'avait offerte la princesse Kobé). Mon petit doigt perçoit tout et même ma chaînette traduit.

Je vous avoue que je réussis cette fois-ci à provoquer chez la jeune femme la réaction que je voulais. Elle s'affola presque et du coup mit fin à son repas.

— Ainsi donc, tu es un magicien, Moni-Mambou.

— Oui, Zimoni. Tiens, ma chaînette m'a encore dit, pendant les deux fois que tu t'es absentée, qu'il existe à Akrikri... (décidément je n'arriverai jamais à prononcer ce maudit nom) un homme. Un seul. Il est le chef ici. Mon bijou m'a même signalé l'existence non loin d'ici, d'une rivière dont vous ne buvez pas l'eau.

Paniquée, la pauvre femme ne savait plus que dire. Je sentis qu'elle commençait à me haïr et à regretter de m'avoir hébergé. J'essayai de la rassurer. Elle protesta, sans élever la voix.

— Non, non, je n'ai pas confiance en toi. Tu es un dangereux sorcier. J'aurais dû me méfier. Voilà ce que c'est que d'être hospitalière.

— Alors, tu me chasses de chez toi, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas. Regrettait-elle ce qu'elle venait de dire ? Elle me tourna le dos. Je me levai et dis :

— Merci quand même pour tout ce que tu as fait pour moi, Zimoli. Je vais passer la nuit à la belle étoile. J'en ai l'habitude et d'ailleurs c'est plus agréable.

Elle redevint soudain gentille.

— Non, ne t'en va pas, supplia-t-elle, et oublie les méchancetés que je t'ai dites.

Je me rassis. On ne se dit plus rien jusqu'au coucher. La nuit fut calme et mon sommeil profond. Au matin, le jour s'annonça orageux pour moi.

— Moni, lève-toi et suis-moi, dit sèchement Zimoli.

— Pour aller où ?

— Je te prie de garder ces questions pour toi. Allez, lève-toi.

— Ah, je vois. C'est l'audience avec le grand chef. Il faut avouer qu'il reçoit tôt.

Zimoli me regarda durement. Plus aucune marque de sympathie sur son visage. A présent elle parlait d'une voix qui n'admettait aucune contrariété. Je me levai et dus la suivre. Du reste, je souhaitais vivement la rencontre avec ce personnage étrange. Nous traversâmes le village encore endormi. Nous arrivâmes devant une grande maison au toit en chaume soigneusement posé et aux murs décorés de dessins bizarres. Zimoli en poussa la porte en bois sculpté puis me fit signe d'entrer. Je m'exécutai. Elle entra à son tour et referma la porte. La salle était dans l'obscurité. Elle me prit par la main comme on le fait d'un enfant et me guida à travers un couloir qui me parut interminable. Soudain je fus poussé dans une petite

pièce à peine éclairée par un feu mourant. Elle me dit à l'oreille de m'asseoir. J'obéis. Une voix grave et comme venant d'outre-tombe se fit entendre :

— Sois le bienvenu, Moni-Mambou.

— Je te salue, ô grand chef.

Un ricanement sauvage emplit la petite pièce puis :

— Ah ! Tu sais déjà qui je suis. Tu es vraiment un être extraordinaire. Cependant, prends garde. La présomption se paie cher ici.

— Je ne suis point présomptueux, grand chef. J'aime dire la vérité, c'est tout.

— Moi aussi j'aime la franchise, jeune homme. Aussi ne voudrais-je rien te cacher.

Il frappa trois fois dans les mains et trois femmes hideusement mamelues apparurent, sagaies aux poings. Le chef que je ne voyais toujours pas ordonna :

— Conduisez cet homme où. vous savez.

Je fus brutalement saisi par deux femmes dont les mains calleuses rappelaient celles d'un bûcheron et de nouveau, je fus replongé dans le couloir obscur. On marcha pendant un bout de temps. Ce palais était vraiment grand. Du moins c'est l'impression que j'en eus. On déboucha sur une grotte que le soleil levant éclairait déjà. Le sol de cette grotte était jonché de squelettes humains. La vision me fit frémir.

— Alors que penses-tu de cela ? tonna une voix derrière moi.

Je me retournai. Le chef, un homme élancé, harmonieusement musclé et bronzé, me faisait face. Il n'avait pas encore atteint la quarantaine. Il souriait d'un air ironique. Je le toisai avant de répondre à sa question.

— Ce n'est pas un beau spectacle.

— Ce sont des squelettes d'hommes...

— En effet.

— Tu comprends ce que cela veut dire ?

— Un peu... J'essaie de comprendre.

— Ne te tracasse pas, Moni-Mambou. Je vais tout dire. Ici il n'y a qu'un homme. C'est moi. Je suis le seul maître ici et je règne sur Akrikritomécri depuis des saisons et des saisons. Je n'aime pas mes semblables les hommes. Je les déteste parce qu'ils sont dangereux et capables de me ravir ma place. Et puis je veux pour moi seul toutes les femmes d'Akrikritomécri. C'est pour cela que j'ai supprimé mes propres frères, même mes fils. Et chaque enfant mâle qui naît est vite réexpédié là d'où il est venu. Maintenant, à moi seul les femmes. As-tu compris à présent ?

— Oui et je t'en remercie. Seulement tu règnes sur un pays qui manque d'eau, n'est-ce pas ?

— Décidément tu es bien informé et je vois que Zimoli n'a omis aucun détail dans le compte rendu qu'elle m'a fait. En effet cette question d'eau me fait beaucoup de peine. C'est un sujet de tracasseries quotidiennes pour moi.

Personnellement je ne manque pas d'eau puisqu'il y a des esclaves qui vont la puiser pour moi à des dizaines de lieues d'ici, mais j'aimerais tout de même que mes femmes et leur progéniture en aient également. Or cela n'est pas possible. Alors que faire ? Il coule, derrière la montagne qui s'élève à quelques dizaines de mètres d'ici, une rivière. Autrefois son eau était potable. Mais à partir du moment où j'ai commencé à exécuter les maris de ces femmes, elle est devenue amère, très amère. Je l'ai fait boire un jour à deux femmes qui me désobéirent, elles devinrent galeuses et moururent peu de temps après. Depuis ce temps mes bien-aimées ne se désaltèrent plus qu'avec le jus des mangues ou le lait de noix de coco suivant les saisons.

— Ce sont les Mânes qui t'ont puni, grand chef.

— Tu n'es pas le premier à me dire ces âneries, Moni- Mambou.

— Si je comprends bien, tu ne tiens pas compte de cet avis ?

— Non, aucunement.

— Ce qui signifie que tu n'as pas conscience des crimes que tu commets ?

- Je n'aime pas trop les questions, Moni-Mambou. Je n'admets pas non plus qu'on m'en pose beaucoup.
- Je comprends... Bon, maintenant je voudrais savoir pourquoi tu m'as fait appeler ?
- Tu oses poser une question pareille après ce que tu as vu et ce que je viens de te raconter ?
- C'est une question de routine que je pose souvent à ceux qui me dérangent.
- J'espère que tu vas bientôt finir de crâner, Moni- Mambou, hein ! Je n'ai pas l'habitude de me montrer désagréable avec mes hôtes, mais parfois, quand j'y suis obligé... Tu es un homme. Tu sais donc le sort qui t'attend ici.
- Apparemment oui.
- C'est parfait. Mais avant d'en arriver là, je voudrais la chaînette que tu portes à ton cou.
- Hum ! Hum ! Je vois ça. Elle ne t'a rien caché, l'aimable Zimoli. Je veux bien te la donner, mais si tu en attends des miracles, tu risques d'être déçu.
- Comment cela ? Aurais-tu menti à Zimoli, toi qui n'aimes dire que la franchise ?
- Non. C'est tout simplement parce que cette chaînette ne peut opérer des prodiges qu'à mon cou. Je suis le seul à comprendre son langage.
- La ruse ne réussit pas avec moi, Moni-Mambou. Je suis un vieux singe à qui te ne peux apprendre à faire la grimace.
- Je n'en disconviens pas. Mais ce que je viens de te dire est la vérité même.
- Tu t'obstines, misérable. Tu refuses de me donner ce bijou ? Eh bien ! on va voir qui est le plus fort ici.

Six gardes me saisirent pour me maîtriser. Après m'avoir souffleté les deux joues, le grand chef m'avait tailladé le dos avec ses ongles et ses dents à la manière d'un fauve. Puis il s'était emparé de ma chaînette... On alla ensuite

me jeter dans un cachot humide et sombre. J'y demeurai trois jours sans voir personne. On venait me donner à manger par une petite ouverture pratiquée dans la porte d'entrée, mais je ne voyais jamais la main qui apportait cette nourriture. Un matin, cependant, la porte s'entrouvrit. Je me reculai et commençai à regretter mes armes perdues dans la grotte du sadique de NGodi. Il ne me restait qu'un poignard que je ne maniais pas encore parfaitement. C'est qu'après la mort de Yengui, le goût de l'aventure m'avait abandonné et j'aspirais sincèrement à la vie des sédentaires. Mais allais-je y parvenir ? On poussa délicatement le battant. Je me reculai encore et tirai mon poignard du fourreau.

— Chut ! N'aie pas peur, Moni. C'est moi Zimoli.

— Qu'est-ce que tu me veux, traîtresse ? Va-t-en ! Je ne veux pas te voir.

— Ne te mets pas à crier ainsi. Le grand chef pourrait être alerté. Il habite juste au-dessus de la prison.

— Je m'en moque à présent. Tout cela m'est égal. Va-t-en !

— Écoute-moi un instant, je viens te faire une proposition.

— Une proposition, toi ? Tu veux encore me tirer les vers du nez. Inutile, tu n'obtiendras rien.

— Cesse de faire le dur, Moni. Tu pourrais le regretter. Je veux te parler sérieusement... Tu sais tout sur notre cité à présent. Mais ce que tu ignores, c'est que nous les femmes en avons assez de cette brute, de ce tyran. Tu m'entends ? Nous en avons assez !

— Mais que veux-tu que ça me fasse ? Et puis ce sont bien les femmes qui assurent sa garde...

— Je vois ce que tu veux dire, comprends-nous, Moni. Nous sommes des femmes et malgré le courage ou les intentions que nous pouvons avoir, nous demeurons des femmes. Il faut nous aider, nous servir de stimulant, Moni- Mambou.

— Si c'est un piège que tu me tends, autant te rassurer tout de suite. Je n'y tomberai pas.

Zimoli parut découragée. Néanmoins elle insista encore.

— Moni-Mambou, aide-nous à nous débarrasser de ce tyran.

— Vous êtes bien ses complices, n'est-ce pas ?

— Tu ne m'as donc pas compris ou bien tu ne veux pas me prendre au sérieux.

— Inutile d'insister, te dis-je.

— Alors tu as le cœur aussi sec que cet homme, Moni- Mambou. Bien.

Elle pivota sur ses talons et s'apprêtait à regagner la sortie lorsque je la retins par la main.

— Attends. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Nous libérer et te libérer, répondit Zimoli avec précipitation.

Ce n'était pas la réponse que je voulais, car j'avais bien compris le sens de son intervention. Je voulais qu'elle me dise comment m'y prendre. Je fis donc observer.

— D'accord, mais c'est une entreprise difficile, Zimoli.

— Avec ta chaînette magique, c'est un jeu, Moni.

Voilà ce qu'il en coûte de pousser trop loin la plaisanterie. Ainsi la jeune femme avait cru à mon histoire. La chaînette ! Ma pensée revint aussitôt vers la princesse Kobé qui m'avait donné ce souvenir. Et je me mis à rêver.

— Eh bien ! quoi ? dit avec étonnement Zimoli.

— Heu... Oui. Ma chaînette... Mais tu sais bien que je ne l'ai plus.

— Ce n'est rien, Moni. Je puis te la rapporter, moi.

En effet, elle me la rapporta deux jours après. Je regardai curieusement ce bijou auquel tout le monde, même ce naïf de chef, prêtait tant de vertus. Et je souris.

— Maintenant à toi d'agir, Moni. Avec cette chaînette, tout est possible, n'est-ce pas ? Bonne chance.

— Un instant, Zimoli. Pour agir, il faut que je sorte d'ici.

Elle ne cacha pas son étonnement.

— Tiens, mais je pensais qu’avec... Bon qu’à cela ne tienne. Je reviendrai t’ouvrir la porte dès ce soir.

— Non, je préfère que ce soit demain à l’aube.

— C’est entendu. Dès demain, au premier chant du coq, ce sera mieux.

On se quitta en se coulant un regard complice. Demeuré seul, je réfléchis longuement et échafaudai un plan. Puis je pris du repos et un sommeil réparateur. Le lendemain, quand le coq du palais eut terminé de s’égosiller, la porte fut entrebâillée et la tête de Zimoli apparut.

— Viens, chuchota-t-elle, je vais te conduire auprès du grand chef.

Nous empruntâmes un couloir secret dépourvu de gardes. A l’entrée de la chambre du monarque, une jeune femme fort belle nous barra la route avec sa lance. Zimoli lui coula quelques paroles dans le creux de l’oreille et l’arme se releva. Zimoli m’introduisit et se retira. Je refermai la porte bruyamment. Le chef qui dormait et ronflait comme un ogre repu, se redressa soudain et raviva le feu. L’une des gardes, l’unique qui se trouvait là, s’avança vers moi, une sagaie au fer brillant au poing. Je lui fis un clin d’œil. Elle parut me comprendre. Le grand chef ahuri, me regardait et se mit à balbutier :

— Toi, ici ?... Mais... Comment as-tu fait ?

Je ricanai, m’assis tranquillement sur un tabouret sculpté et répondis :

— Oui, je suis là. Et ce, grâce à ma chaînette. Elle ne peut demeurer plus de trois jours hors de mon cou.

— Oh ! fit le tyran avec ahurissement. Tu as osé ? Gardes ! Gardes !

— Ne te fatigue pas. Tes gardes ne viendront pas. Ma chaînette magique les a tous plongés dans un sommeil profond. Quand à celle qui est là, si elle le désire, je peux lui prouver que je ne badine pas.

A ces mots, la femme se précipita vers la sortie et disparut. Le chef désarmé regarda avec affolement autour de lui et saisit un couteau à plusieurs lames.

— Pas de ça, grand chef. Je ne suis pas venu ici pour la bagarre. D’ailleurs tu vois bien qu je ne suis point armé.

- Alors que veux-tu ? vociféra-t-il.
- Je te demande simplement de me suivre.
- Te suivre ? Où ?
- Je n'aime pas répondre aux questions et je déteste qu'on m'en pose trop. Lève-toi, sinon je te transforme en statue de bois.
- Mais je voudrais quand même savoir où tu m'emmènes.

Je vis qu'il tremblait et je m'enhardis.

- Tu veux adoucir l'eau de la rivière maudite, n'est-ce pas ? Eh bien ! suis-moi. Je vais te conduire auprès du fétiche qui t'aidera à accomplir ce miracle.
- Pourquoi ne vas-tu pas le chercher pour moi ?
- Parce que cela n'est pas mon affaire. C'est toi que ça regarde. Moi, je ne fais que t'aider. Dès que tu auras ce fétiche, moi, je m'en irai, car ma mission sera terminée.
- On pourrait peut-être se faire accompagner par deux gardes...
- Les femmes doivent ignorer les secrets des hommes, grand chef. Ce sont nos ancêtres qui le disaient. Viens, il ne faut pas que le jour nous surprenne là-haut.
- Là-haut ? Parce que nous allons sur la montagne de feu ?
- C'est ça. Mais nous n'avons rien à craindre puisqu'elle n'est pas en éruption.

Il se leva d'un pas hésitant mais n'abandonna pas son arme. Nous sortîmes du palais et prîmes la direction du volcan. J'ai oublié de vous signaler qu'il y avait, non loin de la ville, un volcan au repos mais dont le cratère faisait sortir quelques volutes de fumée. C'est là que j'avais décidé d'emmener le tyran.

- Le fétiche, selon ma chaînette magique, est près du cratère. C'est une pierre rouge qui adoucit tout ce qui est amer.
- C'est vraiment un risque que nous prenons, maugréa-t-il.

- Il faut bien. On n'a rien sans peine, grand chef.
- En effet, Moni-Mambou, si ton fétiche réussit à accomplir le miracle que nous attendons, je te donnerai la moitié des femmes d'Akrikritomécri.
- Je t'ai déjà dit que je m'en irai... et puis les femmes, je peux m'en passer, tu sais.
- Tu as tort, Moni-Mambou. Oui, tu as tort. Hâtons plutôt le pas.

On approchait du sommet du volcan. Le bruit surgissant de son cratère se faisait plus intense et une fumée épaisse nous enveloppait.

- Nous y voilà, dis-je. Avance.
- Non, vas-y toi, j'ai peur.
- Allons donc ! C'est ici qu'il faut prouver que tu es un homme courageux et audacieux et non pas au milieu des femmes.
- Tu ne vas pas recommencer à m'injurier, Moni- Mambou. Je n'aime pas ça.

Mon œil avisa un objet brillant sur le bord du cratère. Le désignant, je dis au chef :

- Ne nous disputons pas. Voilà le fétiche, là, à quelques pas. Va le prendre.
- En effet, je l'aperçois, dit-il, il brille comme les pierres qui garnissent certains ruisseaux du nord. Mais j'ai peur de m'aventurer jusque-là.

Il se mit à tousser. J'insistai. Il fit un pas, puis deux... Je vociférai. Il toussa convulsivement puis revint sur ses pas.

- Que se passe-t-il ?
- Je ne peux pas, Moni-Mambou. Vas-y toi.
- Je veux bien. Mais je te préviens que dans ce cas, selon ce que m'a dit encore ma chaînette, c'est moi qui deviendrai le grand chef.
- Dans ce cas, j'y vais.

Il s'élança d'un seul trait pendant que je me reculais. Je n'entendis qu'un grand cri de désespoir puis le bouillonnement du volcan. Un fuseau

lumineux éclaira le ciel. Je détalai à toutes jambes et revins vers la ville. Les femmes, rassemblées sur la place publique et qui regardaient le volcan, explosèrent de joie quand elles m'aperçurent. Zimoli accourut en criant :

— Tu nous a sauvées, Moni-Mambou. Nous te faisons roi.

Toutes crièrent :

— Nous te faisons chef.

— Je vous ai sauvées de la tyrannie mais pas de la soif, déclarai-je, encore essoufflé

— De la soif aussi, jeune homme, déclara une vieille femme que je n'avais pas remarquée. C'était moi qui, avec des herbes et des plantes, empoisonnais l'eau pour me venger de cette canaille qui avait assassiné mon mari et mes six garçons.

Je ne fus pas le seul à être étonné. Il y eut sur les visages des femmes de l'ébahissement, de la haine, de l'incrédulité. Je m'avançai vers l'aïeule et lui dis doucement :

— Si tu ne mens pas, tout le monde ici présent te pardonnera. Dans le cas contraire, tu mourras, torturée.

— Suivez-moi tous à la rivière, dit-elle.

Nous accourûmes vers la rivière. La vieille femme prit une quantité d'eau dans le creux de sa main et la but. J'en fis autant.

— L'eau est douce, déclarai-je d'un air triomphant.

Alors comme des enfants, toutes les femmes se jetèrent dans la rivière, se mirent à boire goulûment et barboter en chantant et en dansant. Zimoli revint vers moi.

— Maintenant, dit-elle en me prenant par la main, tu es mon prisonnier.

Je me sentis défaillir. En tout cas incapable de lui opposer la moindre résistance. Laissant les autres à leurs ébats, nous reprîmes le chemin de la ville sous la caresse de la première brise matinale.

Le passage de Téka

Quiconque connaissait ma vie aurait juré, j'en suis sûr, en me voyant vivre à Akrikritomékri, que la route de l'aventure était à jamais fermée pour moi, que j'étais devenu un hère sédentaire. Neuf lunes au même endroit ! Me croyez- vous capable d'un tel exploit ? Pourtant c'était vrai. Je venais d'entamer ma dixième lune sous le ciel de cette cité où régnait littéralement l'élément féminin. Je n'exagère pas quand je parle de règne. Il était effectif, accapareur, ferme. Je le subissais bien malgré moi par l'entremise de Zimoli qui me tenait solidement. N'allez pas croire qu'elle avait fini par faire de moi un esclave. Non, pas jusque-là. Disons que j'étais devenu un objet pour elle. Mais un objet chéri, conservé tendrement et avec une jalousie sans égale. Autant vous avouer tout de suite que les autres femmes étaient furieuses. Ah ! ça, oui. Pour être en rogne, elles l'étaient ! Ça se sentait comme le fumet de la civette. Ça se voyait comme une grosse verrue au milieu du visage. Qu'est-ce qu'elles ne faisaient pas, ces femelles, pour prouver leur mécontentement ? Quand je passais près d'elle, elles me mitraillaient avec des yeux furibonds agrémentant cela de moues agressives. Certain jour, l'une d'elles me toisant, renifla comme une vieille truie, puis de ses dents serrées et de ses lèvres en accent circonflexe laissa échapper :

— Siah !

J'en fus estomaqué. Ce cri, que les femmes de Kôngo émettaient avec dédain, traduisait le plus grand mépris, la haine et la jalousie qu'elles formaient contre quelqu'un depuis un certain temps; quand une femme l'adressait à une autre, cela se terminait souvent par une bagarre. Moi je me contentais de lui demander :

— Pourquoi as-tu fait ça ? Je t'inspire de l'horreur jusqu'à ce point ?

Un coup d'œil en biais. Une nouvelle moue et la voilà qui s'en va en se déhanchant d'une manière délibérément provocante. A une autre qui passait devant notre case un matin, j'adressai un bonjour amical. Elle fit quelques pas avant de répondre sans s'arrêter :

— Tu te trompes si tu crois que nous allons toutes te courir après. Pouah !

Je devine que cette femme voulait exactement dire le contraire. Vous voyez donc comment je subissais le règne des femmes ? Un véritable raz de marée de jalousie, je vous dis. Et je ne vous souhaite pas d'en connaître un jour. A moins que vous ne soyez doué d'un extraordinaire pouvoir de séduction comme ces héros dont on a immortalisé les exploits. A la suite de cela, je me suis d'ailleurs demandé quel genre de feu consume perpétuellement la case d'un polygame. Par les boucs de Kôngo, je confesse que jamais je ne deviendrai polygame.

Et ma compagne, comment se comportait-elle devant ce déferlement de haine ? Elle ne semblait pas s'en faire. Au contraire, plus on s'acharnait contre elle, plus elle durcissait sa position et exerçait sur moi une poigne vigoureuse. Toutefois, pour doser les choses, elle se faisait plus aimante et plus tendre. Elle n'était pas bête, Zimoli. Elle savait les conséquences d'un régime trop autoritaire imposé à un homme. Surtout si ce dernier ne manque pas de charme ! Elle faisait donc la part des choses. Si extérieurement elle brandissait un bouclier à décourager la plus agressive des femmes de petite vertu, dans notre case elle savait être l'épouse qui se fait respecter, désirer et aimer. Mais une épouse qui tient bien son homme et qui est prête à se défendre avec dents et ongles pour pouvoir le conserver. Et c'était cela que faisait Zimoli. Et c'était cela qui engendrait hargne et humeur massacrant chez les autres femmes d'Akrikritomécri.

— Pourquoi agit-elle de la sorte, cette Zimoli ? entendais- je souvent quand ces femmes se retrouvaient. Et l'esprit communautaire qui fait la renommée de notre race, qu'en fait- elle ?

C'était à vous dresser les cheveux sur la tête. A-t-on idée de parler esprit communautaire dans ce domaine-là ? Par les boucs de Kôngo, je n'allais pas sortir vivant de cette cité ! Car dites-vous que les choses empirèrent. Zimoli fut violemment prise en grippe et mise en quarantaine. Ce qui me consola c'est que jamais on ne porta la main sur elle. Était-ce un signe de reconnaissance envers moi ? Ou parce que Zimoli, à cause de son courage et de son dynamisme avait été, après le tyran, le chef numéro deux d'Akrikritomécri ? Il y avait sans doute un peu de tout cela. Et je m'en réjouissais car il ne me plaisait pas d'arbitrer un pugilat entre femmes. C'est un arbitrage oui vous crée plus d'ennuis que de gloire. Ça vous fait détester des deux adversaires ou des deux camps en présence qui interprètent

toujours mal telle ou telle intervention, telle ou telle initiative et surtout telle ou telle décision. Ça vous attire plus de dénigrement que de commentaires louangeux. Un arbitrage de querelle féminine ? Ça vous gâte un dossier pour l'avenir et pour de bon ! Il n'y eut donc pas de rixe à Akrikritomécri à cause de moi. Mais la jalousie dont Zimoli et moi étions l'objet signifiait bien qu'on souhaitait que notre union se disloque un jour.

Ce jour s'en vint un Ntatu (jour de repos dans tout Kôngo). Il prit le visage d'un bel homme connu pour ses exploits dans deux domaines précis : l'amour et le vol. Plusieurs fois condamné, jeté en prison en attendant d'être enterré vivant pour vols importants, il avait réussi à s'évader dans les royaumes voisins ou dans les forêts. En amour, il n'avait pas son pareil dans tout Kôngo. On disait qu'il possédait les philtres les plus redoutables et le charme le plus envoûtant. Il faut en effet reconnaître qu'auprès des femmes (mariées surtout) il avait un succès inédit et jamais réédité après sa disparition. Cela lui causait également d'énormes ennuis, mais l'homme était un galant impénitent. Quand il apparut à Akrikritomécri ce soir-là, il revenait, selon lui-même, du royaume des Loundas où il avait vécu sous un nom d'emprunt.

Cet homme célèbre s'appelait Téka. Il se fit héberger par Toméka, une fille particulièrement belle que tout Akrikritomécri appelait Mamiwata — la sirène — à cause de sa peau couleur-brique et sa chevelure abondante qui rappelait celle des femmes blanches qui vivaient à Mbandza-Kôngo. Toméka cacha son hôte deux jours durant et ne le montra à l'unique mâle de la cité, c'est-à-dire moi, que le matin du troisième. Les autres femmes apprirent la nouvelle par la même occasion; cela provoqua une vive réaction que j'eus du mal à endiguer. Je reconnus Téka dès qu'il me fut présenté. On me l'avait montré un jour au marché de Nkengé-Yalala alors qu'il était en train de boire du vin de palme en compagnie d'un grand dignitaire dont il courtisait l'une des épouses. (Mais le dignitaire ignorait cela, n'est-ce pas ?) Toutefois nous ne nous étions jamais rencontrés. Il avait certainement entendu parler de moi mais ne m'avait jamais vu. Pourtant il donna l'impression aux femmes qui assistaient à notre première entrevue que nous étions des compères. Ne dit-il pas dès qu'il m'aborda :

— Alors Moni-Mambou, c'est ici que tu es venu te terror ?

Ma surprise était grande et il en rit. Mais je compris tout de suite que Toméka lui avait parlé de moi. Néanmoins ses manières ne me plaisaient pas. Il prenait des airs de conquérant espagnol ou portugais étalant dès le débarquement ses intentions belliqueuses. Je n'aimais pas cela du tout. Mais il fallait se maîtriser et surtout éviter de donner l'impression de protéger une chasse gardée. Aussi répondis-je simplement :

— Oui, c'est ici que je suis en effet venu me terrorer.

Il éclata de rire. Un rire qui ne s'expliquait pourtant pas. Un rire qui provoqua une grande surprise parmi l'assistance. Téka arpentait la cour, se pavanant au milieu des femmes qui avaient formé cercle autour de nous. Il avait l'allure d'un grand chef guerrier expliquant avec un air de supériorité un plan de bataille. Il ne m'accordait aucun regard alors que mes yeux ne l'avaient pas quitté depuis le moment où l'on s'était rencontré au centre de la cité. Quand il eut cessé de rire, il dit, moqueur :

— Alors comme ça on vient établir son règne chez les femmes ?

Il commençait à trop exagérer. Il fallait le remettre à sa place.

— J'établis mon règne où cela me plaît, Téka.

Son sourire soudain s'évanouit sur ses lèvres, tandis que ses pieds se raidissaient et le figeaient sur place. Autour de lui quelques femmes reculèrent. Ces voleurs, je vous l'ai déjà dit, n'avaient pas bonne presse. Si Téka n'avait été doublé de dons de séducteur, on aurait vidé les lieux ! Mais il avait beau être un voleur, il séduisait. Téka ne s'attendait pas à ma bombe. Il ne lui était pas venu à l'esprit que quelqu'un prononcerait son nom dans ce pays où il arrivait pour la première fois. Aussi accusa-t-il péniblement le coup que je venais de lui porter. Comme il continuait à me regarder sans mot dire, Toméka se détacha du groupe des femmes et prenant le ciel à témoin, déclara :

— Moni-Mambou ment. Cet homme ne s'appelle pas Téka. mais Louzala. Croyez-moi, ce n'est pas Téka. Moni-Mambou ment. Il le présente ainsi pour vous le faire haïr et pour que vous le chassiez d'Akrikritomécri. Il est comme Tsiba, l'ancien tyran. Il veut régner seul ici. Ne l'écoutez pas ! Ne l'écoutez pas !

Les femmes se regardaient, elles hésitaient. Elles attendaient que l'hôte de Toméka se défendit lui-même. Celui-ci ne le fit point. Au contraire, avec un certain cran il dit :

- Oui, c'est bien Téka. Moni-Mambou n'a point menti. Mais je voudrais lui dire qu'il se trompe s'il croit ainsi m'évincer de cette cité en dévoilant ma véritable identité. On n'intimide pas Téka.
- Je ne sais pas où tu veux en venir, mais si tu as l'intention de t'établir ici, je crois qu'il y a intérêt à ce qu'on s'entende tous les deux.
- Un coq qui arrive pour la première fois dans un poulailler prouve à celui qui l'y a précédé que sa crête est aussi rouge que la sienne et que ses ergots et son bec ne sont point des attributs de parade. C'est à ce prix seulement qu'il arrivera à se faire respecter.

A peine avait-il fini qu'il fonçait sur moi, tête en avant, à la manière d'un bédouin. Surpris, je n'eus pas le temps de parer l'attaque. Je me retrouvai renversé sur le sol. Je tentai de me relever mais l'adversaire me cueillit par un crochet de droite qui me remit en place. C'est à ce moment seulement que je compris qu'il ne badinait pas. Je restai cloué au sol pour l'inviter à plonger sur moi. Il comprit et s'en abstint. Je changeai de tactique et fis mine de me relever. Je le vis revenir comme un bédouin qui va charger. Mes pieds se détendirent et l'atteignirent à la figure. A son tour de rouler sur la latérite. Sans lui laisser le temps de se ressaisir, je fis un plongeon sur lui et m'assis à califourchon sur son ventre. Il reçut une raclée plus terrible que celles que les geôliers des différentes prisons où il avait séjourné lui avaient servies. Il se mit à saigner du nez et de la bouche. Il était battu. Je m'apprêtais à le laisser quand j'entendis mon crâne résonner comme une cloche. Je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, beaucoup plus tard, au milieu de la nuit, Zimoli me raconta que c'était Toméka qui m'avait frappé avec une bûche encore verte. Elle ajouta que les autres femmes avaient applaudi ce geste.

- On ne veut plus de nous ici, Moni ! conclut-elle en pleurant. Allons-nous-en ! Laissons-les avec ce filou.

Je l'invitai au calme en lui déclarant que je me sentais très bien. Mais elle ne me crut pas, car un gros champignon boursouflait mon crâne. Elle

consentit à sécher ses larmes.

Le lendemain matin, je convoquai une grande palabre où Téka et moi échangeâmes des propos acerbes. Il le fallait car mieux valait vider l'abcès une fois pour toutes. Une fois tout le monde réuni, j'attaquai le premier.

— Téka, je voudrais te dire que si tu es venu ici pour y exercer tes dons de séducteur, le champ est libre et tu n'auras que l'embarras du choix. Mais de grâce évite de semer la zizanie parmi ce peuple qui a vécu en paix jusqu'à présent.

— Jaloux, n'est-ce pas Moni-Mambou ? Parce qu'on ne peut plus jouer les coqs uniques, ainsi que le disait Toméka hier.

— Désabuse-toi. Les femmes n'ont pas de place dans ma vie d'aventurier.

— N'empêche que tu t'es attardé ici et t'es accroché à Zimoli. Mais peut-être n'est-ce qu'une tactique. Car en fait, ce qui te plaît, à toi, Moni-Mambou, c'est commander. C'est régner sur des esprits faibles que tu peux mener à ta guise. Et comment y serais-tu parvenu à Akrikritomécri si tu n'avais séduit celle qui fut le bras droit de l'ancien tyran que tu as assassiné non pas pour délivrer ces pauvres êtres mais pour assouvir ta soif de pouvoir ?

— Erreur ! cria Zimoli. Depuis que Moni-Mambou vit ici, il n'a jamais exercé de pouvoir et l'idée ne lui est même pas venue de jouer les monarques. N'est-ce pas mes amies, vous qui m'écoutez. Répondez ! Mais répondez donc !

Silence. Pauvre Zimoli, elle croyait encore compter sur la solidarité qui liait toutes les femmes d'Akrikritomécri avant la mort de Tsiba. Sans le savoir, elle venait d'apporter de l'eau au moulin de Téka qui, enhardi, reprit avec un sourire de triomphe.

— Et voilà la vérité. La seule vérité. Dire que si je n'étais pas venu, pareille situation allait se perpétuer. Un tyran chassant un autre tyran. Décidément les mânes ont tourné le dos à cette pauvre terre d'Akrikritomécri.

— Et Téka vint. Et Akrikritomécri fut sauvé. C'est ça n'est-ce pas ? Mais tu n'as pas tort, Téka. En vérité si j'ai délivré ces femmes de la tyrannie de Tsiba et de la soif de l'eau, je les ai par contre laissées dans les liens de

cet autre tyran non moins despotique : le désir charnel. C'est de cela que tu viens les sauver. Vas-y. Mais de grâce ne vois pas en moi un rival. Quant à régner ou quant à la soif du pouvoir, si je l'avais voulu, je serais devenu le monarque le plus en vue après le grand roi de Kôngo. Et c'est sur des hommes que j'aurais régné et non pas sur des femmes car, à mes yeux, un pouvoir n'est pouvoir que si on l'exerce sur des sujets qui vous valent, voire qui vous dépassent en sagesse et en savoir.

Il y eut un silence. Un long silence. Mes paroles semblaient encore résonner dans les tympans de toutes ces femmes qui nous avaient écoutés sans nous déranger comme si notre esclandre les amusait. Il m'arrivait rarement de tenir un tel langage. Mais pour remettre certains enquiquineurs à leur place, j'étais bien obligé d'y recourir même si par la suite je devais me faire mal juger. Téka réfléchissait à ce qu'il allait répondre. Cela se voyait à son attitude. Pouce et index caressant le menton. Yeux fixant le sol. Mais les femmes qui ne voulaient plus être les simples spectatrices de cette joute oratoire ne lui laissèrent pas le loisir de rassembler ses idées et de répliquer. L'une d'elles qui répondait au nom de Ngougni, véritable matrone mamelue, s'avança au milieu du cercle pour prendre la parole. Je trouvais que c'était injuste. Téka avait le droit de répondre. Mais peut-être ces femmes craignaient-elles que ne se renouvelle la scène de la veille. Aussi Ngougni, au nom de ses camarades déclara-t-elle d'une voix autoritaire :

— Moni-Mambou et Téka, le hasard vous a l'un et l'autre conduits dans notre cité presque inaccessible. Ce n'est peut-être pas un simple hasard d'ailleurs. Mais qu'importe. Ce qui nous intéresse, nous, c'est votre présence ici. Moni-Mambou, tu es déjà un des nôtres, car voici plus de neuf lunes que tu vis parmi nous. Téka, tu arrives seulement. Nous savons qui tu es et pourquoi tu t'es retrouvé ici. Néanmoins nous ne t'avons point mis à la porte de notre cité. Nous ne te demandons qu'une chose : fais un bon usage de notre hospitalité. Sinon, c'est moi qui te le dis, tu recevras un coup de pied où tu sais et te retrouveras hors d'Akrikrito-mékri. Et ce coup de pied c'est moi qui te l'administrerai.

La foule s'esclaffa. Je dus me contenir pour ne pas l'imiter. L'hilarité passée, Ngougni reprit.

— Quant à toi Moni-Mambou, nous te demandons de tempérer ton sang parfois trop bouillant et d'être un peu courtois, un peu modeste aussi. Tu

nous a bien surpris par la déclaration que tu viens de faire. Chacune de nous s'est demandée si c'est bien le héros sympathique et humble qui nous est apparu ici voici neuf lunes qui parlait. Nous comprenons que ton amour-propre a dû être égratigné, mais tout de même !... Espérons que ce n'est qu'un coup d'humeur. Et maintenant, devant nous, vous allez vous donner la main. Nous vous regardons.

Le premier, Téka, vint vers moi et au lieu de me tendre la main, me prit dans ses bras et m'étreignit bien fort. Une fois encore, il me surprit par ce geste instantané. Je répondis à son effusion. Les femmes applaudirent.

— Vous nous voyez ravies, mes braves maris. Par ce geste, vous venez d'enterrer la guerre.

Ngougni toussa car sa voix commençait à s'enrouer puis, avec solennité, reprit :

— Maintenant, écoutez-moi bien vous deux. Nous, femmes d'Akrikritomécri, n'attendrons plus que les hommes nous arrivent ici au hasard, comme à compte-gouttes et au gré d'un mâne plutôt misogyne. Nous en avons assez et notre patience est complètement usée.

Applaudissements frénétiques et nombreux signes d'approbation. Téka et moi manifestations plutôt un étonnement qui allait grandissant quand la matrone reprit la parole.

— Voici donc deux propositions que nous vous faisons, Moni-Mambou et Téka. Ou bien chacun de vous épouse la moitié des femmes d'Akrikritomécri (le partage sera fait au tirage au sort et dans tous les cas il sera équitable puisque nous sommes au nombre de vingt-quatre) ou bien vous vous engagez à ramener ici, chaque jour, un homme ou deux, ou même davantage. Vous irez les capturer où bon vous semble jusqu'à ce que toutes, nous ayons un époux. Voilà. L'assemblée m'approuve-t-elle ?

— Oui ! firent toutes les bouches qui émirent ensuite des hourras et des youyous assourdissants ponctués d'applaudissements frénétiques. La déclaration dépassait les limites de l'audace. J'étais demeuré coi. Téka paraissait perplexe et regardait l'une après l'autre les femmes qui se tenaient devant lui comme s'il voulait déjà désigner celles qui

formeraient sa smalah. Douze femmes à chacun ! Par les boucs de Kôngo, elles avaient un sens de l'équité, ces chères et tendres femelles ! Et elles ne nous laissaient pas le soin de faire notre choix. Non, pas de palabre ! Pourtant le nombre de jeunes femmes était bien inférieur et par-dessus le marché impair par rapport à celui des adultes et des matrones. Comment s'arrangeraient-elles dans la répartition pour prévenir toute scène de jalousie entre nous deux ? Ces calculs auxquels chacun de nous se livrait étaient bien amusants. Autant vous dire que je ne prenais pas cela au sérieux. Et Téka non plus, tout séducteur invétéré qu'il était. C'est lui qui, le premier, rompit le silence.

— Et si nous refusons, ou si l'un de nous refuse ? dit-il avec un sourire ironique. Ce sourire qui m'avait fait sortir de ma réserve. La réponse ne vint pas vite. Ces femmes n'avaient certainement pas prévu cela. Ce qui les étonnait encore plus c'était que cette question émanait de Téka dont on était sûr qu'il marcherait sans marchander. Toutes se tournèrent vers la matrone mamelue. Celle-ci comprit qu'il lui incombait de donner suite à la question posée. Elle le fit après avoir toussé à deux reprises.

— Si vous refusez ou si l'un de vous refuse, les esprits nous inspireront bien dans la décision à prendre. Seulement dites-vous bien que nous ne plaisantons pas.

Elle donna un signal en claquant des doigts et toutes se dispersèrent. Chacune d'elles devait ruminer une certaine colère contre ces deux hommes qui se faisaient prier. La dispersion se fit en effet en silence et aucune mine ne souriait. Vous vous demandez certainement quelle était la réaction de Zimoli et de Toméka. Eh bien, aucune d'elles ne disait mot. Se résignaient-elles ou s'étaient-elles ralliées à l'opinion de la majorité ? Comment le savoir ? Toutefois, en ce qui concerne Zimoli, je savais qu'au fond du cœur elle priait pour qu'on adopte la deuxième proposition. Il s'agissait de celle qui nous demandait d'aller à la chasse aux maris. Quand il ne resta que nous deux sur la place, Téka devenu soucieux me demanda :

— Penses-tu, toi qui les connais un peu, qu'elles puissent prendre des mesures rigoureuses contre nous ?

— Elles en sont capables. Mais je ne puis te dire quel genre de mesures. A mon avis nous devrions nous en aller et les laisser se débrouiller à trouver

des maris où bon leur semble. En tout cas moi je n'ai pas l'âme d'un polygame. D'ailleurs ai-je seulement celle d'un monogame ?

— C'est toi qui tiens un tel langage, Moni-Mambou ? Tu m'étonnes. Comment un héros qui a toujours été animé par le souci de protéger les faibles peut-il faire une telle proposition ? Non, ce serait une faute très grave que d'abandonner à elle-même cette colonie de femmes. Nous partis, comme disaient les Portugais à Mbanza-Kôngo, ce sera le chaos. Elles sont incapables de se diriger entre elles, Moni !

— En somme ce sont de grands enfants qui ont absolument besoin de notre aide et de notre protection, pour reprendre une autre expression lusitanienne qui était très à la mode à San Salvador. Admettons qu'il en soit ainsi. Que proposes-tu donc, Téka ?

— Essayer de les convaincre de réviser leur position.

— En d'autres termes une nouvelle négociation, quoi ?

— C'est ça. Car vois-tu, j'aime bien les femmes, mais dès qu'on parle d'engagement, aïe ! je me rétracte. Par principe j'ai horreur de tout ce qui peut lier ou enchaîner. Et je parie que si j'étais marié, il y a belle lurette que j'aurais fait connaissance avec la fosse du supplice. Tu me diras que j'y ai souvent été condamné, mais c'est différent, vois-tu ? Je pourrais à la rigueur, si ces femmes le désirent, rester quelques jours parmi elles — parmi les moins âgées du moins (car toi tu y renonces d'après ce que je viens d'entendre) mais ça s'arrêtera là. Qu'on ne vienne pas me parler mariage !

— Et la deuxième proposition, qu'est-ce que tu en penses ? dis-je après l'avoir écouté avec un certain amusement.

— Je ne peux pas y accéder. C'est un piège pour moi. En ce moment où le bruit court dans tout Kôngo que la chasse aux esclaves a repris de l'ampleur, me mettre à capturer des hommes fera croire à mes adversaires que j'ai changé de métier, que de voleur de grands chemins je suis devenu traitant. Ce serait la meilleure façon d'abrégier ma vie.

— Je suis de cet avis, Téka. Pourtant, c'est toi-même qui l'as dit il y a quelques instants, le problème posé par ces femmes est humain. Cela implique donc que nous le résolvions.

— Je crois qu'il faut laisser faire le temps, Moni-Mambou. A la longue, nous finirons par trouver une troisième voie.

J'en convins. Pour l'instant c'était la seule solution. Mais les femmes, elles, ne l'entendaient pas ainsi. Alors que nous nous apprêtions à nous séparer, nous les vîmes qui revenaient armées de sagaies, de lances, de grands couteaux à plusieurs lames et même de fusils. C'était la vieille armée d'Akrikrito- mékri qui venait de ressusciter. Manifestement elles étaient menaçantes et déterminées à nous arracher un engagement. Elles nous entourèrent en poussant le cri de guerre. Zimoli n'était pas parmi elles. Par contre Toméka brandissait un vieux mousqueton en gesticulant et en dansant tel un avaleur de feu. S'il n'y avait eu que des guerrières de son espèce, la partie aurait été une agréable séance de rigolade. Mais celles qui portaient lances, sagaies et couteaux inspiraient une réelle terreur. Plus tôt on négocierait, mieux ça irait. Je pris donc la parole pour tenter de les amadouer. Je fus hué et conspué. Téka voulut intervenir à son tour. Il fut saisi par les bras et entraîné vers le palais de l'ancien tyran. Quant à moi, je fus prié de marcher devant une horde d'une quinzaine de femmes qui toutes braquaient leurs armes sur moi. J'étais aussi conduit vers le palais. Quand elles nous eurent enfermés dans la fameuse prison où j'avais déjà séjourné, la matrone s'adressa à nous en ces termes.

— Nous vous avons conduits ici afin de vous empêcher de continuer à passer les nuits dans les cases respectives qui vous hébergeaient. Mais n'allez pas vous imaginer que c'est un repos que nous vous offrons. Vous êtes comme dans un conclave. Et vous n'en sortirez que lorsque vous aurez trouvé une solution acceptable au problème que nous vous avons posé. Seules les fillettes qui vous apporteront à manger auront accès au palais en plus des gardes qui assureront la surveillance.

— Elles sont ingénieuses, dit Téka.

— Oui, très ingénieuses. Mais je trouve qu'elles commencent à pousser la plaisanterie trop loin.

— Elles ont eu raison de prendre une telle décision. En effet, si chacun de nous avait continué à demeurer qui auprès de Zimoli, qui auprès de Toméka, cela finirait par engendrer des troubles dans la cité. En nous emprisonnant ainsi, elles ont empêché la jalousie d'éclater en scènes de violence. En même temps elles escomptent que l'hostilité de ce cachot

nous décidera à trouver vite une solution. Il faut leur rendre cette justice qu'elles sont plutôt perspicaces, Moni-Mambou.

Je ne répondis pas. La colère m'étouffait. Un conclave ! Je commençais à maudire le démon qui avait fait débarquer Téka dans cette ville. Tout cela était arrivé à cause de lui. Tant que j'y vivais seul, il n'était venu à l'idée de personne de me proposer d'épouser vingt-quatre femmes. Un jeune homme de mon âge n'avait pas droit à un tel honneur. Et d'ailleurs je n'en demandais pas autant. Mais voilà que Téka était apparu. Cela dérangeais les données du problème. Nous pouvions, à deux, partager l'héritage du vieux tyran. Malédiction ! Mais pourquoi diable avais-je traîné à Akrikritomécri ? Comment n'avais-je pu me défaire de l'emprise de Zimoli ? On aurait dit que plus j'avais en âge plus ma volonté faiblissait. Cette idée me fit peur. J'entrevis avec angoisse les conséquences qu'entraînerait en moi un fléchissement de la volonté. Tous les désagréments qui en résulteraient se mirent à défiler dans mon esprit. Et je vis le spectre de la déchéance se dessiner devant mes yeux hébétés. Je vis, comme dans un cauchemar, que je tombais d'un très haut sommet dans un gouffre sombre. Comme dans le rêve, je me réveillai soudain et appelai au secours. Le rire de Téka me ramena à la réalité.

— Mais qu'as-tu donc mon ami ? dit-il d'une voix moins moqueuse que les autres fois.

— Rien. J'ai dû m'endormir un peu. Et avec ce gros oignon que j'ai sur le crâne, un cauchemar est vite arrivé.

— Tu as pourtant vu pire dans ta vie d'aventurier.

— Oui, mais c'est bien la première fois que je tiens un rôle dans un mélodrame.

— Quel en sera le dénouement à ton avis ?

— Difficile à prévoir, mais je crains pour Zimoli et ta camarade.

— Tu crois qu'on pourrait leur faire du mal ?

— Tout peut arriver, Téka...

Nous fûmes interrompus. Deux fillettes nous apportaient notre premier repas de prisonniers. Je laissai ma part à Téka qui mangea de bon appétit.

Mes maux de tête se seraient aggravés si j'avais essayé de manger. Toutes les consignes données furent respectées. Les fillettes arrivaient avec la nourriture et unealebasse d'eau. Elles déposaient le tout devant la lucarne pratiquée dans le battant de la porte en bois, puis repartaient aussitôt. Dans le petit couloir nous entendions les pas de sentinelles qui allaient et venaient. Après le repas, Téka et moi nous nous retrouvions autour d'un feu que nous alimentions avec les squelettes trouvés dans le cachot car il y faisait constamment froid et humide. Là, nous palabrons pendant de longues heures pour tenter de trouver une solution. Au troisième jour, nous en étions encore à confronter nos points de vue. Au soir du quatrième, il se produisit un événement vraiment malheureux. Alors que je dormais, Téka qui avait réussi à sortir je ne sais comment de la cellule, enleva l'une des sentinelles et abusa d'elle. L'incident fit douter de notre volonté de résoudre le problème qui nous était posé et aiguïsa la haine dont nous étions l'objet. Le palais fut pris d'assaut. On nous injuriait copieusement. On nous traitait de farceurs, de mauvais plaisants.

Téka fut même frappé. On nous sortit brutalement de la prison mais on y jeta, sans les ménager, Zimoli et Toméka.

— Vos amantes ne seront libérées que lorsque vous reviendrez ici en compagnie d'autres hommes dont nous ferons nos époux ! nous cria-t-on en nous chassant à coups de gourdin.

— Si au bout de deux jours vous n'êtes pas de retour, nous mettrons le feu au palais !

Nous reconnûmes dans cette déclaration la voix de Ngougni, la terrible matrone. Un frisson me parcourut la colonne vertébrale. Cette femme n'avait pas l'habitude de plaisanter. Nous prîmes le chemin de la chasse aux maris bien malgré nous. Téka, qui ne se repentait nullement de son forfait, engagea le premier la conversation.

— C'est quand même une drôle de race que ces femmes d'Akrikritoméki. Je me demande comment tu as pu passer tant de lunes avec elles.

— C'est une affaire de savoir faire preuve de tact. C'est tout. Rien de sorcier.

- Tact ? Peuh ! Moi je ne prends pas de précautions avec ces êtres-là. Je suis l'homme, donc le plus fort. Elles n'ont qu'à se plier et obéir. Ce sont des gars comme toi, Moni-Mambou, qui rendez les femmes entêtées avec les manières copiées sur les blancs. Et encore les blancs, ils n'ont recours à ces manières que lorsqu'ils ont affaire aux femmes de leur race. Avec les nôtres, ils sont aussi brutaux et sauvages que moi, tu peux me croire.
- Qui a parlé de blancs ? Penses-tu que traiter la femme avec tact est l'apanage des seuls blancs ? Et puis ni toi ni moi n'avons été chez eux, alors gardons-nous de les juger sur les actes qu'ils accomplissent devant nous. Cela pourrait bien n'être que de la comédie ou une façon de se donner des airs.
- C'est pour te dire que...
- Mais pourquoi diable veux-tu justifier ton comportement en prenant exemple sur le blanc ? Tu n'es quand même pas un singe, Téka ! Ou alors tu es complexé parce qu'ils disent que tous nos actes à nous sont ceux des sauvages et les leurs ceux des hommes civilisés. Or moi je te dis que ce sont des histoires. L'inverse pourrait aussi être vrai.
- Moi je ne copie pas les blancs. Mais c'est toi Moni- Mambou avec tes histoires de tact. Ce sont les blancs qui parlent ainsi quand il s'agit de leurs femmes. J'ai été pendant longtemps domestique chez un commerçant portugais à San Salvador. Ce salaud-là n'hésitait pas à nous botter les fesses, nous les trois noirs qui travaillions chez lui, à la moindre maladresse. Mais quand sa femme faisait une sottise, il ne disait mot. Au contraire il se faisait tout petit et c'étaient des « chérie... chérie » qui n'en finissaient plus. Je parie même qu'il devait la supplier pour faire l'amour avec elle. Et tu veux que nous aussi nous agissions de la même manière avec nos épouses. Ah non !
- Mais mon ami...
- Je vais encore te dire une chose, Moni-Mambou. Le jour où notre patron viola la gouvernante noire, il ne passa pas par quatre chemins. Et j'aime autant te dire qu'il ne l'a ménagée pas.
- Ça veut dire justement que le blanc est un homme comme toi et moi. Qu'il peut avoir de bonnes ou mauvaises manières face à la femme. C'est cela que je voudrais te faire comprendre, Téka.

- D'accord, mais pourquoi est-il agneau avec la femme de sa race et brute avec la femme noire ?
- Ça, c'est un autre problème. Et puis ne commettons pas le même péché qu'eux qui, lorsqu'ils voient un noir commettre un acte déplacé, s'écrient : « Tous les noirs sont comme ça » !
- Tu as des formules qui arrangent bien les choses, Moni- Mambou. Mais pour revenir aux femmes d'Akrikritomécri, je reconnais que ce que j'ai fait est indigne d'un séducteur de ma classe. Mais là j'ai agi en brigand et non pas en séducteur. Je voudrais que tu comprennes bien cela. J'abrite en moi deux natures et j'use de l'une ou de l'autre selon les circonstances. Je n'ai pas honte de t'avouer cependant que le monde étant plus méchant que bon, j'ai souvent recours à celle qui me vaut tous les mauvais qualificatifs qu'on peut appliquer à un individu.

Pour toute réponse, je haussai seulement les épaules. C'est que depuis un moment, je ne l'écoutai plus. Un autre sujet préoccupait mon esprit. Zimoli, recroquevillée là-bas, dans le cachot humide et froid d'Akrikritomécri. Zimoli au milieu des squelettes hideux qui devaient certainement l'épouvanter. Je ne pensais qu'à elle. A elle seule. Téka n'avait qu'à penser à Toméka au lieu de continuer à bavarder, à philosopher sur des banalités. Zimoli ! Pour elle j'étais décidé à tout entreprendre, à capturer au besoin des hommes quitte à me faire passer pour un marchand d'esclaves. Oui, j'avais révisé ma position. J'avais tourné casaque. A présent une seule idée : délivrer coûte que coûte Zimoli. Nous marchions encore alors que le jour commençait à poindre. Nous étions loin d'Akrikritomécri. J'étais loin de Zimoli. Quand le soleil parvint au zénith, la chaleur se fit plus mordante et lourde. Nous nous reposâmes au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un palétuvier dont le feuillage retentissait de cris de pigeons verts. Je crois que je dus m'assoupir sérieusement car lorsque je m'éveillai, les rayons que réfléchissait l'eau claire du cours d'eau étaient ceux du soleil couchant. Mon compagnon avait disparu. Je l'appelai. Aucune réponse. Je l'attendis. Pas un bruit sur le sentier. Je compris qu'il s'en était allé. Avant de partir, il avait obéi au démon du vol. La belle chaînette que la princesse Kobé m'avait donnée et considérée comme talisman par Zimoli, n'était plus à mon cou. Les cordons de ma bourse avaient été coupés. Pauvre homme ! Il

ne changerait donc plus. Je ne lui en tins pas rigueur. C'était un homme en sursis. Pourquoi lui en vouloir ?

Je me levai et repris la route. Comme toujours j'allai au hasard. Cette fois-ci avec un but : capturer des hommes qui deviendraient les époux des femmes d'Akrikritomécri. Le premier jour, ma chasse fut sans succès. Le deuxième, je tombai sur un groupe de jeunes guerriers en pleine mutinerie qui rossaient sévèrement leur chef.

— Que se passe-t-il ici ? demandai-je au bout d'un moment, à moitié tapi derrière un gros arbre dont le tronc pouvait me protéger en cas d'attaque.

Soudain tous s'arrêtèrent, se retournèrent d'un même mouvement et presque ensemble, dirent.

— Qui es-tu ?

— Un voyageur curieux de savoir ce qu'a fait cet homme pour mériter un tel traitement.

— Ce balourd nous avait promis une récompense avant le combat que nous venons de livrer contre l'armée de son adversaire. Nous avons battu l'ennemi à plate couture. Maintenant nous réclamons ce qui nous est dû. Sais-tu ce que ce gros porc nous a répondu ? « Allez vous faire voir » ! Alors nous lui réglons son compte.

Celui qui venait de parler ainsi, un jeune homme de ma taille, bien musclé, envoya un coup de pied dans le flanc gauche du gros homme étendu par terre. Tous se remirent à frapper et à piétiner le pauvre chef-guerrier qui gémissait pitoyablement. J'intervins de nouveau.

— Attendez ! On peut arranger ça.

— Arranger ça ! Ce qu'il lui faut, c'est une bonne leçon dont il se souviendra le reste de sa vie, dit d'une voix furieuse un grand gringalet qui rappelait l'image d'une haute souche sans branche au milieu d'une plaine incendiée.

— Que vous a-t-il promis ? m'enquis-je en me rapprochant du groupe.

— Il ne l'a pas précisé. Il a dit seulement : « Si vous arrivez à battre cette vermine et sa bande de faméliques guerriers, vous aurez chacun une belle

récompense. » Voilà tout pour ta curiosité, précisa le gringalet.

— Ça signifie qu'on peut vous donner n'importe quoi, vous accepterez ?

— Ah ! Pas n'importe quoi, dis donc ! s'écria un courtaud bien râblé qui prenait très au sérieux son rôle. Moi, c'est un ballot d'étoffe qu'il me faut pour payer la dot de ma future épouse !

Tout le monde éclata de rire. J'aimais mieux ça car le dialogue allait se simplifier et prendre facilement le ton de la familiarité.

— Mais tu es encore trop jeune pour te marier, lui répondis-je en souriant.

— Moi, trop jeune ? Ne vous fiez pas à ma taille, étranger. Mettez-moi une femme là et je vous l'engrosse au bout d'une demi-journée !

Le rire se fit plus intense. Je me tenais les côtes. C'était irrésistible.

— Par les boucs de Kôngo, tu es le plus grand comique que j'aie jamais rencontré, fis-je en essuyant les larmes que le fou-rire avait fait affluer à mes yeux.

Les autres se turent. Ils se regardaient et me dévisageaient avec étonnement. C'est encore le courtaud qui relança le dialogue.

— « Par les boucs de Kôngo » ? mais n'est-ce pas là le juron favori de Moni-Mambou ?

— Oui, en effet...

— Alors serais-tu...

— En personne.

— Toi, Moni-Mambou ? Mais où est ton perroquet, ton fameux perroquet Yengui.

— La vie des êtres vivants a une fin, mes amis, dis-je tout bas pour ne pas trahir la peine que venait de me causer cette question.

Ils comprirent et n'insistèrent pas. Cependant leurs questions ne tarirent pas. « Dis-nous comment tu t'y es pris pour anéantir les cannibales NGawari ? Et ta belle Kobé ? Il paraît que tu retourneras la prendre en mariage dès que possible. Est-il vrai que tu as des tas d'interdits et quantité

de gris-gris ? D'où viens-tu maintenant et où vas-tu ? Ne peux-tu nous emmener avec toi ? Ne peux-tu devenir notre chef d'armée ?... »

— Écoutez les amis, nous reparlerons de tout cela en toute tranquillité. Pour le moment je suis tracassé par une énigme que je n'arrive pas à dénouer.

— Alors, si Moni-Mambou le Malin ne peut dénouer cette énigme, qui d'autre pourra le faire ?

Les bras croisés, je les regardais, un peu amusé et sur le point de leur dire que je n'étais pas plus malin que certains d'entre eux quand la voix fluette du balourd qui venait de se redresser péniblement retentit.

— Moi, par exemple. A condition que vous promettiez de me relâcher dès que j'aurai donné la bonne réponse.

— Et notre récompense ? hurlèrent toutes les bouches.

Le pauvre homme de nouveau ébranlé remit son céans à terre et se fit tout petit. Les jeunes gens le regardèrent avec mépris. Quelques-uns laissèrent échapper des ricanements, puis reportèrent leur attention sur moi.

— Je vous promets d'arranger au mieux cette affaire de récompense. Laissons-le plutôt essayer de déchiffrer ce que cache mon énigme.

— Raconte-la moi ton histoire. Je te promets d'y trouver une solution, murmura le balourd.

— La voici, mon histoire qui est plutôt un problème casse-tête. « Un troupeau de vingt-quatre brebis cherchait à rencontrer à tout prix vingt-quatre béliers. Elles tinrent conseil et chargèrent un bélier-voyageur qui passait par là, d'aller leur quérir les vingt-quatre béliers dont quinze jeunes et adultes et neuf d'un âge respectable. Pour obliger le bélier-voyageur à accomplir sa tâche de mercenaire, on lui confisqua tous ses biens pour ne les lui rendre que lorsqu'il aurait bien accompli sa mission. Le bélier-voyageur s'en alla et parcourut le pays de long en large. Pendant des jours et des nuits, il chercha, chercha, chercha encore. Il commençait à se décourager quand, un jour, il tomba sur un troupeau de jeunes béliers réunis autour d'un autre de troisième âge. Le bélier-voyageur les compta : ils étaient au nombre de quinze. Il se frotta les mains en disant : « Ça y est, mon affaire est réglée. » Mais soudain, sa

joie s'éteignit. Il manquait les neuf brebis adultes. Alors il se frotta la tête de perplexité et, découragé, s'assit sur une souche, attendant que les mânes viennent l'aider. Mais les mânes ne vinrent jamais. Et le bélier-voyageur court toujours la brousse et les forêts. » Voilà mon problème, mes amis.

- A mon avis, dit le courtaud après un silence qui commençait à se prolonger, le bélier-voyageur aurait dû d'abord attraper les quinze béliers jeunes et leur aîné, les enfermer quelque part et continuer ses recherches.
- Moi je pense plutôt, intervint le chef de file des jeunes guerriers, qu'il aurait dû plutôt s'entourer du concours de ces jeunes béliers pour donner la chasse à ceux qui manquaient.
- Pourquoi pas le contraire ? C'est-à-dire demander au bélier-âgé d'user de son influence pour convaincre ceux de son âge à suivre le bélier-voyageur ?

Les propositions et contre-propositions fusèrent de partout. La discussion s'allongeait déjà quand le gros chef d'armée qui s'était contenté d'écouter jusque-là, dit :

- Puis-je faire entendre ma voix ?
- Mais bien sûr, répondis-je tout de suite pour prévenir une réponse insolente des jeunes. Vas-y, vieux. Nous t'écoutons !
- Si j'étais le bélier-voyageur, je procéderaï de la manière suivante. Je ramènerais d'abord auprès des brebis le troupeau de béliers rencontrés. Je demanderais aux jeunes brebis de s'attacher chacune à un jeune bélier et supplierais le vieux bélier d'user de son influence, de sa sagesse et surtout de diplomatie pour convaincre les brebis adultes d'être un peu patientes. La vieillesse étant moins impétueuse, moins exigeante, plus patiente et plus réfléchie que la jeunesse, la combine devrait marcher.

Ce raisonnement étonna tout le monde, moi y compris. Voilà que le vieux guerrier venait de trouver une solution à mon problème. Il y eut des murmures d'admiration suivis d'un cri d'approbation unanime. Les jeunes guerriers manifestaient des signes évidents de regret du comportement qu'ils avaient eu vis-à-vis de ce gros homme qui, pour venger sa mère injuriée, les avait recrutés. Cet homme, par son raisonnement, inspirait à

présent le respect. Quoi qu'on dise, au milieu d'une palabre ou d'une affaire importante, il faut absolument un vieux. Je vous prie de me croire, jeunes amis. L'ayant aidé à se relever, je lui dis :

— Tu as bien parlé, vieux. Tu nous a prouvé qu'il ne suffit pas d'avoir la parole facile et la volonté d'agir, mais qu'il faut surtout de la sagesse. Grâce à toi, mon énigme est résolue. Mais si tu permets, et c'est sans prétention de ma part, j'ajouterais ceci à ton raisonnement. Le vieux béliet se montra si sage, si influent et si diplomate qu'il finit par s'attirer la sympathie de toutes les brebis âgées, à tel point que celles-ci n'exigèrent plus la présence des huit autres.

— C'est une chose qui peut en effet arriver, admit-il sans trop d'enthousiasme comme s'il devinait où je voulais en venir. Si ma réponse a donné satisfaction à ces messieurs, peut-être pourrais-je me retirer, ajouta-t-il en me regardant.

— Un instant s'il te plaît. As-tu vraiment envie de retrouver les tiens tout de suite ?

— Ma foi le plus tôt serait le mieux. En fait de miens il ne reste que ma vieille mère que je viens de venger en donnant une leçon (avec l'aide de mes jeunes amis, n'est-ce pas) au sacrifiant qui l'a injuriée l'autre jour au marché. A part elle et ma sœur qui est presque aussi vieille que moi, je n'ai personne d'autre. Je suis veuf et n'ai jamais eu d'enfant.

— Ah ! Cela signifie que tu peux rester un bout de temps en dehors de ton hameau ?

— Bien sûr ! Surtout quand les événements m'y contraignent. La preuve : en ce moment, je ne suis pas là-bas.

— Tu es sage et malin. Tu as certainement compris ce que cachait mon énigme ?

— Ma fois ces jeunes guerriers sont au nombre de quinze autour d'un vieux, j'ai cru comprendre que ton histoire de brebis nous concernait plutôt.

— Ah ! Ah ! En voilà une révélation, crièrent quelques bouches.

— Eh ! oui, mes amis, repartis-je, le vieux est le seul à avoir compris. Mais venez, suivez Moni-Mambou. Quand vous aurez vu, vous pourrez prendre par la suite votre résolution de partir ou de rester. C'est ma façon de vous donner ce que le vieux guerrier vous a promis.

— Oui, Moni-Mambou, nous venons tous avec toi !

— Bravo, jeunes béliers ! Je vous conduis auprès des jeunes brebis qui vous attendent avec impatience. Viens, bélier âgé, c'est à toi que nous devons l'heureux dénouement de cette énigme.

Vous trouvez comme moi l'inutilité de décrire l'allégresse qui régna le jour de notre arrivée à Akrikritoméki. Des choses comme celles-là ne se décrivent pas avec des mots. Elles se disent avec des tam-tams, des chants, des danses au son des cloches, des castagnettes et des sonnaillles.

Il fallait profiter de l'occasion pour tout arranger. Je fis donc élever par acclamation, au rang de grand chef et de premier dignitaire, « le vieux bélier » et l'installai, avec les neuf « brebis âgées » devenues ses épouses, au palais. Il voulut me nommer premier conseiller de sa cour, mais je me dérobaï et demandai aux jeunes d'en désigner un parmi eux. Ils décidèrent que chacun d'eux le deviendrait à tour de rôle. Le premier choix se porta sur le courtaud qui avait pris pour épouse l'ancienne amante de Téka. Le vieux chef m'exprima avec émotion son regret de n'avoir pu me décider à accepter son offre et annonça que sa vieille mère et sa sœur le rejoindraient incessamment à Akrikritoméki.

Je n'avais plus qu'une envie : m'en aller. Mais je m'aperçus qu'un des « béliers » n'avait pas de « brebis ». Je compris aussitôt ce qui se passait : Zimoli n'en voulait pas. Je n'avais pas prévu ce coup. Aussi fus-je très embarrassé. J'appelai le « jeune bélier » à part et lui demandai d'être un peu patient en attendant que les choses s'arrangent. Puisque Zimoli voulait rester avec moi, je pris la résolution de l'emmener. Pour consoler le jeune homme, je me proposais de l'unir à la plus grande des fillettes qui nous apportaient à manger quand Téka et moi étions en prison. Les choses se présentèrent autrement. Lorsque, le soir, après la fête, je me présentai au domestique de Zimoli, celle-ci me reçut par des éclats de voix qui annonçaient un orage terrible.

— Va-t-en, Moni-Mambou ! Ne mets plus les pieds ici.

Je reçus pour la première fois d'une femme, une gifle. L'orgueil et l'amour-propre firent éclater mon cœur en mille morceaux. J'essayai néanmoins de me contenir.

— Écoute Zimoli, calme-toi...

Sa main se leva une seconde fois. Je la saisis au vol et la maîtrisai. En guise de soufflet, je reçus un jet de crachat sur la figure. C'était le comble. Zimoli criait tellement qu'elle avait fini par ameuter la cité entière. Cet attroupement devant la case que je voulais absolument éviter fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Aussi ne me fis-je pas prier quand Zimoli, au comble de la rage, expectora.

— Va-t-en, voyou ! je ne veux plus te voir, mécréant ! Je saurai me passer de toi, mauvais garçon. Disparais, m'entends-tu ? Disparais !

Je partis donc, dans la nuit, sans même avoir bien compris, sans avoir eu le temps d'exprimer à tous et à toutes ma profonde gratitude. J'aurais dû me dominer, je le reconnais à présent. Mais, je vous le confie aujourd'hui, j'ai un amour-propre un peu chatouilleux. Du reste vous avez certainement compris les raisons de la grande colère de Zimoli. C'étaient quatorze « béliers jeunes » et non quinze qu'il fallait ramener de la chasse.

Le retour des « oreilles décollées »

C'était trop beau pour que ça dure. Oui vraiment trop beau. On avait claironné un beau matin aux quatre coins du pays que l'esclavage était terminé et que plus jamais on ne verrait un fils de Kôngo prendre le chemin sans retour de la déportation. On avait prêché à cor et à cri que l'homme blanc (qu'on appelait aussi l'homme aux oreilles décollées à cause de la dimension des pavillons de son appareil auditif, pavillons qui paraissaient toujours éventer l'air) s'était rendu à la raison ou fait rappeler à l'ordre. Cela n'avait duré que l'espace d'une saison des mangues. Le nouveau roi et ses courtisans remirent tout en cause sous la contrainte des blancs leurs maîtres, qui voyaient leurs affaires péricliter. D'ailleurs il faut dire clairement que ni les uns ni les autres n'avaient réellement mis fin au trafic du « bois d'ébène ». Les blancs surtout étaient demeurés les plus actifs dans ce domaine. En cachette et avec la bénédiction des chefs de tribu ou de clan, ils avaient continué à pratiquer ce commerce sans lequel (disons les choses comme il faut) la vie de ces misérables « Mputu-Lukézo »¹ et l'économie de leur pauvre patrie auraient connu un marasme irrémédiable.

A présent, avec l'avènement du nouveau monarque de Mbanza-Kôngo, ils sortaient de la clandestinité et reprenaient au grand jour leurs activités. Ils en revendiquèrent d'ailleurs l'exclusivité, car ils demandèrent au roi de repousser tout autre Européen qui n'avait pas odeur de lusitanien.

Et, croyez-moi, il y eut des blancs appartenant à d'autres nations qui connurent une véritable persécution sur le marché du « bois d'ébène ». Là où il y a son intérêt en jeu le blanc méconnaît même son propre frère. En affaires, cet homme-là ne badine pas. Il y eut des roitelets, voire des rois de Kôngo qui l'apprirent plus tard à leurs dépens.

Quand le retour des marchands d'esclaves se produisit, j'étais déjà revenu dans ma province natale, mais pas à Mbanza-Safon. J'appris la nouvelle au marché de Nkoyi par un courrier qui arrivait de Mbanza-Kôngo. Ce jour-là il n'y eut pas d'autres sujets de conversation sur tout le marché. Les passions se faisaient jour. Les commentaires allaient bon train. On désapprouvait le roi presque à l'unanimité. On fulminait contre la racaille blanche. Mais certains notables, qui avaient des enclos garnis, se

réjouissaient intérieurement. Dans son ensemble pourtant, la nouvelle irrita; et pas seulement notre province, mais même les autres. Même celle de Mbata qui avait la plus grande réputation dans ce commerce. Ce fut en effet le tam-tam de guerre de Mbanza-Mbata qui, le premier, annonça au roi et au pays sa désapprobation. Un courrier suivit le message tambouriné pour dire au roi que la province de Mbata n'était pas engagée par la parole que le souverain avait donnée aux blancs. Mieux, ce message fut assorti d'un ultimatum. Si le roi ne révisait pas sa position, la province ferait sécession. En vérité le torchon brûlait depuis l'avènement du nouveau roi entre lui et le grand Nsaku de Mbanza-Mbata à cause d'une affaire de femme. Le Nsaku, vous vous le rappelez certainement, était le grand chef religieux du royaume. C'était lui qui, après le sacre, conférait le pouvoir religieux au roi et, par la même occasion, le confirmait dans ses nouvelles fonctions. Et n'était pas vraiment roi qui n'avait pas été présenté aux mânes et béni par le Nsaku. On racontait qu'autrefois il y avait des rois qui n'avaient régné que théoriquement parce qu'ils avaient refusé obéissance au Nsaku.

Il y avait donc conflit entre le nouveau monarque et le Nsaku de Mbata qui était en même temps le vice-roi (ou le roi tout court) de cette province. L'affaire de renaissance de l'esclavage fit donc paraître au grand jour la discorde qui couvait jusque-là. En réponse à l'ultimatum de Mbanza-Mbata, le roi de Kôngo déclara qu'il ne reconnaissait plus l'autorité du Nsaku qui, quelques lunes auparavant seulement, l'avait intronisé.

La province de Mbata fit sa sécession.

Je me rendis aussitôt à Mbanza-Mbata pour féliciter le Nsaku-roi de cette décision et lui apporter mon appui. Il me connaissait et avait entendu parler de moi. Prévoyant ce qui devait inévitablement arriver, il fit de moi un des chefs de son armée.

— Tu es un guerrier valeureux, Moni-Mambou, dit-il en me remettant les attributs de chef d'armée, avec toi, la victoire est certaine.

Il était très bouleversé, le pauvre. Sans doute mesurait-il à présent la gravité de son acte. Mais c'était un homme de décision. Un de ceux dont la volonté est inébranlable. Un de ceux qui, comme le taureau, ne refuse jamais le combat et accepte de mourir s'il ne peut vaincre. Et c'était cela que j'admirais en lui. C'était cela qui m'avait porté vers lui. Il s'était levé de

son siège et se promenait depuis un moment de long en large. S'étant interrompu, il s'avança vers moi, me regarda droit dans les yeux comme pour y lire le degré de mon engagement et dit :

— Je suis sûr que le roi ne comprendra pas notre manière d'agir. Tout de suite il pensera que nous menaçons son trône alors qu'en fait il n'en est pas question. Mais ce qui est fait est fait. Nous ne pourrons en aucune façon changer notre décision. Les ancêtres nous ont légué ce beau pays pour en faire une grande nation respectée et crainte et non une réserve de faune humaine où les rapaces à oreilles rouges peuvent venir se repaître à discrétion.

Il marqua un arrêt, sans doute pour voir quel effet ces paroles si graves et dites avec énergie avaient provoqué en moi. Il lut mon entière approbation sur mon visage tendu vers lui et poursuivit, sans desserrer les dents :

— Il faudra nous battre, Moni-Mambou. Nous battre jusqu'au dernier, non pour détrôner notre « ntotéla »², mais pour repousser l'envahisseur et fermer à jamais la porte à l'asservissement. Si nous gagnons, notre exemple sera suivi par les autres provinces...

— Ce ne sera pas facile, remarquai-je en lui coupant presque la parole. Le rapport des forces n'est pas le même. Et l'armée du Mani est équipée d'armes modernes dont le roi blanc lui a fait cadeau.

— Je le sais, Moni-Mambou, répliqua-t-il avec force pour couper court à mon défaitisme. Ils sont plus forts certes, mais nous serons, grâce à toi, les plus rusés. Au besoin, je prendrai le commandement de toutes les troupes de Mbata.

Quel homme ! Je voulais lui dire de ne pas se faire trop d'illusions sur mes prétendues qualités d'homme, mais je ne le pus. Il avait vraiment confiance en moi et je n'avais pas le droit de le décevoir. Il me quitta et rejoignit l'un de ses courtisans qui faisait antichambre depuis un bon moment. Je sortis, absorbé par ce qu'il venait de me dire, mais aussi par l'idée que je me faisais de mes nouvelles attributions. Jusqu'ici, à de rares exceptions près, je n'avais opéré et agi que tout seul. Voilà que j'allais avoir des hommes à commander, à mener au combat. Des hommes qui n'étaient ni nourris, ni habillés pour le travail qu'ils avaient à faire, mais à qui l'on remettait simplement une arme puis qu'on envoyait au front. Certes, il existait parmi

eux des guerriers chevronnés, mais était-ce suffisant pour gagner une guerre contre une armée que les blancs modernisaient de jour en jour ? Et moi qui allais les commander, quelle expérience avais-je de l'art guerrier ? Pas grand-chose. Mais j'avais un nom. Et c'était ce nom qui avait déterminé le Nsaku dans son choix. Il ne me restait plus qu'à le défendre. Car mon nom, mes amis, ça se défend.

Ce disant, je marchai vers mes hommes dont quelques-uns palabraient à haute voix dans la cour du palais. Le courtisan que j'avais laissé avec le vice-roi s'en vint en toute hâte et me présenta. Il y eut d'abord de l'étonnement puis, peu à peu, de l'admiration qui explosa en cris de joie. Je compris pour la deuxième fois qu'on me faisait entière confiance. Je me mêlai à eux pour mieux faire leur connaissance et aussi pour essayer de les sonder. Tous étaient décidés à se battre pour leur chef et afin que prenne fin l'asservissement par les « oreilles décollées ». Tous étaient sûrs de la victoire car, disaient-ils, le Nsaku les bénirait et leur ferait avaler avant le combat des substances qui les rendraient invisibles et invulnérables. Je les approuvai d'un hochement de tête et les encourageai par des paroles chaudes et incisives. Puis je me retirai dans la case de fonction qui venait de m'être attribuée.

Je n'eus pas le temps de supputer mes chances ni de me tracer une ligne de conduite, ni d'ébaucher un plan d'action. Les événements, dès le soir de mon installation à Mbanza- Mbata, se précipitèrent. La guerre éclata avec une soudaineté qui nous surprit tous. Et, évidemment, nous en essuyâmes les premiers revers. Deux de nos meilleures compagnies furent littéralement décimées. Le Nsaku, blessé au cours de la bataille, me demanda de prendre le commandement général. Je parvins à convaincre les guerriers de quitter les champs de bataille classiques pour ceux de la guérilla. Ils acceptèrent tous. Ils n'avaient d'ailleurs pas le choix au point où nous en étions. Nous laissâmes une forte garde autour de notre chef et gagnâmes la forêt où les combats devaient faire rage quelques jours après. Nous sortîmes vainqueurs de quelques-uns et parvînmes ainsi à libérer la zone périphérique de Mbanza-Mbata. Mais nous ne pûmes véritablement gagner cette guerre où le « ntotéla » avait engagé ses hommes d'élite soutenus par des officiels portugais. Ce que voyant, le Nsaku déplaça sa capitale qu'il alla bâtir loin des voies importantes de communication. Mais nous, nous demeurâmes dans la forêt pour poursuivre la guerre. Du dernier combat qui provoqua la

décision du Nsaku, le plus meurtrier de tous depuis le début des hostilités, nous sortîmes tous blessés. Pendant une semaine donc, nous fûmes contraints au repos dans des grottes où l'ennemi ne pouvait nous atteindre. Le repos dura plusieurs jours, des dizaines de jours. Puis un matin, sentant que tout le monde avait plus ou moins recouvré la santé et la forme physique, je parlai à mes compagnons.

— Mes amis, voici que pour la nième fois le soleil se lève sur notre retraite. Maintenant il nous faut sortir de cette forêt...

— Ce serait aller se fourrer dans la gueule du léopard, trancha mon suivant, un guerrier émérite, qui répondait au nom de Nkodi. Certains de nos villages, poursuivit-il d'un ton persuasif, sont encore occupés par les troupes de Mbanza- Kôngo, j'en suis sûr. Y réapparaître maintenant serait commettre un acte insensé.

Je levai la main pour répliquer à Nkodi, mais je fus interrompu par Mboua, un autre tireur d'élite que j'avais pris comme aide de camp.

— Il faut écouter Nkodi, Moni-Mambou. Attendons quelques jours encore avant de reprendre les hostilités.

— Attendre quoi ? fis-je en prenant le ton autoritaire du chef qui, se sentant dépassé ou contesté, essaie d'avancer la raison du plus fort. Nos blessures ne sont-elles pas guéries et n'avons- nous pas retrouvé nos forces ? Le moment est venu de reprendre le chemin de la guerre, mes amis, car dites-vous bien que plus nous nous attardons ici, plus l'ennemi croira à sa victoire définitive sur nous.

Nkodi, après avoir jeté un coup d'œil circulaire sur la maigre assistance que nous formions, me cingla du regard, tendit solennellement la main à la manière d'un prédicateur et, empruntant la voix la plus apitoyée, dit :

— Quinze. Ni plus, ni moins. Parmi les quinze, plus de cinq invalides. Réfléchis, Moni-Mambou.

Il s'interrompit, car il était bon comédien, parcourut encore d'un regard terne l'assistance et, montant d'un demi-ton, lâcha :

— En outre quand on considère l'armement archaïque dont nous disposons, cela devient ridicule pour ne pas dire cocasse.

Il se rassit et tous les yeux se tournèrent vers moi avec l'air de dire d'une façon narquoise « et alors qu'en pense le super guerrier ? » Je ne me laissai point démonter.

— Dans une guerre de libération, m'entendis-je balbutier sans trop de conviction, le nombre de combattants et la qualité des armes importent peu. Ce qui compte c'est la volonté et la détermination de se battre et de vaincre. Et dites-vous, m'empressai-je d'ajouter pour prévenir toute contradiction, que le grand Mani, par le traité qu'il a signé avec le roi des blancs, a fait de chacun des fils de ce pays, donc de vous et de moi, un esclave !

— Ça, c'est le fruit de ton imagination trop féconde, Moni- Mambou, répliqua Nkodi d'un ton cinglant et irrévérencieux.

Je détruisis sans peine son argument.

— Ah bon ! Dis-moi, Nkodi, où est ta nièce Ndona à présent ? En train de voguer vers des rivages inconnus et hostiles. Et toi, Mboua, où est ton oncle Pépa ? Emprisonné dans un « barracon »³ de la côte, n'est-ce pas ? Et qui est l'auteur de ces actes ? L'allié du Mani, c'est-à-dire l'homme aux oreilles rouges et décollées.

Je marquai une pause. Je savais aussi, à mes moments, jouer la comédie. Il se produisit un petit remous dans l'assistance. Je perçus quelques murmures et des regards qui se concertaient. C'était le moment de repartir dans mon envolée.

— Voilà la réalité, la triste réalité, mes amis. Mais nous qui sommes encore libres de nos mouvements, nous qui respirons encore librement l'air sain et pur de ce pays si convoité, devons- nous accepter le sort imposé à ceux que nous pleurons aujourd'hui et que nous ne reverrons plus jamais ? Devrons-nous nous laisser vendre comme du bétail à des hommes qui ont plus de considération pour leurs chiens que pour les êtres humains que nous sommes censés être ? Messieurs, si vous ne pouvez avoir la force de vous battre, ayez au moins de l'orgueil. En ce qui me concerne, la réponse est un non catégorique et irréversible. A vous de faire votre choix.

Cela dit, je me retirai et les laissai là. L'effet escompté semblait se produire. Ils se parlaient à voix basse, s'interrogeaient parfois du regard. Mais soudain, alors que je me dirigeai vers le ruisseau qui musardait à quelque distance de la grotte, j'entendis la voix de Nkodi me rappeler.

— Attends, Moni-Mambou. Ne crois pas que tu vas nous gagner à ta cause par les menaces ou l'intimidation. Je ne vois pas pourquoi tu veux faire du tam-tam autour de cette histoire d'esclavage. Est-ce la première fois qu'on voit des esclaves dans ce pays ? Et ton oncle, oui ton oncle Mpodi qui fut l'un des grands dignitaires de Mpemba, n'en possédait-il pas un grand nombre ?

— D'accord, répliquai-je, irrité, mais il ne les a jamais vendus au blanc; c'est d'ailleurs pour cela qu'on l'a tué, tu le sais bien. En plus, les hommes et les femmes que détenait mon oncle étaient des esclaves d'un chef noir, fils de ce pays comme eux. Et ils n'ont jamais quitté Kôngo tant qu'ils étaient sous la protection de Mâ Mpodi. Ceux qui ont réussi à s'enfuir au moment de l'assassinat de mon oncle et qui sont revenus plus tard ont tous été intégrés dans notre famille, tu le sais aussi, Nkodi. La preuve : c'est Zinga-Sitou, mon cousin par alliance, et pourtant fils d'esclave, qui est devenu le chef de la famille. Ce n'est pas le cas pour ceux qu'on vend à l'homme blanc. Je n'ai pas besoin de te dire comment ils sont traités. Mets-toi seulement dans la tête qu'ils ont pour maître des étrangers.

— Et non seulement ils ont pour maîtres des étrangers, mais encore ils vivent loin de leur patrie, Moni-Mambou, renchérit un homme dans l'assistance.

— Voilà une autre vérité que tu dois avoir présente à l'esprit, Nkodi, repris-je, fort de l'appui qui venait de m'être apporté. Et je ne te souhaite pas Nkodi, je ne souhaite à personne d'entre vous de connaître jamais ces tristes horizons.

Nkodi était devenu mauvais. Le courroux rongait son cœur. La haine faisait dilater ses yeux et frémir ses narines. Il voulut se lever. Mboua le pria de rester tranquille. Ce fut lui qui se leva et prit la parole.

— Mes amis, notre chef a raison. Il ne faut pas confondre le sommeil et la mort. Nos esclaves à nous n'ont rien de commun avec ceux des hommes blancs. Réfléchissons avant d'accabler Moni-Mambou. Moi je puis vous

le jurer, je me range à ses côtés. Non pas parce que je suis son aide de camp, mais parce qu'il dit la vérité. Certes, à quinze nous ne pourrions pas faire grand-chose contre une armée, mais les esprits qui nous ont soutenus jusqu'ici ne nous abandonneront pas. Avec leur aide et par leur volonté, nous arriverons à épargner à quelques concitoyens le triste sort de l'esclavage. Capituler devant la difficulté c'est approuver ceux qui disent que l'on nous créa pour n'être que d'éternels serviteurs !

Il y eut un silence lourd, impressionnant. Chacun méditait. Je les laissai de nouveau et m'éloignai vers le cours d'eau. Au bout d'un certain temps, je les entendis discuter à voix haute et passionnée. Dans cette grande palabre, dominait la voix de Nkodi qui soutenait son point de vue.

— Moi, disait-il, je ne suis pas de cet avis. En tout cas je n'ai pas envie d'aller m'exposer aux armes redoutables des blancs. Soyons sages, mes amis, car nous aurons sur le dos non seulement les blancs, mais aussi tous les puissants de ce pays, ceux qui vivent du commerce des esclaves. Et pensez aussi que les Ayakas pourraient revenir pour seconder les blancs dans la capture comme ils le firent il y a quelques années.

— Tu viendras avec nous, lui répliqua Mboua d'une voix énergique. C'est le moment de montrer que tu es vraiment un fils de ce pays. Si tu refuses, tu nous obligeras à croire que tu as vendu ton corps et ton âme à l'homme blanc comme l'a fait le grand Mani qui, à présent, méprise nos us et coutumes et ne jure plus que par les manières des étrangers.

Il se produisit des éclats de voix qui donnèrent lieu à une véritable querelle. Je m'éloignai encore plus, de peur d'influencer leurs débats. Quand je revins un moment plus tard, ce fut Mboua qui m'annonça avec abattement l'issue de la palabre.

— Il y a de tristes nouvelles, déclara-t-il. Nkodi s'en est allé. Il a gagné Mbanza-Kôngo pour se faire, selon lui-même, un chef esclavagiste. Il a juré qu'il vendrait les nôtres s'il leur mettait la main dessus.

Choc ! Voilà le mot. Je fus d'abord étourdi. Il ne m'était point venu à l'idée que Nkodi pourrait agir de la sorte. Les poings serrés, je fulminai :

— Par tous les boucs de Kôngo, cet homme a un cœur asséché. Cupide ! Voilà ce qu'il est. Mais que diable pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté !

- Il nous a menacés avec ses armes, Moni. Et si l'un de nous avait seulement fait mine de l'arrêter, il l'aurait tué sans hésiter. Tu ne peux pas savoir ce qu'il était devenu mauvais après ton départ.
- Oui, Moni-Mambou, firent tous les autres, il aurait tué celui qui se serait hasardé à lui barrer la route.
- Je vous comprends mes amis. Cependant on ne peut le laisser mettre en exécution son sinistre projet.
- Écoute Moni-Mambou, fit Mboua après un instant de silence, il est inutile de le poursuivre à présent. Il doit être déjà loin, car cela fait un bon moment qu'il est parti. Si tu permets, je vais poursuivre mon compte-rendu car je ne l'avais pas terminé...
- Excuse-moi. Tu peux continuer mon ami.
- On a trouvé le corps du Nsaku et celui de sa mère baignant dans le même sang, sur la route de Kikuimba. La panique est générale dans toute la province.

Cette fois-ci j'accusai le coup. Je m'effondrai comme une masse de viande dépourvue d'os. Littéralement bouleversé, je laissai errer mon regard hébété sur les hommes et les choses qui m'entouraient. Mboua et un autre guerrier m'aidèrent à me relever et à regagner la grotte. Malgré l'effort que je faisais, je me sentais défaillir d'instant en instant. J'avais bien conscience qu'en agissant ainsi je portais un coup grave au moral de mes compagnons, mais sincèrement il m'était difficile de faire autrement. Je priai mon aide de camp de m'accorder quelques instants afin, prétextai-je, de réfléchir à ce que nous allions entreprendre. Mais en réalité c'était parce que je sentais mes nerfs en déconfiture. Je me livrai néanmoins à un peu de méditation et c'est au cours de celle-ci que je m'entendis hurler : « Puisqu'ils veulent utiliser la violence comme seule façon de régler les conflits, nous leur répondrons par la violence. » Mes compagnons accoururent et tous, comme des marionnettes mues par une même main, hochèrent la tête en signe d'approbation. L'un ajouta, comme pour expliciter le comportement du groupe :

- Oui, chef, nous répondrons au massacre par le massacre jusqu'à ce que tous nos pères, frères, mères, femmes et enfants déportés ou assassinés soient vengés. Oui, vengés !
- Oui, vengés ! reprirent en chœur les autres.
- Je ne sais pas si cette solution est la bonne, dis-je en baissant la tête et encore surpris des paroles que je venais de proférer.
- Puisqu'elle est sortie de ta bouche, elle est donc la bonne, Moni-Mambou, déclara sans obséquiosité Mboua.
- Nous sommes prêts. Sus au Portugais et à ses complices ! crièrent à l'unisson les treize bouches.
- Les Mânes sont témoins de votre carnage, braves compagnons. Nous ne nous arrêterons plus. Traquons l'ennemi partout où il se cache, déclarai-je, revigoré.
- Encore un point d'information que j'allais omettre, intervint Mboua. Des passants ont inhumé les corps, sans faste évidemment.
- Ça n'a pas d'importance. Ceux qu'on enterre avec faste et ceux qu'on enfouit au petit bonheur ont toujours pour lieu de repos la terre. L'essentiel est que les charognards ne s'en soient pas régalez. Maintenant, approchez- vous mes amis. Nous allons voir comment mener désormais cette guérilla.

Nous confrontâmes pendant de longs moments nos points de vue. Après quoi, nous levâmes le camp. Revenus dans la savane nous longions l'orée d'une forêt quand nous entendîmes, très nettement, venant d'un bosquet, les cris désespérés et déchirants d'une femme. En un clin d'œil nous nous dispersâmes, l'arme au point. Puis, à mon signal, nous commençâmes à converger avec souplesse et sans bruit vers l'endroit d'où partaient les cris. Mboua fut le premier à arriver sur les lieux. Il nous appela et nous le rejoignîmes sans tarder.

- Elle est grièvement blessée, fit-il en nous montrant une jeune femme qu'il soutenait.

Celle-ci fit errer un regard hagard sur nos visages apitoyés et, ayant retrouvé un peu de souffle, se mit à sangloter et à dire :

- Au secours ! Au secours ! Ils ont emmené mes deux filles. Sauvez-les je vous en prie. Sauvez-les sinon je vais me tuer.
- Mais qui les a emmenées ? repartis-je d'une voix qui trahissait l'émotion et la colère.
- Les blancs ! Ils étaient trois. Quatre Ayakas les accompagnaient. Ils sont venus dans le village et se sont mis à pourchasser les habitants. Mes deux filles n'ont pu leur échapper. Ils les ont emmenées avec les autres. Ah ! Nzambi- Mpoungou, que vais-je devenir sans elles ?
- Mais toi, où étais-tu pendant ce temps ?
- Moi je revenais de la plantation juste à ce moment-là. Ils s'apprêtaient déjà à partir. Ce sont mes cris de mère blessée à mort qui m'ont trahie. L'un des blancs m'a aperçue et m'a poursuivie. Je suis retournée dans la forêt. Voyant qu'il n'arriverait jamais à m'attraper, il a renoncé à la poursuite. Les Ayakas venus à son secours en ont fait autant. Ah ! mes bons messieurs, sauvez mes filles je vous en supplie. Je suis une pauvre veuve. Je n'ai pour parents que mes enfants...

Elle s'évanouit. Deux de mes hommes la prirent dans leurs bras et l'emmenèrent jusqu'au bord du ruisseau qui coulait tout près. Là, ils lui donnèrent à boire, lavèrent ses blessures et les soignèrent avec des plantes de la forêt. Pendant ce temps le reste du groupe se concertait. S'il était vrai que les agresseurs n'étaient qu'au nombre de sept, on devrait en venir à bout sans peine. Il fallait les empêcher de rejoindre le gros du groupe qui avait certainement établi son camp à quelque distance de là. Mais où les retrouver à présent ?

La femme saurait-elle nous indiquer la direction qu'ils avaient prise ? Elle donna les explications désirées à cette question, quand les hommes la ramenèrent parmi nous.

- Zandou, fis-je après l'avoir écouté et désignant le guerrier qui paraissait encore mal en point, occupe-toi d'elle. Soigne-la et donne-lui à manger jusqu'à notre retour. Les autres, prenez vos armes et suivez-moi. Un convoi d'esclaves liés et entravés ne marche pas si vite. Il y a des chances que nous les rattrapions avant qu'ils ne rejoignent les autres groupes.

Et la marche à travers la brousse commença. Une longue marche exténuante et harassante. La nuit nous surprit dans les hautes herbes au travers desquelles nous nous frayions difficilement un chemin car, à dessein, nous avions abandonné pistes et chemins. Nous sentions la fatigue dans nos genoux et nos reins. Je dus ordonner deux ou trois pauses. C'est à l'issue de l'une d'entre elles, à proximité d'un fourré, qu'un de mes hommes qui s'était éloigné du groupe pour aller se soulager, revint en courant et en sautillant à la manière d'un chacal.

— Chef ! Chef ! dit-il entre deux souffles, viens voir. On dirait des silhouettes.

Je le suivis en rampant et, malgré l'obscurité, je distinguai, au pied d'un baobab, non loin de l'endroit où nous étions tapis, des formes humaines. Sans peine je reconnus les trois blancs grâce à leurs chapeaux. Ils étaient debout, un peu à l'écart du groupe et fumaient en devisant. Les Ayakas encerclaient les captifs et fumaient eux aussi en se passant la même pipe à tour de rôle. A pas de loup, nous rebroussâmes chemin pour retrouver les autres.

— Alors ? interrogea Mboua dès qu'il nous vit revenir.

— Ce sont certainement eux, dis-je. On va attaquer sans tarder. Divisons-nous en deux groupes. Le premier suivra Mboua et ira par l'orée du bois afin de couper la route par laquelle ils pourraient fuir. L'autre restera avec moi pour attaquer par derrière. N'utilisez ni vos fusils, ni vos arcs. Les flèches et les balles pourraient blesser et même tuer des Otages. Et puis les fusils feraient trop de boucan, ce qui pourrait alerter les autres. Ce sont ceux qui portent les sagaies qui attaqueront les premiers. Ensuite on fera usage de la machette et du poignard. On attaquera sans cri de guerre. La surprise doit être totale. En route !

Tandis que Mboua et ses hommes se glissaient vers le bois, je repris la piste par laquelle nous étions allés repérer l'ennemi, les hommes à mes trousses. Nous rampions sans faire bruir la moindre brindille. Nos hommes étaient encore là, dégustant tranquillement leur tabac. Je levai la main et donnai le signal. Quatre sagaies partirent en même temps et firent mouche. Les trois blancs et un Ayaka s'effondrèrent. La riposte fut prompte. Un coup de feu crépita au hasard. Il y eut quelques cris. Puis un court silence aussitôt

rompu par la panique des hommes et des femmes revenant de leur stupéfaction. Le combat n'avait duré que le temps d'un éternuement. Nous nous présentâmes à ceux que nous venions de délivrer. Ce fut une véritable effusion de joie. Mboua qui venait de récupérer un trousseau de clés sur l'un des blancs, entreprit d'ouvrir les menottes et les chaînes; puis nous reconduisîmes ceux qui avaient failli être arrachés à la terre natale vers la grande forêt où nous leur recommandâmes de bâtir un village provisoire afin d'échapper aux razzias effrénées de ceux qui, semble-t-il, avaient fait le serment de dépeupler tout le Kôngo.

Nous livrâmes encore quelques batailles par-ci par-là et les gagnâmes sans difficulté. Un beau matin, Mboua m'annonça que nous avions libéré, depuis le départ de Nkodi, près d'un millier de personnes, tué vingt-deux Portugais et un nombre incalculable d'Ayakas. L'euphorie, à l'annonce de ce succès, nous gagna tous. Nous décidâmes de le fêter en grande pompe dans l'un des villages que nous venions de reconduire. On mangea comme des ogres des dizaines de porcs-épics. On s'enivra. Une véritable orgie qui, s'il y avait eu des tam-tams, aurait facilement rappelé les célèbres festins que donnaient les princes de Kôngo à l'occasion d'un mariage ou d'un retrait de deuil. C'était, du reste, la première fois que je m'offrais un tel plaisir. Et, de l'avis général, je le méritais. N'étais-je pas le héros ? Celui qui avait arraché des griffes de l'asservissement des centaines de personnes ? Celui qui avait tué autant d'envahisseurs blancs que tous les généraux de Kôngo réunis ? Alors pourquoi m'en priver ?

Ah ! princes, méfiez-vous. C'est quand on est adulé et fêté, quand on se laisse enivrer par les éloges, quand on se fait appeler par tous les qualificatifs louangeux que l'on tombe du piédestal et que l'ennemi frappe durement. Je le réalisai (mais un peu tard), quand, au lendemain de cette beuverie, je me retrouvai, pieds et mains liés, prisonnier de Nkodi ! En attendant de devenir « tandala », c'est-à-dire grand chef noir de la traite, notre adversaire avait choisi d'être « pombéro », autrement dit trafiquant au service des négriers blancs. Il avait tenu sa parole !

¹ Mputu-Lukézo : Portugais en langue Kikongo.

² Ntotéla : Clan qui détenait en ce temps la royauté.

³ Barracon : Etablissement ou entrepôt d'esclaves sous la traite.

fayoun52@gmail.com - E16-00961459 - Toute reproduction interdite

Le barracon de Kimbubuzi

Nkodi nous avait donc trahis. Pourquoi ? Pour plusieurs raisons. Il avait toujours souhaité devenir un grand chef ou un vice-roi. Et qui sait, peut-être nourrissait-il l'espoir de monter un jour sur le trône des Ntotela. On racontait que lors de l'invasion de la province de Mbata par les affreux Ayakas, ses ancêtres avaient collaboré avec cet ennemi de triste mémoire. Il n'était donc pas étonnant que le descendant en fît autant ! Par ailleurs, Nkodi était cupide. Quand il voyait quelques grains de caril — cette pierre bleue contre laquelle les chefs échangeaient des esclaves — il se mettait à trembler et à frétiller d'envie comme un chien devant une femelle en rut. Et quand c'étaient les liqueurs, les cotonnades ou autres babioles apportées par les blancs qui frappaient son regard, alors là, il perdait tout contrôle de lui-même. Comment donc un homme pareil n'aurait-il pas trahi ses compatriotes ? L'homme se renie si vite devant l'argent ! On en a vu qui se sont ravalés au niveau le plus bas de l'échelle des valeurs pour quelques pièces d'argent. On en a vu qui se sont prostitués pour quelques billets de banque ! Nkodi était-il condamnable pour avoir agi de la sorte ? Il fallait le comprendre.

Car il y avait pire. Par exemple ces blancs qui venaient de si loin, bravant mille écueils avec leurs bateaux, pour venir chercher, au Kôngo, la marchandise humaine qui leur procurait l'argent dont leur morale chrétienne avait pourtant dit qu'il ne fait pas le bonheur. Certes, il est vrai qu'entre blancs et noirs, dans ce domaine il y a tout un monde. La soif de l'or ne brûle pas de la même manière le blanc et le noir. Et Nkodi ne faisait qu'imiter ou singer. C'est là qu'il y avait, pour lui, des circonstances atténuantes. Pourquoi alors lui en vouloir, me direz-vous ? Parce qu'il avait trahi la race. Par nature et par tempérament, j'exècre les traîtres d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient. Je hais aussi les délateurs de la même manière. J'ai également en horreur ces souverains qui, pour régner véritablement, pensent-ils, font le vide autour d'eux, trahissant leurs proches et leurs amis, inventant des complots pour éliminer les gêneurs. Ils imitent en cela ce roi d'avant notre ère qui, sous prétexte que ses adversaires entravaient son action et étaient nuisibles pour son règne, les fit tous exterminer et ne garda que la poignée de partisans et de courtisans qui peuplaient à peine le huitième de son royaume, créant le vide absolu dans

les autres sept huitièmes. Pris de remords, il dit un jour à ses conseillers qui l'avaient aiguillé dans cette voie : « Qu'est-ce donc que régner sans sujets sur qui l'on règne ? » L'histoire ne dit point la réaction des conseillers mais précise cependant que le roi mourut d'ennui et de languissement car, dans le concert de tam-tams qu'on lui faisait tous les jours, tout était monocorde et monotone.

Nkodi ne rêvait-il pas de régner un jour de la sorte sur la province de Mbata ? Pour cela, il avait décidé d'en extirper d'abord les éventuels gêneurs et ses prétendus adversaires. Ainsi, lorsqu'il viendrait, il n'y aurait plus de mauvaise herbe sous ses pieds. On balaie sa case avant de l'habiter !

Autant je pouvais l'admirer d'être devenu, ainsi qu'il l'avait toujours souhaité, l'homme lige de la traite (car j'ai de l'admiration pour ceux qui ont le courage de leurs idées, fussent-elles erronées et à combattre), autant je le haïssais de le voir dans la peau d'un pombéro traître et véreux. J'eus à le lui dire avec dédain quand il nous captura cette nuit-là, en pleine fête. Comme j'étais enchaîné, il en profita pour se livrer à des actes qu'il n'aurait pu accomplir s'il m'avait su libre comme lui. Il cracha sur moi à deux reprises, me souffleta violemment en me remettant, en même temps que mes amis, aux blancs, ses maîtres, qui n'avaient pas plus de considération pour lui que pour moi. Je le gratifiai d'un regard très méprisant. Les lâches de son espèce ne méritent pas autre chose.

Les négriers blancs nous avaient fait conduire par une bande de six auxiliaires noirs dressés à merveille. De vrais enragés ces gars-là ! C'est terrible ce que les tortionnaires peuvent ressembler aux bêtes sauvages quand ils sont dans tous leurs états. Nous fûmes dirigés sur Kimbubuzi, un des hauts lieux de la traite au Kôngo. Des endroits comme celui-là, il y en avait beaucoup à travers le royaume. Mais à quoi bon les rappeler ? Les cimetières ont-ils jamais défrayé la chronique ?

Nous avions cheminé longtemps, sous le soleil ou la pluie, des jours et des nuits avant d'atteindre le maudit endroit. Cinq femmes dont deux enceintes, trois enfants de huit ans environ et l'un de mes compagnons avaient succombé des suites de la faim, mais surtout des sévices en cours de route. On les avait abandonnés sur les lieux où la mort les avait mangés. Nous n'avions même pas le droit de nous retourner (le pouvait-on d'ailleurs avec

ces entraves au cou) pour leur souhaiter le dernier adieu. Cela, les hyènes et autres charognards le faisaient après notre passage. Il n'y avait pas à en douter. La piste que nous suivions était jonchée de squelettes recouverts de lambeaux de chair. Triste ! Profondément triste.

Ceux d'entre nous qui, un soir, atteignirent l'entrepôt où l'on stockait les esclaves et que les blancs appelaient barracon dans leur langue, n'étaient plus que de vagues silhouettes qu'on aurait dit sorties d'un conte d'épouvante. Heureusement qu'on n'avait pas l'occasion de se regarder dans un miroir ! Il y avait de quoi fuir sa propre image !

C'est une averse drue et sauvage qui nous accueillit dans l'enclos où l'on nous poussait brutalement tel du bétail. Plus de place sous les hangars. Aussi nous laissa-t-on dans la cour. La flotte se fit un plaisir de nous tremper, rendant plus cuisantes les morsures de nos chaînes. Mboua partageait avec moi la lourde corde métallique. A plusieurs reprises l'on se regarda et l'on se sourit. Cela semblait nous amuser de découvrir que les autres ne nous prenaient pas pour les hommes que nous croyions être depuis notre enfance. Nous paraissions heureux de notre sort sous cette impitoyable averse, dans ce barracon où l'odeur de la mort était aussi épaisse et lourde que les effluves qu'exhalaient tous ces corps entassés çà et là. Mais d'ailleurs, étions-nous vivants ?

Quand la pluie se fut éloignée, vint le vent froid. J'entendis des mâchoires claquer, des nez renifler bruyamment et d'autres éternuer d'une manière syncopée. On eût dit que c'étaient des humains qui réagissaient de la sorte. Mais quand éclatèrent les plaintes et les gémissements suivis de pleurs, on dut revenir à la réalité. Ce n'était qu'un troupeau de bêtes sauvages. Les bêtes pleurent aussi. En ce qui me concerne, le froid piquait tellement mes entrailles que je dus uriner à trois reprises sur place. Ne riez pas, je vous prie. Je ne vous souhaite pas de vous trouver un jour assis sur un sol presque gelé, sans bouger pieds et mains. Ça n'est pas du tout drôle ! Pourtant c'est sur ce sol que j'allongeai plus tard, en même temps que mon compagnon, ma carcasse pour un sommeil incertain.

Comme cela arrive souvent sous nos climats, le lendemain fut une journée de canicule. Pas d'ombre dans la cour. Pardessus le marché la pitance qu'on nous servait était uniquement constituée par du poisson fortement salé. Rien

à boire. Imaginez la suite. Ceux qui réclamèrent un peu d'eau, reçurent, dans leur bouche qui béait de soif, des jets d'urine que leur versaient très généreusement les braconniers, ces gardiens noirs qui, pour amuser les blancs, n'hésitaient pas à nous traiter durement, avec une sauvagerie inouïe. Boire de l'urine ! Avais-je jamais pensé à cela, moi qui ne m'abreuvais que de l'eau des rochers ou celle qui sortait du sein de la terre ? Et dire en plus qu'à côté du lieu de notre détention coulait un petit ruisseau où les oisillons s'ébattaient, ivres de liberté et d'allégresse !

Deux jours après, nous reprîmes la marche, cette fois-ci vers la mer. On trouva l'allure certainement trop lente car au bout de trois jours, on nous embarqua dans de grandes pirogues sur le Nzadi. Cinquante pirogues avec quarante esclaves chacune à bord. Essayez de vous faire une idée sur le beau défilé qu'elles formaient au milieu du grand fleuve. On naviguait de nuit, car, disait-on, certains Européens qui n'avaient plus les mêmes facilités que les Portugais et les Espagnols dans l'achat du bois d'ébène, s'étaient entendus pour empêcher ces derniers de continuer à en avoir. C'était cela qu'on était venu annoncer un jour au pays tout entier. Et comme toujours, dans notre joie naïve, nous jouâmes du tam-tam pour célébrer l'événement. Nous dansâmes. Mieux, nous priâmes pour implorer les morts de couvrir de bénédiction les blancs qui avaient pris une décision si humanitaire. Humanitaire, voilà le mot le plus beau qui ait jamais été prononcé chez nous. Que ne fit-on pas pour en conserver l'éclat !

On arriva un matin, sous une aube brumeuse, au bord de l'océan. On fut parqué dans un petit port clandestin dont je ne sus jamais le nom. Mais ce devait être près de Kabinda à en juger par le dialecte des habitants du coin. Le soir de ce même jour, un bateau négrier apparut sur la mer. Ses ailes d'énorme vampire, son ventre de carnivore antédiluvien, provoquèrent un trouble violent dans tous les esprits, mais particulièrement dans le mien. Un véritable vent de panique balaya l'enclos où nous étions gardés, tandis que quelque chose comme un début de folie envahissait peu à peu mon être. J'eus des visions étranges. Des fantômes, qui avaient pour noms maladie, misère et mort, se mirent à exécuter une sarabande effroyable dans mon esprit. Les autres ressentaient certainement la même chose car ils étaient aussi troublés que moi. Mboua perdit son sourire et devint mélancolique. La dernière image, qui passa devant mon regard hagard, fut celle du spectre du

désespoir. Moi, désespérer ? Qui aurait jamais cru cela ? N'était-ce pas mon attitude qui enlevait toute illusion à mon compagnon ? Ce bateau...

On me vit m'agiter, me débattre comme un forcené. On m'entendit crier, débiter des propos incohérents, paraît-il. Ceux qui m'entouraient criaient au fou furieux. Mboua eut tellement peur, lui qui ne m'avait jamais vu dans un tel état, qu'il urina d'émotion entre ses jambes. Une horde d'auxiliaires armés jusqu'aux dents fondit sur moi. Ma tête et mon dos reçurent la rançon réservée aux aliénés. Puis on me sépara de mon compagnon. Je ne sais pas pourquoi, mais on me jeta dans le hangar réservé aux femmes et aux enfants. Peut-être parce que je m'étais calmé plus vite qu'on ne l'espérait. Une même chaîne maintenait attachés les esclaves de l'endroit où je me trouvais à présent.

Un coup d'œil circulaire et, tenez-vous bien, qui est-ce que je vis ? Zimoli. Oui, Zimoli, ma compagne de quelques lunes à Akrikritomécri ! Elle était flanquée d'un marmot qui avait l'air de se demander ce que lui et sa mère faisaient au milieu d'une si lamentable assemblée. Zimoli esclave ! Elle qui avait tout fait pour affranchir ses amies et s'affranchir du joug du vieux tyran d'Akrikritomécri ! Je crus d'abord que mes hallucinations ne m'avaient pas encore quitté. Je pensais que j'étais encore sous la crise des nerfs. Mais quand j'entendis sa voix fluette et aiguë lancer : Moni ! je crus me reconnaître dans son gosse tout en réalisant que je ne rêvais point et n'étais sous l'influence d'aucun hypnotique. Zimoli ! Quelle foule de souvenirs ! Je me revis deux années en arrière. Et du coup, j'oubliai ma condition présente. Ce fut comme un baume qui recouvrit mon corps que la crise électrisait tantôt.

Le temps passé à Akrikritomécri est finalement le seul qui soit resté ineffaçable en moi. Et ce, à cause de Zimoli. A cause d'une femme ou plutôt de la femme. Quel mystérieux déclic se produit donc dans la vie d'un homme dès qu'une femme y fait son apparition ? Cliché ? Je vous l'accorde. Mais que de clichés ne méritent-ils pas d'être re projetés devant les yeux de notre esprit. Zimoli ! Je me demande encore comment je parvins à la quitter ce soir-là, ce soir d'orage.

Mais trêve de romantisme et de repentir. Je dois pourtant avouer que si j'avais su que cette femme portait en elle le fruit de notre rencontre si brève,

je ne serais jamais parti. Jamais, je vous le jure. J'aurais supplié les Mânes d'exorciser pour de bon le démon de l'aventure qui avait fait de moi son jouet. Zimoli ! Elle me souriait à présent mais cachait son épanouissement dès qu'apparaissait un surveillant. Il fallait éviter de se trahir. Plus je la regardais, plus je naviguais dans la nuit des souvenirs, plus aussi je me sentais fasciné par sa présence (pardon, par leur présence !). Présence inattendue dans un tel endroit. Un tel endroit... Par les boucs de Kôngo ! mais où donc étais-je ? Où étions-nous ? Mes mains ! Celles de Zimoli et de son enfant, liées ! Et les mains et les pieds de tous ces pauvres êtres, de ces femmes, de ces marmots, de tous les hommes prostrés à côté de mon ami Mboua. Enchaînés ! Les chaînes de l'esclavage ! les chaînes de la déshumanisation, de l'animalisation ! J'étais, nous étions en elles et nous ne faisons rien ! Et je ne faisais rien ! Non ! Mille fois non ! Alors, Mânes de Kôngo, que faites-vous ? Permettez-vous cela ? Permettez-vous que des écervelés, des drogués, des névrosés noirs ou blancs puissent continuer à traiter ainsi vos enfants ? Et moi qu'on dit votre fils bien-aimé, prune de vos yeux, me livrerez-vous aussi ? M'enverrez-vous dans ce bateau de la mort, là-bas ? Mais voyez donc, regardez bien, admirez, contemplez ceux qu'il a déjà emmenés là-bas. Comme on les traite bien ! Un peu moins gâtés que des pourceaux, mais c'est quand même une gâterie.

On mutilé les hommes. Question de rire un coup. On viole les femmes. Simple défoulement. On abuse des fillettes. Pure curiosité ! Un peu de votre attention. Tenez, là, oui là, tout près de cette maisonnette blanche, de la blancheur pure du jour et de l'innocence, voyez-vous un peu ce nègre ? Il a tenté de s'enfuir. Quel idiot ! Regardez donc ce qui va lui arriver. On lui fiche une dynamite dans l'anus... Voilà... On allume... Ne fermez pas vos yeux. Ne bouchez pas vos oreilles. Cinq... quatre... trois... deux... un... zéro ! Boum ! Quelle belle gerbe ! On n'a même pas entendu un cri. Extraordinaire ! C'est inédit. Quel cerveau si peu volumineux de nègre pouvait inventer pareille merveille ? Applaudissez ! Et puis, entre nous, vous pouvez en rire en attendant le prochain numéro. Hi ! hi ! hi !... Riez, Mânes de Kôngo...

Mais voici la suite. Tiens, des vierges noires ! Des non-initiées. Initiation à la façon d'outre-atlantique. Pas de chant. Pas de tam-tam. C'est jour de fête aujourd'hui. Peut-être la fête nationale. On a droit de se livrer à quelques orgies. Ces vierges, ce sont des plats au même titre que ces jambons, ces

cuisses de poulets rôtis, ces fromages crémeux qui vont agrémenter ces bacchanales. Bacchanales de ce monde où la civilisation a couleur d'aube, odeur de thym, fraîcheur et douceur d'hydromel. Voyez, voyez donc, Mânes de Kôngo !

Est-ce cela que vous souhaitez aussi pour moi ? Je n'en veux pas. Je préfère demeurer dans mon état de bête de la brousse. Alors, aidez-moi ! Aidez-nous !

Je ne saurai vous dire comment cela se produisit, mais je m'étais retrouvé debout. Les pieux auxquels j'avais été amarré avaient été arrachés du sol. Je les tirais et les traînais au bout de mes chaînes qui cliquetaient. Zimoli criait à tue-tête : Moni-Mambou ! Moni-Mambou ! D'entendre ainsi claironner mon nom, me rendait plus hardi, plus téméraire. J'étais hors de l'enclos et marchais en hurlant des menaces. Panique, débandade générales. L'effet de mon nom, une fois de plus, fut salutaire. Gardiens et pombéros qui croyaient voir le diable en personne, fuyaient à la manière des blancs effrayés par un lion. Ébahissement, puis inquiétude chez les mundélés. L'un d'eux surgit soudain et me mit en joue. Un autre accourut, saisit l'arme et dirigea le canon vers le sol. Il regarda durement son compatriote et dit :

— Espèce d'idiot, tu veux le tuer alors que c'est de la très bonne marchandise. Ça vaut une pépète d'or, un nègre comme ça.

— Mais il est devenu fou, patron. Donc très dangereux.

Voyez comme sa gueule bave.

— Qu'importe ! Je te répète qu'une pièce comme celle-là, en cette période où le bois d'ébène devient rare, rapportera une fortune considérable. Encore un autre nègre de cette constitution et je prends ma retraite. Je le veux vivant.

— Mais patron...

— Appelle les gardiens et maîtrisez-le moi.

— Les gardiens ? Où en voyez-vous, patron ? Ils ont tous pris le large en entendant crier le nom de cette sale bête. Il paraît que cet individu est invulnérable et résiste à tout. Je voulais tirer sur lui pour voir...

— Alors tu crois à présent aux balivernes des macaques ? Fais gaffe, mon gars. Va me les chercher, ces fuyards et dis leur de revenir ici tout de suite s'ils ne veulent pas se retrouver dans la condition de celui qu'ils fuient.

— Patron, faites attention...

— Fais donc ce que je te dis, imbécile ! Je vais veiller sur ce Spartacus en cire moi-même.

Je m'étais arrêté pour suivre ce dialogue. Quand le blanc subalterne s'en fut en proférant des injures et des grossièretés, je compris que le moment était venu d'agir. Le fameux chef, malgré la crânerie affichée devant son valet, ne paraissait pas sûr de lui. Il pointait sur moi l'arme ravie à l'autre. Il essayait de sourire, question de se donner du courage. Et puis, il lui était interdit de perdre la face devant un nègre. Le dévisageant et le toisant de pied en cap, je constatai qu'il portait, attachée à sa ceinture, la trousse des clés qui fermaient les anneaux de nos chaînes. Cet homme était donc toute notre chance de salut. Soudain, un coup de feu partit à quelque distance derrière lui. Il fut distrait. Cela lui fut fatal. Le temps d'un éternuement et j'étais sur lui. Je tentai de l'étrangler avec mes chaînes car il avait eu le temps de parer mon attaque. Nous roulâmes une ou deux fois sur le sol. Un second coup de feu crépita. C'était du côté où mon adversaire tournait le dos. La balle le choisit comme cible et se logea dans son corps. Un petit râle seulement suivi d'un gigotement puis, son regard se figea pour de bon. Diable ! un blanc mourait aussi facilement qu'un esclave nègre ! Plus tard, mes amis me confièrent qu'ils avaient été aussi stupéfaits que moi.

J'avais réussi à me relever promptement, le fusil de mon adversaire dans les mains. Le pombéro qui tirait maladroitement et qui venait de tuer le chef blanc prit les jambes à son cou et disparut dans la forêt toute proche quand il réalisa que ce n'était pas moi qu'il avait touché. Dans sa panique, il abandonna son arme à l'endroit où il s'était posté. Je mis à profit les instants que m'offrait sa fuite pour m'emparer du trousseau de clés et défaire mes chaînes puis celles des autres, les hommes en premier. C'est d'ailleurs Zimoli qui continua d'effectuer ce travail pendant que nous livrions bataille contre l'autre blanc et sa horde de gardiens et de pombéros trouillards. Nous n'eûmes aucune peine à en venir à bout. Les auxiliaires des négriers blancs ne savaient même pas se servir correctement d'un fusil ! Une fois leur chef mort avec la même rapidité que le premier, ce fut dans

leurs rangs, une débâcle sans nom. Nous nous mîmes à leur poursuite. On ne fit pas de prisonnier.

Mais quelques-uns réussirent à nous échapper. J'étais sûr qu'ils étaient allés donner l'alerte aux autres pombéros qui campaient dans un autre barracon non loin de là. J'ordonnai donc l'évacuation rapide du lieu. Je fis d'abord partir les femmes et les enfants, puis les adolescents et les moins bien portants parmi les hommes. Enfin le gros du groupe. Je fis mettre le feu à ce camp de la mort. En dirigeant mon regard vers le littoral, je vis des embarcations légères qui arrivaient péniblement sur les flots agités. On avait certainement suivi les événements là-bas, sur le pont du bateau négrier. On ne venait pas au secours mais plutôt à la chasse au gibier évadé. Je me demandais si on accorderait même un peu d'attention aux deux blancs morts les armes à la main. La soif de rattraper le bétail en fuite ne l'emporterait-elle pas sur les autres sentiments ? Des héros comme ceux-là méritaient pourtant les honneurs. En d'autre temps, on aurait même organisé une expédition punitive contre les sauvages de Kôngo qui avaient osé — ô crime impardonnable — tuer deux fils de l'Occident. Massacre de plus de cent nègres pour sauver ou venger un seul fils blanc ! Mais ces deux-là, seraient-ils même pleurés ? L'or passe avant la pitié. Ces barques-là venaient donc pour nous, pépites d'or en fuite et non pour ces deux-là que les chacals enterreraient à leur manière s'ils arrivaient avant les hyènes. Je détournai la tête, écœuré et emboîtai le pas aux autres.

Il nous fallait aller au plus profond de la forêt avant le débarquement des négriers. J'ordonnai la course à tout le monde. Dans nos forêts, même avec des moyens limités, on se défendait mieux et l'envahisseur blanc n'osait point nous y poursuivre. Au fond, il était un tantinet lâche.

A combien étions-nous restés après cette bataille contre les pombéros et leurs complices ? Tous, moins cinq que les balles avaient atteints et tués. Plus de femmes que d'hommes. Ils étaient pour la plupart encore valides malgré les mauvais traitements et les privations. Mais il ne fallait pas leur demander trop d'efforts. Quelques enfants seulement dont le mien. Eh oui, j'étais père !

Tout le monde dut suivre la même piste au début. Après la traversée d'une rivière aux eaux tumultueuses, nous nous scindâmes en quatre groupes et

nous divergeâmes à travers la forêt. Il fallait éviter de se faire prendre tous en même temps en cas d'attaque. Je mis à la tête de chaque groupe un de mes compagnons comme chef. Dans l'art du combat dans la jungle, je pouvais parfaitement répondre d'eux. Puis c'étaient des gars qui savaient prendre leurs responsabilités. Il en resta deux qui choisirent de venir avec moi. Quelques adolescents, dont j'étais devenu l'idole, vinrent grossir le groupe. Je refoulai les femmes, sauf Zimoli bien sûr. Au total le groupe dont je pris le commandement se composait à peine de vingt personnes. A la séparation, quelques aînés parmi les hommes crachèrent dans mes mains du jus de m'sangavulu — plante herbacée qui pousse dans nos forêts et dont le jus obtenu par la mastication sert à donner la bénédiction — ainsi donner le m'sangavulu est devenu synonyme de bénir. Tous les vieux ou les aînés de la tribu ont droit de donner le « m'sangavulu » à leur fils ou neveu qui les quitte pour un voyage lointain. Pendant qu'on crache des postillons de salives dans les mains de celui qu'on bénit, on demande aux esprits des ancêtres d'être favorables à cet acte. Fermons la parenthèse et revenons sur cette scène d'adieu. Les femmes qui pleuraient encore d'émotion invoquaient Nzambi-Mpungu et les dieux du clan de me garder indéfiniment sous leur protection. Les jeunes filles se contentèrent de me sourire pour m'exprimer leur reconnaissance. J'avais beau répéter à tous que cette victoire était l'œuvre de nous tous, on m'en fit endosser la paternité. Je n'insistai pas. Je recommandai à tous de rester le plus longtemps possible dans la forêt pour échapper à d'éventuelles poursuites et m'apprêtais à ouvrir la marche de mon groupe quand une femme s'approcha de moi et, me tendant à bout de bras son gosse d'environ trois ans, me dit :

— Prends-le. Garde-le en souvenir de ce que tu as fait pour nous tous; mais surtout fais-en un homme à ton image. Plus il y aura des gars de ta trempe mieux le pays se portera.

Fichtre ! Je ne pouvais imaginer cela. Je pris l'enfant, le gardai un moment dans mes bras et le rendis à sa mère.

— Femme, un être humain ne se donne pas en cadeau. C'est contre cela que nous luttons. Cet enfant n'a pas été tiré des griffes de l'esclavage pour qu'il retombe dans une autre servitude. C'est un être libre qui choisira

librement ce qu'il devra faire dans la vie. Veille sur lui et apprends-lui à être un homme digne de ce pays.

Sans attendre la réaction que provoquerait ma réponse, je partis à grands pas. J'avais instinctivement saisi la main du petit de Zimoli. Je les avais oubliés lui et sa mère. Pourtant c'est à ces deux-là que nous devons en partie notre évasion. C'est eux qui avaient rallumé en moi l'étincelle qui libère l'énergie endormie à un moment donné par la peur et le désespoir. C'est eux qui avaient redonné un coup de fouet à mon ardeur presque éteinte, qui avaient remis en ébullition mon esprit devenu veule sous la torture, la soif et la faim. Je ne les avais pas quittés un seul instant, figurez-vous. Préoccupé par les problèmes de l'organisation de notre fuite, je les avais un peu négligés. Mais je me sentais par devoir et par obligation aussi liés à eux. Par amour également, peut-être. Mais de cela, je n'étais pas très sûr. En tout cas, je leur devais, plus qu'à tous les autres, ma protection. Pour eux, à partir de ce jour, je devais être l'éléphant qui livre son dos à l'assaillant pour garantir la sécurité aux siens. Il en est d'ailleurs ainsi de toutes les bêtes de la jungle (exception faite de la vipère qui fuit ses petits de peur d'être mordue par eux) mais, dans l'ensemble, les mâles prennent tout sur leur dos pour assurer la protection des leurs ou de ceux dont ils répondent. Lâcheté, irresponsabilité ou désengagement sont choses inconnues chez les habitants de la brousse et de la forêt. Pour quelqu'un qui les connaissait, leur exemple ne pouvait pas ne pas être suivi. Zimoli et l'enfant m'emboîtaient donc le pas dans cette nouvelle aventure. Ma présence les rassurait. Les yeux de la mère exprimaient l'espoir et la soumission. Ceux du bambin, la joie simple et naïve. Ils trouvaient dans les miens les sentiments qui rassurent et peut-être aussi un peu d'amour. Mais j'ai tellement peur de ce mot que je n'ose pas le prononcer. Je crains de le galvauder comme bien des êtres humains ici-bas. Aussi me permettez-vous de demeurer dans le doute. Car au point où j'en étais, il m'arrivait souvent de me demander si mon cœur abritait encore un peu d'amour, voire de tendresse. Certains jours je réalisais, non sans amertume, que mon cœur s'était marié avec l'Aventure et paraissait incapable de porter son amour sur les hommes, les hommes dont il doutait parfois et pour qui il ne ressentait que de la pitié. Trop d'événements l'avaient mis à l'épreuve, ce pauvre cœur. Vous comprenez pourquoi je n'ose pas souvent parler d'amour. Pourtant à la vue de Zimoli et de l'enfant j'avais senti comme un

tressaillement de joie dilater mon cœur et quelque chose de chaud et de doux à la fois s'épandre en lui telle une potion calmante dans le corps d'un malade en détresse. Il but cela avec volupté tellement c'était suave et délicieux, il but cela à la manière d'un sol aride et craquelé qui absorbe l'eau d'une pluie tant espérée. Mais peut-on donner à cela le nom sacré de l'amour ? Pas moi car cette chose-là ne peut être salie. Du reste j'avais retrouvé Zimoli qui m'amenait notre enfant, c'était l'essentiel...

Guy Menga

Les aventures de Moni-Mambou



Editions CLE

fayoun52@gmail.com - E16-00961459 - Toute reproduction interdite